

ON TROUVE A LA MÊME LIBRAIRIE :
BIBLIOTHÈQUE EN MINIATURE,

FORMAT IN-52.

Composée des Ouvrages suivants, à 75 c. le vol.

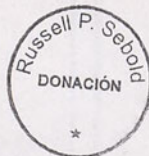
- M.-J. Chénier (poésies de), 1 vol.
Choix de chansons, en dix livraisons à 50 cent. (1)
Parry (œuvres choisies de), 3 vol.
Gentil Bernard (poésies de), 1 vol.
Malfilâtre (poésies de), 1 vol.
Bertin (œuvres complètes), 2 vol.
Demoustier (Lettres à Émilie sur la Mythologie), 4 vol.
Gresset (œuvres choisies de), 2 vol.
Deshoulières (poésies de madame), 1 vol.
Chapelle et Bachaumont (voyages de), 1 vol.
Larochefoucault (Maximes de), 1 vol.
Bonnard, 1 vol.

75 c.

OEUVRES
DE
GOLARDEAU,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Tomе Premier.



DRPS
FA
268

UNIVERSITAT D'ALACANT
Biblioteca Universitaria



0500757030

ON TROUVE A LA MÊME LIBRAIRIE :
BIBLIOTHÈQUE EN MINIATURE ,

FORMAT IN-32.

Composée des Ouvrages suivans, à 75 c. le vol.

- M.-J. Chénier* (poésies de), 1 vol.
Choix de chansons, en dix livraisons à 50 cent. (1)
Parry (œuvres choisies de), 3 vol.
Gentil Bernard (poésies de), 1 vol.
Malfilâtre (poésies de), 1 vol.
Bertin (œuvres complètes), 2 vol.
Demoustier (Lettres à Émilie sur la Mythologie), 4 vol.
Gre sset (œuvres choisies de), 2 vol.
Deshoullères (poésies de madame), 1 vol.
Chapelle et Bachaumont (voyages de), 1 vol.
Larochefoucault (Maximes de), 1 vol.
Bonnard, 1 vol.
Piron (œuvres choisies), 5 vol.
Ducis (œuvres complètes), 8 vol.
Luce de Lancival, 1 vol.
Gulliver (voyages de), 4 vol. à 50 c.
Les Mille et une nuits, avec fig., en 16 vol.
Voltaire (œuvres complètes), 75 vol. à 1 f. 80 c.
Collection de 100 vol. des plus jolis romans français et étrangers.

SOUS PRESSE:

Recueil des meilleurs Contes, Anecdotes, Satires, Épigrammes et Bons mots, avec des notes explicatives, 4 à 6 livraisons à 50 cent.

(1) Ce joli recueil, qui ne laisse rien à désirer sous tous les rapports, est destiné à faire le pendant de Béranger. Le prix sera de 4 f., après la publication de la dixième livraison.

75 c.

TOME I.

OEUVRES
DE
GOLARDEAU,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Tomé Premier.

PARIS.

LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE,

PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS, N. 263-264.

1826.

OEUVRES

DE

COLARDEAU.

FL DRS FA/0268 v.1

0500757030

OEUVRES

DE

GOLARDEAU,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Tome Premier.



PARIS.

LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE,

PALAIS ROYAL, GALERIE DE ROIS, N. 265-264.

—
1826.


IMPRIMERIE DE H. BALZAC,
RUE DES MARAIS S.-G., N. 17.

NOTICE
SUR COLARDEAU.

CHARLES-PIERRE COLARDEAU naquit le 12 octobre 1752, à Janville, dans la Beauce. Un penchant irrésistible pour la poésie détourna de bonne heure cet autre Ovide de l'étude du barreau, et Thémis fut sacrifiée aux Muses. Le premier pas de Colardeau dans la carrière fut un triomphe, et la *lettre d'Héloïse* est restée son chef-d'œuvre. Sa réputation ne pouvoit qu'en souffrir : plus cet heureux début avoit fait concevoir d'espérances, plus le public se montrait sévère en ne les voyant pas se réaliser à

L'apparition de chaque nouvel écrit du jeune auteur ; et l'on peut dire qu'il existe des circonstances, et surtout en littérature, où c'est un défaut que d'atteindre d'abord le terme de la course. Quoi qu'il en soit, la brillante imitation de Pope obtint un succès général et non contesté : on y reconnut tous les dons naturels du poëte, l'élégance et la facilité de l'expression, le choix heureux des termes, l'instinct de l'harmonie, et ce charme attendrissant de cadence et de mollesse voluptueuse qui fait en quelque sorte de l'art des vers une musique ravissante et continue. S'il n'égale pas le coloris et l'éclat des images de l'auteur anglois, il a plus de grâce, de sensibilité, et de ce mol abandon que possédèrent constamment La Fontaine et Chaulieu. Moins heureux lorsqu'il s'ef-

force de lutter contre le Tasse et Quinault, c'est là surtout qu'il ne nous paroît avoir que le talent du vers ; reproche que lui firent plus d'une fois ses ennemis. Avouons encore qu'il méconnut sa véritable vocation quand il traduisit en vers françois Young et Montesquieu : il s'éloigne autant de la piquante précision de ce dernier que des touches sombres et mélancoliques de l'inégal auteur des Nuits. On regrettera donc peu qu'il ait abandonné son projet de travail sur Télémaque : au moins ce fut une preuve de goût d'avoir désespéré de faire des vers plus harmonieux et plus poétiques que la prose de Fénelon.

Bien des personnes regardent l'*Épître à Duhamel* comme son plus beau titre. De maladroits dispensateurs des renommées littéraires

placent même cette pièce au-dessus de la lettre de Despréaux à M. de Lamoignon : sans doute il y règne un abandon de style, une grâce, une sensibilité que ne connoît pas le satirique ; mais est-ce la même force de raisonnement ? y trouve-t-on la clarté, l'ordre et le choix heureux d'idées et d'images qui caractérisent la manière du grand maître ?...

L'*Épître à Minette* et les *Hommes de Prométhée*, bien qu'inférieurs en mérite, offrent aussi quelques étincelles de ce talent poétique, si agréable lorsqu'il s'exerce sur de petits objets. Là les détails deviennent précieux et semblent s'agrandir par la délicatesse exquise de l'expression. On a retenu le portrait de Pandore, et plusieurs descriptions habilement nuancées qui respirent l'amour et le sentiment.

Ses poésies fugitives manquent d'effet et d'ensemble ; il ne faut point y chercher la force de conception, et cette puissance de faculté qui invente et donne la vie ; mais on y trouve toujours le poëte : c'est le luth affoibli du chantre d'Armide.

Nous avons déjà vu Colardeau, négligeant les anciens dès ses premières études ; malheureusement il n'eut point un goût assez pur pour suppléer à ce vide d'instruction ; mais il avoit l'oreille savante, sensible et délicate : ce sont là de ces qualités naturelles et inappréciables que la science ne donne pas.

Excusons-le d'avoir ambitionné, comme tant d'autres, les succès du théâtre. Ce fut un mécompte de son génie qui n'étoit propre qu'aux peintures gracieuses et aux images de la volupté. Sa première tragé-

die d'*Astarbé*, copie foible et languissante de la Cléopâtre du grand Corneille, tomba d'abord, malgré l'indulgence du public qui estimoit le caractère de l'auteur. A la seconde représentation l'ouvrage se releva; mais tout l'art de mademoiselle Clairon, chargée du rôle principal, ne put long-temps le soutenir sur la scène.

Grimm loue *Caliste* et y trouve des beautés du premier ordre. « J'aurois mieux, dit-il, avoir fait *Caliste* que les Frères ennemis; on peut concevoir quelque espérance d'un homme qui débute mieux que Racine... »

Ce jugement est susceptible de modification : il y a loin, en effet, d'*Astarbé* à *Caliste*; mais les traits d'énergie qui brillent dans ce poëme, appartiennent généralement à Kowe, tandis que les dé-

fauts sont de l'auteur. La nature lui avoit entièrement refusé cette force d'imagination qui invente et combine des incidents dramatiques, et cette raison supérieure qui fait parler les personnages suivant leur caractère.

On connoît la lettre du célèbre Crébillon contre *Caliste*; Geoffroi, qui a presque toujours raison lorsque des haines particulières ne l'entraînent point, regarde *la belle Pénitente* comme une des premières causes de l'envahissement de l'anglomanie sur notre scène... Puis il ajoute : « Aujourd'hui nous leur empruntons nos sujets de tragédies; et nous en viendrons bientôt jusqu'à leur mendier leurs constitutions!... »

La Harpe traite bien sévèrement *les Persidies à la mode*; le style en est agréable et facile, et

le dialogue pétille par intervalles de saillies comiques. Cette pièce ne fut pas représentée ; le manque d'action et d'intérêt, qui s'y fait trop souvent sentir, s'opposeroit à sa réussite.

Résumons-nous : on ne juge d'un écrivain que par ses chefs-d'œuvre ; or, l'*Épître d'Eloïse*, la lettre à *Duhamel*, les *Hommes de Prométhée*, plusieurs passages du *Temple de Gnide*, assurent à Colardeau un rang distingué parmi nos poètes du second ordre. Il posséda tout le mécanisme de la versification ; et si le mérite des pensées fortes et neuves eût répondu en lui au charme et à l'harmonie des vers, il occuperoit une place plus belle encore. Qui seroit d'ailleurs assez injuste pour exiger la perfection dans un homme sans cesse préoccupé de l'idée de sa fin pro-

BIBLIOTHÈQUE

BIBLIOTHÈQUE

chaine?. Des jouissances dont il auroit dû s'interdire l'usage précipitèrent sa mort ; et, quelques années avant l'époque funeste, celui qui peignit la nature vierge sous des couleurs si brillantes, avoit perdu, pour ainsi dire, l'organe de la vue. Nommé, en 1776, académicien pour succéder à M. de Saint-Aignan, il mourut le 7 avril de la même année, à quarante-trois ans, et fut remplacé par La Harpe. Ainsi le plus violent, le plus irascible des critiques obtint les titres d'un littérateur doux et paisible, et dont la modestie égaloit la simplicité des mœurs. On n'avoit que trop prévu, lors de son élection, qu'il ne vivroit pas assez pour assister à ce triomphe si légitime d'un talent aimable et chéri. La mort le prévint, comme Le Tasse, et s'empressa de se mettre entre

sa gloire et lui; il ne put monter au Capitole : exemple unique dans les fastes de l'Académie. Une hydropisie de poitrine l'emporta lorsqu'il travailloit encore à son discours. C'étoit descendre au tombeau une couronne à la main; ou plutôt on n'eut pas même le temps de couronner la victime. Sa voix mourante parut un moment se ranimer pour témoigner à ses nouveaux collègues toute sa gratitude; et il fit entendre le chant du cygne dans une lettre écrite à cette savante compagnie, et qui porte l'empreinte de son ame.

D'un caractère doux et mélancolique, il semble qu'il ait puisé le charme pénétrant de son style dans cette agonie perpétuelle d'une existence frêle et douloureuse : c'étoit avec un sentiment inexprimable de volupté qu'il écoutoit le

rossignol; même sur son lit de mort, ses accents mélodieux avoient le pouvoir de suspendre sa souffrance: « Ecoute, disoit-il à un ami qui l'assistoit à sa dernière heure, quelle pureté de sons! ainsi devoient être mes vers. » La postérité lui confirmera cette louange qu'envioit sa modestie; et dans la poésie mollement cadencée où le peintre d'Héloïse fait parler à l'amour un langage si tendre et si touchant, on croiroit quelque fois entendre les soupirs de Philomèle.

Par suite de cette philosophie tolérante qui dicta sa réponse à l'égoïste Barthe, Colardeau fut toujours inaccessible aux sentiments de l'envie et de la malignité. *Je hais la haine!* auroit-il pu s'écrier comme Boufflers; aussi l'ame bienveillante et affectueuse qui, de son propre aveu, n'auroit jamais eu la

force d'exercer envers autrui le rigoureux ministère de la critique, mérita de la désarmer pour lui-même ; et l'inxorable Palissot re-trancha de sa Dunciade le nom d'un homme dont l'impassible douceur étouffoit jusqu'aux mouvements de l'amour-propre, passion bien excusable chez les poètes.

OEUVRES
DE COLARDEAU.

NOTICE HISTORIQUE

SUR LES AMOURS

D'HÉLOÏSE ET D'ABAILARD.

—

Pierre Abailard, que ses vertus, sa science et surtout ses malheurs ont rendu si célèbre, naquit en 1079, au château de Palais, en Bretagne. Son père étoit noble, et suivoit avec distinction la carrière des armes. Mais Abailard préféra les belles-lettres au génie militaire. Il apprit avec une extrême facilité les langues hébraïque, grecque et latine, et s'appliqua à la dialectique sous la direction d'un docteur fameux nommé Roscelin. Ce docteur étoit chef des *nominaux*.

Il faut savoir qu'à cette époque les écoles de France étoient partagées en deux sectes, celle des *nominaux* et celle des *réaux*. Leurs disputes rouloient sur des questions de métaphysique. Les *nominaux* prétendoient que les modifications de l'âme n'étoient pas distinguées de l'âme même, et qu'elles n'en différoient que par le nom; que la pensée étoit l'âme pensante; l'amour, l'âme aimante, etc. Les *réaux* soutenoient, au contraire, que les modifications de l'esprit étoient *réellement* distinguées de l'esprit même; qu'elles formoient autant de petits individus qu'ils appeloient *entités*, dont l'esprit composoit sa cour, et qu'il employoit comme ses vassaux, pour agir.

Ces débats agitèrent long-temps les esprits en France, et il fallut l'intervalle de plusieurs siècles avant que la raison se perfectionnât, et que l'on substituât des connoissances positives aux subtilités scolastiques.

Si Roscelin étoit célèbre en Bretagne, Guillaume de Champeaux l'étoit bien davantage à Paris. Celui-ci enseignoit la théologie. On accouroit à ses leçons de toutes les parties de l'Europe, et les salles les plus vastes ne suffisoient pas pour contenir les flots de ses audi-

teurs. Abailard abandonna l'école de Roscelin pour celle de Champeaux; et, afin de pouvoir se livrer sans trouble à son goût pour la science, il renonça à son droit d'aïnesse, et laissa à ses frères le soin d'administrer leur patrimoine.

La présence d'Abailard à l'école de Champeaux produisit une révolution subite. Le disciple argumenta avec tant de feu, soutint ses propositions avec tant d'habileté, enlaça ses adversaires dans des subtilités si neuves, que l'on cessa bientôt d'écouter le maître pour entendre l'écolier.

Guillaume de Champeaux, irrité, força son élève d'abandonner ses leçons; et Abailard, fier de ses triomphes, se décida à établir une école rivale de celle de son maître. Il se retira à Melun, où la cour résidoit, et obtint d'elle la permission d'y ériger une chaire de philosophie. Le nouveau professeur avoit alors vingt-deux ans; il étoit beau, bien fait, s'exprimoit avec grâce, faisoit des vers pour les belles, et les chantoit agréablement. Ces avantages le servirent mieux encore que la dialectique. La cour voulut l'entendre, les femmes parlèrent de lui avec enthousiasme, l'école de Champeaux fut abandonnée, et l'empire des lettres

ne retentit plus que du nom d'Abailard. Le chapitre de Paris, pour lui témoigner sa considération, lui conféra un canonicat.

Parmi les chanoines de Paris, il en étoit un qui étoit avec les soins les plus tendres une jeune personne aussi distinguée par sa naissance que par sa beauté et par son esprit. Ce chanoine se nommoit *Fulbert*, et sa nièce *Héloïse*; elle descendoit de la maison des Montmorency. A dix-sept ans on la citoit comme un prodige d'érudition. Elle savoit le grec, le latin et l'hébreu. Abailard fut empressé de connoître ce miracle de grâce et de savoir. Fulbert, de son côté, témoigna le désir le plus vif de donner à sa nièce un maître aussi habile. Le professeur et l'élève se virent, s'aimèrent, et se jurèrent une tendresse éternelle. Abailard chantoit ses amours en vers; Héloïse y répondoit par les lettres les plus passionnées; mais ils ne pouvoient se voir librement. Pour obvier à cet inconvénient, Abailard proposa au chanoine de le recevoir en pension. Fulbert étoit vieux, avare et simple: le prix de la pension, offert par le jeune professeur, le tenta; sa nièce acheva de le persuader, et Abailard devint son commensal. C'étoit tout ce que dési-

roient les deux amants. Fulbert, enchanté de l'heureux caractère de son pensionnaire, lui donna toute sa confiance; et, pour avancer l'instruction de sa nièce, il permit au professeur d'user envers elle de ce genre de correction que l'université a regardé comme le plus puissant stimulant de l'indolence et de l'inattention.

Pendant plusieurs mois, les amants vécutent heureux dans les bras l'un de l'autre. Fulbert étoit sans défiance, le public seul savoit tout: les élèves d'Abailard s'apercevoient, à la négligence de leur maître, que des soins plus aimables le retenoient loin d'eux; des chansons apprirent à Fulbert ce que personne n'ignoroit, et Abailard fut honteusement chassé. Mais il étoit trop tard pour le repos de l'oncle et l'honneur de la nièce. Déjà le tendre gage d'un amour mutuel croissoit dans le sein de l'aimable chanoinesse; elle en fit part à son amant, qui n'oublia rien pour sauver l'honneur de sa maîtresse. Il convint avec elle qu'il profiteroit de l'absence de son oncle pour l'enlever pendant la nuit; qu'il la déguiseroit en religieuse, et que, sous ce costume, il la conduiroit en Bretagne chez sa sœur, qui consentoit à

la recevoir. Tout fut exécuté comme on l'avoit projeté : Héloïse arriva heureusement dans l'asile qu'on lui avoit préparé, et y mit au monde un enfant charmant, qu'on appela *Astrolabe*, nom pris d'un instrument d'astronomie ; car le fils d'un savant ne devoit pas porter un nom vulgaire. Fulbert, à son retour, entra dans une colère horrible ; il vouloit aller poigner Abailard ; et, si cette action n'eût pas été trop indigne de son caractère de chanoine, peut-être se fût-il porté à cet excès.

Abailard, désespéré d'avoir causé tant de trouble dans le sein d'une famille tranquille, eut le courage d'aller chez Fulbert ; il lui offrit de réparer sa faute en épousant Héloïse. L'oncle accepta la proposition ; tout fut arrangé pour la prompte exécution de ce dessein, et l'on convint que, pour l'intérêt d'Abailard, on le tiendrait secret. Abailard marié reprit le cours de ses leçons. Les deux époux se voyoient chez leur oncle, mais leurs entrevues étoient rares et mystérieuses ; cependant, malgré leurs précautions, elles furent remarquées du public ; la malignité se réveilla, et Fulbert crut devoir, pour son honneur, dévoiler le secret qu'il avoit promis de garder. Cette révéla-

tion désola les amants, qui mirent tout en usage pour désavouer les discours de leur oncle. Le chanoine irrité maltraita sa nièce ; Abailard accourut au secours de son amante, l'enleva une seconde fois, et la déposa à l'abbaye d'Argenteuil, sous le costume de religieuse.

Fulbert, plus furieux que jamais, résolut de se venger d'une manière éclatante. Il rompit un valet d'Abailard, qui livra son maître pendant la nuit. Cinq assassins entrèrent dans l'appartement de l'infortuné Abailard : quatre d'entr'eux le saisirent lorsqu'il étoit encore dans son premier sommeil ; et le dernier, armé d'un rasoir, lui fit l'outrage le plus humiliant et le plus cruel pour un amant.

Si quelque chose pouvoit consoler d'une perte irréparable, c'étoit assurément les marques d'intérêt que le public prodigua à Abailard. Mais il est des malheurs dont la nature a quelque chose d'humiliant, dont rien ne peut adoucir l'amertume. Abailard confus n'osa plus se montrer ; et, réduit à chercher dans la solitude et l'oubli des consolations que l'amitié même ne pouvoit plus lui offrir, il résolut d'en-sevelir dans l'obscurité d'un cloître sa douleur et sa honte.

L'abbaye de Saint-Denis étoit alors le monastère le plus célèbre de France. Il s'y retira pour y vaquer à l'étude et aux devoirs de la religion; Héloïse imita son exemple, et fit profession au monastère d'Argenteuil.

A peine Abailard étoit-il à Saint-Denis que les religieux de cette abbaye le pressèrent de reprendre le cours de ses études, et de rouvrir une école de théologie.

Abailard y consentit, et cette condescendance fut pour lui la source de nouveaux malheurs. De toutes les parties de l'Europe les jeunes gens accoururent pour l'entendre : on en comptoit plus de trois mille à chacune de ses leçons; l'espace qu'il occupoit devint trop étroit pour les contenir; toutes les écoles de Paris furent abandonnées, les professeurs les plus célèbres restèrent sans auditeurs.

Dès ce moment la perte d'Abailard fut résolue. Il venoit de publier un traité de la Trinité, que le public avoit reçu avec des applaudissemens universels. Ses ennemis étudièrent cet ouvrage, y cherchèrent des opinions suspectes, et le déférèrent à l'archevêque de Reims, comme souillé d'hérésies. Le pape convoqua un concile à Soissons; Abailard y fut cité, et

pensa être lapidé en entrant dans cette ville. Son ouvrage, déclaré orthodoxe dans une première conférence, fut déclaré hérétique et impie dans une seconde; Abailard fut obligé de le brûler lui-même, et condamné en outre à garder prison dans son monastère. De nouvelles persécutions l'y attendoient. C'étoit une opinion reçue, comme un dogme de foi, que saint Denis l'Aréopagite étoit le patron de l'abbaye qui portoit son nom. Abailard, en examinant la question, découvrit que cette opinion étoit fautive, et osa le dire. Dès ce moment il fut regardé comme l'ennemi de la religion et de l'état; il fut dénoncé comme conspirateur, et enfermé dans une étroite prison; car quel siècle n'a pas eu ses délateurs, ses tyrans et ses bourreaux? Réduit à s'échapper des cachots où il gémissoit, Abailard alla implorer la protection du comte de Champagne; et, pour se dérober à la fureur de ses ennemis, il se confina dans un lieu sauvage et inhabité, où il bâtit un petit oratoire qu'il dédia à l'Esprit consolateur, sous le nom de *Paraclet*. Il commençoit à jouir de quelque bonheur au fond de cette nouvelle retraite, lorsque les moines de l'abbaye de Saint-Gildas, en Bretagne, vin-

rent le prier d'agréer le choix qu'ils avoient fait de lui pour leur supérieur. Ils le pressèrent avec tant d'instance, qu'il eut encore la faiblesse de céder, et d'aller prendre la direction d'une maison plus célèbre par le désordre de ses mœurs que par la richesse de ses revenus. Il n'y trouva que des hommes corrompus et féroces qui attentèrent plusieurs fois à sa vie, et employèrent le poison jusqu'à l'autel et dans les vases sacrés. Abailard, en butte à tant de haines, prit encore le parti de chercher une nouvelle retraite.

Héloïse n'étoit pas plus heureuse que lui. Le monastère d'Argenteuil étoit aussi irrégulier que celui de Saint-Gildas. Les moines de Saint-Denis, dont les mœurs ne valoient guère mieux, mais dont la puissance étoit plus redoutable, profitèrent de ce prétexte pour expulser les religieuses, et se mettre en possession du monastère. Héloïse, fugitive et sans appui, cherchoit un asile avec quelques religieuses qui s'étoient attachées à ses vertus et à sa fortune. Abailard lui offrit le Paraclet, et vint l'en mettre en possession.

Le revenu du Paraclet étoit modique; mais les douces compagnes d'Héloïse ne dédaignè-

rent point de travailler de leurs mains et de subvenir, par ce travail, aux dépenses du monastère. Bientôt la renommée d'Héloïse et ses heureuses qualités lui firent un grand nombre de protecteurs. Des seigneurs de Champagne dotèrent son établissement, et le Paraclet devint une des plus illustres abbayes de France.

Saint Bernard lui-même, excité par la haute réputation d'Héloïse, voulut la voir et disserter avec elle sur quelques matières de religion. Il fut étonné de son esprit, de son profond savoir, de la justesse de ses raisonnements, et se retira pénétré d'estime pour elle et pour les religieuses confiées à ses soins.

Son respect ne fut pas le même pour les opinions d'Abailard. Ce professeur venoit de publier un traité sur le péché originel, la grâce, et d'autres sujets de théologie, sur lesquels il est plus aisé de se tromper que sur les propositions d'Euclide.

Saint Bernard crut y voir des propositions hérétiques et malsonnantes. Il écrivit à l'archevêque de Sens, au roi, au pape, aux princes, aux évêques, et parvint à faire convoquer un concile à Sens.

Le roi étoit présent avec toute sa cour, l'ar-

chevêque de Sens avec tous ses suffragants, celui de Reims et plusieurs autres évêques. Saint Bernard parla contre l'accusé, présenta plusieurs propositions qu'il avoit extraites de l'ouvrage d'Abailard, et en demanda la condamnation. Si l'on en croit les moines qui ont écrit dans cette affaire, Abailard fut tellement étonné de ce genre d'attaque, et si fortement confondu par la science de saint Bernard, qu'il ne put articuler un mot pour sa défense, et demanda, en bégayant, que le jugement fût renvoyé au pape.

Si l'on s'en rapporte aux amis d'Abailard, ce fut à la suite d'un banquet plantureux que la condamnation d'Abailard fut prononcée, et les pères du concile n'étoient pas entièrement maîtres de leur raison. Le récit de Bérenger, auteur contemporain, disciple d'Abailard et évêque de Poitiers, a quelque chose de si curieux, que je ne puis me défendre de le rapporter.

« Après le dîner, dit-il, on apporta le livre » d'Abailard, et l'on chargea un clerc d'en » faire la lecture à haute voix. A peine avoit- » il lu quelques phrases, que les pères se mirent à sauter, à rire, à chanter, à crier en

» tumulte; de sorte que l'assemblée avoit plu- » tôt l'air d'une orgie à l'honneur de Bacchus, » que d'un concile à l'honneur du Christ. On » salue les flacons, on fait l'éloge de la ven- » dange; on arrose largement le lampas des » pontifes; et lorsque quelque proposition in- » connue se présente, ils tombent tous dans » un stupide étonnement; la colère succède » bientôt à la surprise, ils grincent les dents » de fureur, et, tout aveugles qu'ils sont, ils » s'écrient, sans y rien comprendre : *Nous » laisserions vivre ce monstre!* Mais bientôt » les pavots du sommeil s'effeuillent sur leurs » paupières; les flots d'un vin exquis, dont la » pureté virginale n'avoit pas été altérée par » une seule goutte d'eau, étoient descendus » dans leurs sombres entrailles. Le lecteur » continue; mais déjà ils n'entendent plus : » l'un laisse tomber sur ses genoux sa tête ap- » pesantie; l'autre s'efforce de se soutenir sur » son coude chancelant; un troisième s'endort » sur la molle épaisseur des coussins. Dès que » le lecteur aperçoit quelque proposition qui » l'arrête, il s'écrie de toute sa force : *Condam- » nez-vous?* Alors, celui-ci en fureur, crie : » *Je condamne;* celui-là, interdit et balbu-
I.

» tiant, dit : *Damne* ; un troisième ne peut
» prononcer qu'*amne*... »

Si ce récit est vrai, Abailard ne pouvoit se soumettre raisonnablement à un jugement aussi ridicule ; il dédaigna donc de répondre, et en appela au souverain pontife. Il publia sa profession de foi, qu'il adressa à Héloïse et à tous les fidèles. Mais le zèle de saint Bernard ne se reposa point ; le pape Innocent II, prévenu par ses soins, condamna l'ouvrage d'Abailard sans l'avoir lu ; et cet infortuné docteur fut encore une fois privé de ses droits et de ses prérogatives. Il se disposoit à se rendre à Rome pour s'y justifier en personne, lorsque Pierre-le-Vénéral, abbé de Cluny, l'engagea à se retirer dans son monastère, et s'occupa de le réconcilier avec saint Bernard. La réunion eut lieu peu de temps après. Saint Bernard eut regret de s'être laissé entraîner à un zèle aveugle ; il reconnut l'orthodoxie d'Abailard, et lui obtint du pape le recouvrement de ses privilèges. Abailard vécut encore quelque temps à Cluny, occupé uniquement des pratiques de la vertu et des devoirs de la religion ; il renonça à toute correspondance avec Héloïse pour ne penser qu'à Dieu et à l'éternité. Sa

piété profonde, son extrême humilité, lui firent presque autant d'admirateurs que l'étendue de ses connoissances. Mais les jeûnes et les austérités affoiblirent son tempérament ; il sentit ses forces diminuer graduellement, vit la mort approcher ; et, sans crainte et sans regrets, il rendit à son Créateur une âme épurée par une longue suite de tribulations, et la pratique des vertus religieuses. Il mourut le 21 avril 1142, âgé de soixante-trois ans. Ses obsèques furent célébrées avec pompe, et sa tombe décorée d'une épitaphe honorable que l'histoire nous a conservée.

A peine l'abbé de Cluny eut-il rendu les derniers devoirs à son ami, qu'il s'empressa d'apprendre à Héloïse la perte qu'elle venoit de faire. Cette triste épouse eut besoin de rappeler toutes ses forces et toute sa résignation pour supporter ce coup accablant : elle fut long-temps sans mouvement et sans voix ; ses yeux ne versèrent pas de larmes ; l'excès de sa douleur en avoit tari la source : on crut pendant quelques instants que son âme étoit allée se réunir à celle de son amant ; enfin de profonds soupirs annoncèrent qu'elle vivoit encore : les pensées religieuses vinrent se mêler

à son désespoir, et ranimèrent son courage. Elle écrivit à l'abbé de Cluny pour le remercier des soins généreux qu'il avoit prodigués à Abailard; elle entretint avec lui un commerce de lettres suivi, et le pressa avec tant d'instances de lui accorder les restes d'un époux qu'elle n'avoit cessé de chérir, que Pierre-le-Vénéral ne crut pas pouvoir se refuser à ses desirs. Il choisit une nuit où les religieux reposoient profondément, et enleva furtivement le corps de son ami, qu'il transporta lui-même au Paraclet.

A la vue du cercueil qui renfermoit tout ce qu'Héloïse avoit eu de plus cher au monde, sa douleur se réveilla; elle inonda de ses larmes ces restes précieux, et les fit déposer dans un tombeau construit de manière qu'une partie se trouvoit dans l'église, l'autre dans le cloître de l'abbaye. Occupée de tous les soins que sa tendresse et sa piété lui inspiroient, elle voulut encore obtenir de l'abbé de Cluny une dernière faveur pour son amant, et sollicita auprès du vénérable Pierre une absolution générale. C'étoit une dévotion de ce temps-là, et l'on attachoit à cet acte une grande importance. Il étoit signé et scellé; on l'atta-

choit au tombeau du défunt, et l'on regardoit cette pièce comme un sauf-conduit pour l'autre vie.

Voici de quelle manière elle étoit conçue :
 « Moi, Pierre, abbé de Cluny, après avoir
 » reçu Pierre Abailard dans le monastère confié
 » à mes soins, et avoir furtivement enlevé son
 » corps pour le remettre à Héloïse, déclare,
 » par le présent acte, qu'en vertu des pouvoirs
 » dont je suis revêtu, j'ai absous ledit Abai-
 » lard de tous ses péchés. En foi de quoi, etc. »

Héloïse, après avoir exprimé sa reconnoissance à l'abbé de Cluny, se sépara de lui, et ne vécut plus que pour pleurer son époux, et offrir ses chagrins à Dieu. Elle avoit alors quarante-un ans. Sa beauté ne s'étoit point flétrie; mais les pleurs altérèrent bientôt ses charmes. Une pâleur mortelle prit la place de ces roses qui brilloient sur ses joues : le feu de ses yeux s'éteignit; une langueur mortelle affoiblit successivement ses forces; et, après plusieurs années passées dans l'amertume, la pénitence et les mortifications, elle rendit son âme à Dieu, et alla se réunir à celle de l'époux qu'elle avoit si constamment aimé.

Son corps fut déposé dans le tombeau d'A-

bailard. Ceux qui aiment le merveilleux ne voudront pas sans doute que l'on omette ici une circonstance rapportée par quelques historiens. On prétend que, lorsqu'on eut ouvert le tombeau d'Abailard pour y déposer le corps d'Héloïse, l'époux, ranimé par la présence de son amante, étendit les bras pour la recevoir, et la serra quelques instants contre son sein. Ce miracle d'amour conjugal est touchant, mais il y a des faits plus certains.



LETTRE

D'HÉLOÏSE A ABAILARD.

—
AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

—
Héloïse et Abailard vécurent au douzième siècle. Les charmes de leur esprit les rendirent célèbres, et leur passion malheureuse les rend encore intéressants. En lisant leur histoire dans les lettres qu'ils se sont écrites, l'idée m'étoit venue de la mettre en vers ; mais j'ai préféré le plan de M. Pope, qui, dans une lettre, a rassemblé les principaux événements de la vie de ces deux infortunés. J'en ai fait une imitation plutôt qu'une traduction. Je n'ai pas cru devoir m'assujettir au sens littéral du poëte anglais. Toute traduction servile étant froide et languissante, c'est un défaut que j'ai tâché d'éviter, en ne m'attachant qu'à rendre, autant que j'ai pu, les beautés de l'original.

Au reste, quelque passionnées que paroissent les expressions que j'ai employées dans mon ouvrage, elles sont beaucoup moins vives que celles des lettres originales.

Toutes ces lettres ont été rassemblées et publiées en latin par François d'Amboise, conseiller d'Etat, l'un des plus savants magistrats qui aient illustré le siècle dernier. C'est un volume in-4°, imprimé à Paris en 1616, dans lequel j'ai puisé l'histoire abrégée de la vie d'Abailard et d'Héloïse.

LETTRE AMOUREUSE

D'HÉLOÏSE A ABAILARD.

Unum ad ultimum restat, ut in perditione
duorum minor non succedat dolor quam
precessit amor

Ep. Abel. Hist. Cat. p. 17.

*Héloïse est supposée dans sa cellule, occupée à lire une
lettre d'Abailard.*

DANS ces lieux habités par la simple innocence,
Où règne avec la paix, un éternel silence,
Où les cœurs asservis à de sévères lois,
Vertueux par devoir, le sont aussi par choix ;
Quelle tempête affreuse à mon repos fatale,
S'élève dans les sens d'une foible vestale ?
De mes feux mal éteints qui ranime l'ardeur ?
Amour, cruel amour, renais-tu dans mon cœur ?
Hélas ! je me trompois ; j'aime, je brûle encore.
O nom cher et fatal ! Abailard ! je t'adore.
Cette lettre, ces traits à mes yeux si comus,
Je les baise cent fois, cent fois je les ai lus :

De sa bouche amoureuse Héloïse les presse.
 Abailard ! cher amant !... Mais quelle est ma foi !
 Quel nom dans ma retraite osé-je prononcer !
 Ma main l'écrit... Eh bien ! mes pleurs vont l'effacer,
 Dieu terrible, pardonne ; Héloïse soupire :
 Au plus cher des époux tu lui défenses d'écrire ;
 A tes ordres cruels Héloïse souscrit...

Que dis je ! mon cœur dicte... et ma plume obéit.
 Prisons où la vertu, volontaire victime,
 Gémît et se repent, quoique exempté de crime ;
 Où l'homme de son être imprudent destructeur
 Ne jette vers le ciel que des cris de douleur :
 Marbres inanimés, et vous, froides reliques,
 Que nous ornon de fleurs, qu'honorent nos cantiques !
 Quand j'adore Abailard, quand il est mon époux,
 Que ne suis-je insensible et froide comme vous !
 Mon Dieu m'appelle en vain du trône de sa gloire :
 Je cède à la nature une indigne victoire.
 Les cilices, les fers, les prières, les vœux,
 Tout est vain ; et mes pleurs n'éteignent point mes feux.

Au moment où j'ai lu ces tristes caractères
 Des ennuis de ton cœur secrets dépositaires,
 Abailard, j'ai senti renaître mes douleurs.
 Cher époux, cher objet de tendresse et d'horreurs,
 Que l'amour dans tes bras avoit pour moi de charmes !
 Que l'amour loin de toi me fait verser de larmes !
 Tantôt je crois te voir de myrte couronné,
 Heureux et satisfait, à mes pieds prosterné ;
 Tantôt dans les déserts, farouche et solitaire,
 Le front couvert de cendre et le corps sous la haire,

Desséché dans ta fleur, pâle et défiguré.

A l'ombre des autels, dans le cloître ignoré,
 C'est donc là qu'Abailard, que sa fidèle épouse,
 Quand la religion de leur bonheur jalouse,
 Brise les nœuds chéris dont ils étoient liés.
 Vont vivre indifférents, l'un par l'autre oubliés ?
 C'est là que détestant et pleurant leur victoire,
 Ils fouleront aux pieds et l'amour et la gloire ?
 Ah ! plutôt écris-moi : formons d'autres liens ;
 Partage mes regrets, je gémirai des tiens.
 L'écho répètera nos plaintes mutuelles :
 L'écho suit les amants malheureux et fidèles.
 Le sort, nos ennemis, ne peuvent nous ravir
 Le plaisir douloureux de pleurer, de gémir :
 Nos larmes sont à nous, nous pouvons les répandre...
 Mais Dieu seul, me dis-tu, Dieu seul doit y prétendre.
 Cruel, je t'ai perdu, je perds tout avec toi :
 Tout m'arrache des pleurs, tu ne vis plus pour moi ;
 C'est pour toi, pour toi seul que couleront mes larmes.
 Aux pleurs des malheureux Dieu trouve-t-il des charmes ?
 Ecris-moi, je le veux : ce commerce enchanteur,
 Aimable épanchement de l'esprit et du cœur,
 Cet art de converser, sans se voir, sans s'entendre,
 Ce muet entretien, si charmant et si tendre ;
 L'art d'écrire, Abailard, fut sans doute inventé
 Par l'amante captive et l'amant agité.
 Tout vit par la chaleur d'une lettre éloquente,
 Le sentiment s'y peint sous les doigts d'une amante,
 Son cœur s'y développe : elle peut sans rougir
 Y mettre tout le feu d'un amoureux désir...

Hélas ! notre union fut légitime et pure :
 On nous en fit un crime, et le ciel en murmure.
 A ton cœur vertueux quand mon cœur fut lié,
 Quand tu m'offris l'amour sous le nom d'amitié,
 Tes yeux brilloient alors d'une douce lumière :
 Mon âme dans ton sein se perdit tout entière.
 Je te croyois un dieu, je te vis sans effroi :
 Je cherchois une erreur qui me trompât pour toi.
 Ah ! qu'il t'en coûtoit peu pour charmer Héloïse !
 Tu parlois... à ta voix tu me voyois soumise.
 Tu me peignois l'amour bienfaisant, enchanteur ;
 La persuasion se glissoit dans mon cœur.
 Hélas ! elle y couloit de ta bouche éloquent ;
 Tes lèvres la portoient sur celles d'une amante.
 Je t'aimai ; je connus, je suivis le plaisir :
 Je n'eus plus de mon Dieu qu'un foible souvenir.
 Je t'ai tout immolé, devoir, honneur, sagesse :
 J'adorois Abailard ; et, dans ma douce ivresse,
 Le reste de la terre étoit perdu pour moi :
 Mon univers, mon Dieu, je trouvois tout en toi.
 Tu le sais ; quand ton ame, à la mienne enchaînée,
 Me pressoit de serer les nœuds de l'hyménée,
 Je t'ai dit : « Cher amant, hélas ! qu'exiges-tu ?
 » L'amour n'est pas un crime, il est une vertu :
 » Pourquoi donc l'asservir à des lois tyranniques ?
 » Pourquoi le captiver par des nœuds politiques ?
 » L'amour n'est point esclave ; et ce pur sentiment
 » Dans le cœur des humains naît libre, indépendant.
 » Unissons nos plaisirs, sans unir nos fortunes :
 » Crois-moi, l'hymen est fait pour des âmes communes,

» Pour des amants livrés à l'infidélité :
 » Je trouve dans l'amour mes biens, ma volupté.
 » Le véritable amour ne craint point le parjure :
 » Aimons-nous, il suffit ; et suivons la nature.
 » Apprenons l'art d'aimer, de plaire tout à tour.
 » Ne cherchons en un mot que l'amour dans l'amour.
 » Que le plus grand des rois, descendu de son trône,
 » Vienne mettre à mes pieds son sceptre et sa couronne ;
 » Et que, m'offrant sa main pour prix de mes attraits,
 » Son amour fastueux me place sous le dais ;
 » Alors on me verra préférer ce que j'aime
 » A l'éclat des grandeurs, au monarque, à moi-même.
 » Abailard, tu le sais ; mon trône est dans ton cœur.
 » Ton cœur fait tout mon bien, mes titres, ma grandeur.
 » Méprisant tous ces noms que la fortune invente,
 » Je porte avec orgueil le nom de ton amante :
 » S'il en est un plus tendre et plus digne de moi,
 » S'il peint mieux mon amour, je le prendrai pour toi.
 » Abailard, qu'il est doux de s'aimer, de se plaire !
 » C'est la première loi ; le reste est arbitraire.
 » Quels mortels plus heureux que deux jeunes amants,
 » Réunis par leurs goûts et par leurs sentiments ;
 » Que les ris et les jeux, que le penchant rassemble,
 » Qui pensent à la fois, qui s'expriment ensemble,
 » Qui confondent la joie au sein de leurs plaisirs,
 » Qui, jouissant toujours, ont toujours des desirs ?
 » Leurs cœurs, toujours remplis, n'éprouvent point de vide ;
 » La douce illusion à leur bonheur préside :
 » Dans une coupe d'or ils boivent à longs traits
 » L'oubli de tous les maux et des biens imparfaits.

» Si l'amour leur suffit, ils sont heureux sans doute.
 » Nous cherchons le bonheur, l'amour en est la route :
 » L'amour mène au plaisir, l'amour est le vrai bien. »
 Tel fut, cher Abailard, et ton sort et le mien.

Que les temps sont changés ! ô jour, jour exécérable,
 Jour affreux, où l'acier, dans une main coupable,
 Osa... ! Quoi ! je n'ai point repoussé ses efforts ?
 Malheureuse Héloïse ! ah ! que faisais-je alors ?
 Mon bras, mon désespoir, les larmes d'une amante
 Auroient... rien ne fléchit leur rage frémissante.
 Barbares, arrêtez, respectez mon époux :
 Seule, j'ai mérité de périr sous vos coups.
 Vous punissez l'amour, et l'amour est mon crime.
 Oui, j'aime avec fureur, frappez votre victime.
 Vous ne m'écoutez pas ! le sang coule... ah ! cruels !
 Quoi ! mes cris, quoi ! mes pleurs paroîtront criminels ?
 Quoi ! je ne puis me plaindre en mon malheur funeste ?
 Nos plaisirs sont détruits... Ma rougeur dit le reste.
 Mais quelle est la rigueur du destin qui nous perd !
 Nous trouvons dans l'abîme un autre abîme ouvert.

O mon cher Abailard ! peins-toi ma destinée :
 Rappelle-toi le jour où, de fleurs couronnée,
 Où, prête à prononcer un serment solennel,
 Ta main me conduisit aux marches de l'autel :
 Où, détestant tous deux le sort qui nous opprime
 On vit une victime immoler la victime ;
 Où le cœur consumé du feu de mes desirs,
 Je jurai de quitter le monde et ses plaisirs.
 D'un voile obscur et saint ta main foible et tremblante
 A peine avoit couvert le front de ton amante :

A peine je baisois ces vêtements sacrés,
 Ces cilices, ces fers à mes mains préparés :
 Du temple tout à coup les voûtes retentirent,
 Le soleil s'obscurcit, et les lampes pâlirent :
 Tant le ciel entendit avec étonnement
 Des vœux qui n'étoient plus pour mon fidèle amant !
 Tant l'Éternel encor doutoit de sa victoire !
 Je te quittois... Dieu même avoit peine à le croire.
 Hélas ! qu'à juste titre il soupçonnoit ma foi !
 Je me donnois à lui quand j'étois toute à toi.

Viens donc, cher Abailard, seul flambeau de ma vie
 Que ta présence encor ne me soit point ravie ;
 C'est le dernier des biens dont je veuille jouir.
 Viens ; nous pourrons encor connoître le plaisir,
 Le chercher dans nos yeux, le trouver dans nos ames.
 Je brûle ; de l'amour je sens toutes les flammes :
 Laisse-moi m'appuyer sur ton sein amoureux,
 Me pâmer sur ta bouche, y respirer nos feux...
 Quels moments, Abailard ! les sens-tu ? quelle joie !
 O douce volupté, plaisir où je me noie !
 Serre-moi dans tes bras, presse-moi sur ton cœur...
 Nous nous trompons tous deux ; mais quelle douce erreur
 Je ne me souviens plus de ton destin funeste ;
 Couvre-moi de baisers... Je rêverai le reste.
 Que dis-je ! cher amant, non, non, ne m'en crois pas :
 Il est d'autres plaisirs : montre-m'en les apps.
 Viens, mais pour me traîner au pied du sanctuaire,
 Pour m'apprendre à gémir sous un joug salutaire,
 A te préférer Dieu, son amour et sa loi
 (Si je puis cependant les préférer à toi) ;

Viens, et pense du moins que ce troupeau timide
 De vestales, d'enfants, a besoin qu'on le guide.
 Ces filles du Seigneur, instruites par ta voix,
 Baissant un front docile, et s'imposant tes lois,
 Marcheront sur tes pas dans ce climat sauvage.
 De ces remparts sacrés l'enceinte est ton ouvrage :
 Et tu nous fis trouver, sur des rochers affreux,
 Des campagnes d'Éden l'attrait délicieux :
 Retraite des vertus, séjour simple et champêtre,
 Sans faste, sans éclat, tel enfin qu'il doit être.
 Les biens de l'orphelin ne l'ont point enrichi,
 De l'or du fanatique il n'est point embelli :
 La piété l'habite, et voilà sa richesse.
 Dans l'enclos ténébreux de cette forteresse,
 Sous ces dômes obscurs, à l'ombre de ces tours,
 Que ne peut pénétrer l'éclat des plus beaux jours,
 Mon amant autrefois répandoit la lumière :
 Le soleil brilloit moins au haut de sa carrière.
 Les rayons de sa gloire éclairaient tous les yeux.
 Maintenant qu'Abailard ne vit plus dans ces lieux,
 La nuit les a couverts de ses voiles funèbres,
 La tristesse nous suit dans l'horreur des ténèbres :
 On demande Abailard ; et je vois tous les cœurs,
 Privés de mon amant, partager mes douleurs.
 Des larmes de ses sœurs Héloïse attendrie
 De voler dans leurs bras te conjure et te prie...
 Ah ! charité trompeuse ! ingénieux détour !
 Ai-je d'autre vertu que celle de l'amour ?
 Viens, n'écoute que moi ; moi seule je t'appelle ;
 Abailard, sois sensible à ma douleur mortelle.

Toi, dans qui je trouvois père, époux, frère, ami ;
 Toi, de tous les amans l'ayant le plus chéri,
 Ne vois-tu plus en moi ton épouse charmante,
 Ta fille, ton amie, et surtout ton amante ?
 Viens : ces arbres touffus, ces pins audacieux,
 Dont la cime s'élève et se perd dans les cieus,
 Ces ruisseaux argentés, fuyant dans la prairie,
 L'abeille sur les fleurs cherchant son ambrosie,
 Le zéphyr qui se joue au fond de nos bosquets,
 Ces cavernes, ces lacs, et ces sombres forêts,
 Ce spectacle riant, offert par la nature,
 N'adoucit plus l'horreur du tourment que j'endure.
 L'ennui, le sombre ennui, triste enfant du dégoût,
 Dans ces lieux enchantés se traîne et corrompt tout.
 Il sèche la verdure ; et la fleur pâissante
 Se courbe et se flétrit sur sa tige mourante.
 Zéphyr n'a plus de souffle, Écho n'a plus de voix :
 Et l'oiseau ne sait plus que gémir dans nos bois.
 Hélas ! tels sont les lieux où, captive, enchaînée,
 Je traîne dans les pleurs ma vie infortunée :
 Cependant, Abailard, dans cet affreux séjour,
 Mon cœur s'enivre encor des poisons de l'amour ;
 Je n'y dois mes vertus qu'à ta funeste absence,
 Et j'y maudis cent fois ma pénible innocence.
 Moi ! dompter mon amour, quand j'aime avec fureur !
 Ah ! ce cruel effort est-il fait pour mon cœur ?
 Avant que le repos puisse entrer dans mon ame,
 Avant que ma raison puisse étouffer ma flamme,
 Combien faut-il encore aimer, se repentir,
 Désirer, espérer, désespérer, sentir,
 I.

Embrasser, repousser, m'arracher à moi-même,
 Faire tout, excepté d'oublier ce que j'aime!
 O funeste ascendant! ô joug impérieux!
 Quels sont donc mes devoirs, et qui suis-je en ces lieux?
 Perfide!... de quel nom veux-tu que l'on te nomme?
 Toi, l'épouse d'un Dieu, tu brûles pour un homme!
 Dieu cruel! prends pitié du trouble où tu me vois:
 A mes sens mutins ose imposer tes lois.
 Tu tiras du chaos le monde et la lumière;
 Eh bien! il faut t'armer de ta puissance entière;
 Il ne faut plus créer... il faut plus en ce jour:
 Il faut dans Héloïse anéantir l'amour.
 Le pourras-tu, grand Dieu? mon désespoir, mes larmes
 Contre un cher ennemi te demandent des armes;
 Et cependant, livrée à de contraires vœux,
 Je crains plus tes bienfaits que l'excès de mes feux.
 Chères sœurs, de mes freres compagnes innocentes,
 Sous ces portiques saints, colombes gémissantes,
 Vous, qui ne connoissez que ces froides vertus
 Que la religion donne... et que je n'ai plus;
 Vous qui, dans les langueurs d'un esprit monastique,
 Ignorez de l'amour l'empire tyrannique:
 Vous enfin qui, n'ayant que Dieu seul pour amant,
 Aimez par habitude, et non par sentiment:
 Que vos cœurs sont heureux, puisqu'ils sont insensibles!
 Tous vos jours sont sereins, toutes vos nuits paisibles:
 Le cri des passions n'en trouble point le cours.
 Ah! qu'Héloïse envie et vos nuits et vos jours!
 Héloïse aime et brûle au lever de l'aurore,
 Au coucher du soleil elle aime et brûle encore.

Dans la fraîcheur des nuits elle brûle toujours:
 Elle dort, pour rêver dans le sein des amours.
 A peine le sommeil a fermé mes paupières,
 L'amour, me caressant de ses ailes légères,
 Me rappelle ces nuits chères à mes desirs,
 Douces nuits: qu'au sommeil disputoient les plaisirs!
 Abailard, mon vainqueur, vient s'offrir à ma vue,
 Je l'entends... je le vois... et mon ame est émue:
 Les sources du plaisir se revrent dans mon cœur,
 Je l'embrasse, il se livre à ma plus tendre ardeur;
 La douce illusion se glisse dans mes veines.
 Mais que je jouis peu de ces images vaines!
 Sur ces objets flatteurs, offerts par le sommeil,
 La raison vient tirer le rideau du réveil.
 Ah! tu n'éprouves plus ces secousses cruelles,
 Abailard: tu n'as plus de flammes criminelles;
 Dans le funeste état où t'a réduit le sort,
 Ta vie est un long calme, image de la mort.
 Ton sang, pareil aux eaux des lacs et des fontaines,
 Sans trouble, sans chaleur, circule dans tes veines:
 Ton cœur glacé n'est plus le trône de l'amour.
 Ton œil appesanti s'ouvre avec peine au jour:
 On n'y voit point briller le feu qui me dévore:
 Tes regards sont plus doux qu'un rayon de l'aurore.
 Viens donc, cher Abailard: que crains-tu près de moi?
 Le flambeau de Vénus ne brûle plus pour toi.
 Désormais insensible aux plus douces caresses,
 T'est-il encor permis de craindre des foiblesses?
 Puis-je espérer encor d'être belle à tes yeux?
 Semblable à ces flambeaux, à ces lugubres feux.

Qui brûlent près des morts sans échauffer leur cendre,
 Mon amour sur ton cœur n'a plus rien à prétendre :
 Ce cœur anéanti ne peut plus s'enflammer ;
 Héloïse t'adore, et tu ne peux l'aimer.

Ah ! faut-il t'envier un destin si funeste ?
 Abailard, ces devoirs, ces lois que je déteste,
 L'austérité du cloître et sa tranquille horreur,
 A ton cher souvenir rien n'arrache mon cœur.
 Soit que ton Héloïse, aux pleurs abandonnée,
 Sur la tombe des morts gémisse prosternée ;
 Soit qu'au pied des autels elle implore son Dieu ;
 Les autels, les tombeaux, la majesté du lieu,
 Rien ne peut la distraire ; et son ame obsédée
 Ne respire que toi, ne voit que ton idée.
 Dans nos cantiques saints, c'est ta voix que j'entends ;
 Quand sur le feu sacré ma main jette l'encens,
 Lorsque de ses parfums s'élève le nuage,
 A travers sa vapeur je crois voir ton image :
 Vers ce fantôme aimé mes bras sont étendus ;
 Tous mes vœux sont distraits, égarés et perdus.
 Le temple orné de fleurs, nos fêtes et leur pompe,
 Tout ce culte imposant n'a plus rien qui me trompe.
 Quand, autour de l'autel brûlant de mille feux,
 L'ange courbe lui-même un front respectueux
 Dans l'instant redouté des augustes mystères,
 Au milieu des soupirs, des chants, et des prières ;
 Quand le respect remplit les cœurs d'un saint effroi,
 Mon cœur brûlant t'invoque et n'adore que toi.

Mais que dis je ! ô destin ! ô puissance suprême !
 Quelle main me déchire et m'arrache à moi-même ?

Tremble, cher Abailard ! un Dieu parle à mon cœur :
 De ce Dieu, ton rival, sois encor le vainqueur,
 Vole près d'Héloïse, et sois sûr qu'elle t'aime :
 Abailard, dans mes bras, l'emporte sur Dieu même.
 Oui, viens : ose te mettre entre le ciel et moi,
 Dispute-lui mon cœur... et ce cœur est à toi.
 Qu'ai-je dit ! Non, cruel, fuis loin de ton amante,
 Fuis, cède à l'Éternel Héloïse mourante ;
 Fuis, et mets entre nous l'immensité des mers :
 Habitons les deux bouts de ce vaste univers.
 Dans le sein de mon Dieu quand mon amour expire,
 Je crains de respirer l'air qu'Abailard respire ;
 Je crains de voir ses pas sur la poudre tracés :
 Tout me rappelleroit des traits mal effacés.
 Du crime au repentir un long chemin nous mène,
 Du repentir au crime un penchant nous entraîne.
 Ne viens point, cher amant, je ne vis plus pour toi ;
 Je te rends tes serments, ne pense plus à moi.
 Adieu, plaisirs si chers à mon ame enivrée :
 Adieu, douces erreurs d'une amante égarée :
 Je vous quitte à jamais, et mon cœur s'y résout,
 Adieu, cher Abailard, cher époux... adieu tout !
 Mais quelle voix gémit dans mon ame éperdue ?
 Ah ! seroit-ce... ? oui, c'est elle, et mon heure est venue.
 Une nuit... je vieillais à côté d'un tombeau ;
 La torche funéraire, obscur et noir flambeau,
 Poussoit par intervalle un feu mourant et sombre.
 A peine il s'éteignit, et disparut dans l'ombre,
 Que, du creux d'un cercueil, des cris, de longs accents
 Ont porté jusqu'à moi cette voix que j'entends :
 « Arrête, chère sœur, arrête, me dit-elle ;

Ma cendre attend la tiemie , et ma tombe t'appelle.
 Du repos qui te fuit c'est ici le séjour :
 J'ai vécu comme toi victime de l'amour ;
 Comme toi j'ai brûlé d'un feu sans espérance.
 C'est dans la profondeur d'un éternel silence
 Que j'ai trouvé le terme à mes affreux tourmens.
 Ici l'on n'entend plus les soupirs des amans ;
 Ici finit l'amour, ses soupirs et ses plaintes :
 La piété crédule y perd aussi ses craintes...
 Meurs , mais sans redouter la mort ni l'y venir.
 Ce Dieu que l'on nous peint armé pour nous punir,
 Loin d'allumer ici des flammes vengeresses ,
 Assoupit nos douleurs , et pardonne aux foiblesses. »
 O mon Dieu ! s'il est vrai , si telle est la bonté ,
 Précipite l'instant de ma tranquillité.
 O grâce lumineuse ! ô sagesse profonde !
 Vertu , fille du ciel , oubli sacré du monde ,
 Vous , qui me promettez des plaisirs éternels ,
 Emportez Héloïse au sein des immortels...
 Je me meurs ! Abailard , viens fermer ma paupière :
 Je perdrai mon amour en perdant la lumière.
 Dans ces derniers moments , viens du moins recueillir
 Et mon dernier baiser , et mon dernier soupir.
 Et toi , quand le trépas aura flétri tes charmes ,
 Ces charmes séducteurs , la source de mes larmes ;
 Quand la mort de tes jours éteindra le flambeau ,
 Qu'on nous unisse encor dans la nuit du tombeau .
 Que la main des amours y grave notre histoire ;
 Et que le voyageur , pleurant notre mémoire ,
 Dise : « Ils s'aimèrent trop , ils furent malheureux :
 Gémissons sur leur tombe , et n'aimons pas comme eux. »

FRAGMENT

D'UNE RÉPONSE -

D'ABAILARD A HÉLOÏSE.

Qu'ai-je eu ? qu'as-tu fait , malheureuse Héloïse ?
 Au joug de tes devoirs je te croyois soumise :
 Je croyois que ton cœur , puni d'avoir aimé ,
 A de froids sentimens s'étoit accoutumé.
 Moi-même , plus tranquille et dans la solitude ,
 Sous le poids de mes fers courbé par l'habitude ,
 Inconnu , séparé du reste des mortels ,
 N'adorant que le Dieu dont je sers les autels ,
 J'oubliois qu'Héloïse , aux larmes condamnée ,
 Achevoit loin de moi sa triste destinée.
 Je n'abandonnois plus mes esprits détrompés
 Au regret des plaisirs qui me sont échappés ;
 Et je goûtois la paix que j'ai tant poursuivie.
 Ton amour partagea le trouble de ma vie :
 Il étoit juste aussi que ton cœur généreux
 Pût jouir d'un repos nécessaire à tous deux.
 Je t'écris... Je me peins dans cet état paisible
 Qui suit l'épuisement d'une âme trop sensible.
 Et ma froide raison t'invite à partager

Les trompeuses douceurs d'un calme passager...
 Héloïse ! Héloïse !... ah ! quelle est ta réponse !...
 Le repos m'abandonne, et ma rage y renonce :
 La flamme qui te brûle a ranimé mes feux :
 Oui, je t'aime... et t'aimer est un supplice affreux.
 Trop déplorable amante, ô ma chère Héloïse !
 De mon amour troublé pardonne la surprise :
 Indigne d'être aimé, j'ai douté de ton cœur.
 Pouvois-je me flatter d'inspirer tant d'ardeur,
 Moi qui, sous le fardeau d'une vie importune,
 N'ai plus de sentiment que pour mon infortune ;
 Qui redoutois surtout de réveiller en toi
 Un amour désormais inutile pour moi ?
 Je ne suis plus celui dont l'ardeur dévorante
 Se rallumoit sans cesse aux feux de son amante ;
 Et qui, plein d'un amour accru par les desirs,
 Sut s'en prouver l'excès par l'excès des plaisirs...
 Hélas ! tu le sais trop : le ciel, dans sa vengeance,
 Le ciel ne m'a laissé qu'un reste d'existence.
 Ménagements cruels autant que superflus !
 J'existe pour sentir que je n'existe plus.
 O mort ! m'as-tu frappé, sans pouvoir me détruire ?
 L'homme est anéanti dans l'homme qui respire ;
 Et de l'humanité ce qui survit en moi
 Fait rougir la nature et la glace d'esfroï.
 Image affreuse, hélas ! que tu m'as retracé !
 Crains tu qu'elle n'échappe à ma triste pensée ?
 Tu me crois donc heureux par mes propres malheurs ?
 Va, mes lâches bourreaux et tes persécuteurs,
 En flétrissant les sens de leur foible victime,

N'ont pu dénaturer le cœur qui les anime :
 C'est au fond de ce cœur qu'ils devoient te chercher ;
 C'est ce cœur, en un mot, qu'il falloit m'arracher.

Depuis l'instant cruel où, dans sa rage extrême,
 Le sort m'a pour jamais séparé de moi-même,
 Toujours enseveli dans l'ombre des déserts,
 J'ai dérobé ma honte aux yeux de l'univers ;
 Et toi-même, Héloïse, abandonnant ce monde,
 Tu cachois ta douleur dans une nuit profonde.
 J'ai cru que devant Dieu ton cœur humilié
 Oublioit un amant digne d'être oublié :
 Et qu'enfin ramenée à ton indifférence,
 Tu vivois plus tranquille, au sein de l'innocence.
 Je l'ai cru !... Cette idée, en des temps plus heureux
 Auroit livré mon âme à des tourmens affreux ;
 Aujourd'hui je voudrois qu'elle adoucît ma peine :
 Mon cœur à ton amour préféreroit ta haine...
 Vois combien cet amour aéroît mon désespoir !
 Déjà, docile au joug d'un rigoureux devoir,
 J'embrassois sans efforts des vertus mercenaires :
 Dieu même, plus sensible à mes larmes amères,
 Au pied de ses autels dans le sein de la paix,
 Sur mon cœur affligé répandoit ses bienfaits :
 Je me flattois enfin que sa main consolante
 Versoit les mêmes dons sur ma plaintive amante...
 Douce et trompeuse erreur dont j'ai trop peu joui !
 Mon bonheur commença ; il s'est évanoui.
 Ta lettre, cette lettre où ton âme exprime
 A peint toute l'ardeur dont elle est consumée :
 Cette lettre brûlante a porté dans mes sens

Ces désirs autrefois si vifs et si puissants...
 Trop cruelle Héloïse ! ah ! pourquoi ta tendresse
 N'a-t-elle pas du moins ménagé ma foiblesse ?
 Pourquoi montrer encore à mes yeux entr'ouverts
 L'image de ces biens qui me furent si chers ;
 Et pourquoi rappeler à mon âme sensible
 D'un bonheur qui n'est plus le souvenir horrible ?
 Toi-même tu l'as dit : ton malheureux amant,
 Par ses persécuteurs privé du sentiment,
 N'est plus qu'un spectre vain, n'est plus qu'une ombre errante,
 Désormais inéousible aux baisers d'une amante :
 Et cependant en proie à tes brûlants désirs,
 Ton cœur à cet amant demande des plaisirs !
 Tu brûles de le voir, quand sa vue importe
 Ne peut que te montrer toute son infortune !
 Quand lui-même pressé par tes embrassements,
 Ne pourroit , dans tes bras, sentir que des tourments !
 Épargne à tous les deux ce supplice barbare :
 L'excès de ton amour et t'abuse et t'égare...

.....

ARMIDE A RENAUD.

HÉROÏDE.

AVERTISSEMENT.

Le succès de la lettre d'Héloïse à Abailard m'a déterminé à faire un nouvel essai sur ce genre de poésie, presque inconnu dans notre langue. Ovide en a fixé le caractère par le nom d'*héroïde* qu'il lui a donné. Il prend pour sujet les amours des héros ou des personnages illustres ; et il diffère, en cela seulement, de l'épique, qui ne chante ordinairement que les amours des bergers. Cette dernière, en gémissant sur des passions chimériques et de pure imagination, s'est décréditée par sa froideur : l'héroïde a cet avantage sur elle, que, s'appuyant sur des faits historiques ou sur une fiction reçue, elle a nécessairement plus de chaleur et plus d'intérêt.

L'épisode admirable d'Armide et Renaud, dans la *Jérusalem délivrée*, m'a fourni la fable et les situations.

Je n'ai aucun doute sur la bonté de mon sujet, puisqu'il est celui du chef-d'œuvre de notre scène lyrique. On pourroit cependant m'objecter qu'il est trop connu, et qu'un poëme et un opéra* doivent l'avoir épuisé. J'ai suivi l'exemple d'Ovide, qui, d'après Virgile, a fait sa lettre de Didon à Énée, et qui s'est copié lui-même dans celle de Médée à Jason : il avoit fait une tragédie sur ce sujet, qui n'est point parvenue jusqu'à nous. J'ai donc, comme lui, rassemblé dans une seule lettre et sous un même point de vue les différentes parties d'un épisode répandues dans un poëme. Heureux si j'ai mis à profit les beautés de mon modèle, et si le suffrage du public m'enhardit à consacrer quelques veilles à ce genre de poésie.

* L'opéra d'*Armide*, par Quinault.

ARMIDE
A RENAUD.

HÉROÏDE.

Come nemico almeno ascolta : i preghi
D'un nemico talor l'altro riceve.

La Gerus. liber., c. 16, st. 44.

Farouche Européen, qui, des rives du Tibre,
Viens, au sein de la paix, troubler un peuple libre,
Et qui, dans tes fureurs, nous préparant des fers,
Veux à tes préjugés soumettre l'univers :
Détestable croisé, chrétien lâche et perfide,
Tremble cruel Renaud, connois les traits d'Armide :
Tremble. Ce ne sont plus ces chiffres amoureux,
L'un dans l'autre enlacés et garants de nos feux :
Ce n'est plus cette Armide à tes lois enchaînée...
C'est Armide en fureur. Armide abandonnée ;
Et, pour te peindre encore un plus pressant danger,
C'est Armide outragée, et qui veut se venger.

Doutes-tu que cet art, dont le pouvoir suprême
Commande à la nature, aux enfers, au ciel même,

Et qui, par l'ascendant d'un charme impérieux,
Rend un foible mortel plus puissant que les dieux;
Doutes-tu que cet art qu'employa ma tendresse,
Ne serve également ma fureur vengeresse ?

Quoi ! sous le ciel épais des plus affreux climats,
Sur des monts couronnés par d'éternels frimas;
Sous ces pôles glacés où, froide et moins féconde,
La nature languit aux limites du monde,
J'aurai pu, dans des lieux sauvages et déserts,
Créer pour mon amant un nouvel univers;
Et je ne pourrai pas, quand le traître m'outrage,
Ainsi que mon amour faire éclater ma rage ?
Non, non : contre un ingrat armons les éléments :
Effrayons, par sa mort, les volages amants ;
Et que, percé de coups, sous les murs de Solyme
L'infidèle Renaud expire ma victime...

Malheureuse ! où m'égare un désespoir mortel ;
Tu ris de mon courroux : ah ! tu le peux, cruel.
Sans doute tu sais trop qu'une amante timide,
Tremblante et désarmée à l'aspect d'un perfide,
Foible encor pour l'objet de son amour trahi,
Sent qu'il est regretté bien plus qu'il n'est haï.
Moi, me venger ? de qui ? d'un mortel que j'adore,
Qui me fuit ; mais, hélas ! que j'idolâtre encore ?
Non, Renaud, ne crois pas qu'Armide, en sa fureur,
Achète la vengeance au prix de son bonheur.

Il est vrai : quand l'Europe, à nous perdre animée,
Déploya ses drapeaux dans les champs d'Idumée ;
Quand tes lâches chrétiens, fanatiques cruels,
Vinrent venger leur dieu dans le sang des mortels ;

Tremblante pour nos murs, tremblante pour mon père,
Je jurai, dans l'ardeur d'une juste colère,
De purger à jamais nos Etats opprimés
De ces pieux brigands, au meurtre accoutumés.
En invoquant les dieux des rives infernales,
Bientôt j'allai seuler dans vos tentes fatales,
Cet esprit de discorde et de rivalité
Qu'entre les héros même excite la beauté.
De vos chefs imprudents les âmes d'avisées
Offrirent à mes vœux des conquêtes aisées ;
Et je traînai captifs, aux prisons de Damas,
Ces superbes chrétiens enchaînés sous mes pas.

Toi seul, cruel Renaud, dans ces jours de ma gloire,
A mon cœur indigné disputas la victoire :
En jetant sur Armide un coup d'œil dédaigneux,
Tu préféras la guerre et ses plaisirs affreux.
Tu fis plus : non content d'insulter à mes charmes,
Tu tournas contre moi tes invincibles armes :
Des esclaves chrétiens ta main brisa les fers.
Ma honte, mon dépit, remplirent l'univers.
Armide, dans ces temps, à la haine livrée,
Contre un fier ennemi justement déclarée,
Étoit loin de prévoir que tu devois un jour
Ecraser son orgueil sous le joug de l'amour.
Ah ! lors qu'abandonnant le sein de ta patrie,
Tu portois le ravage au sein de la Syrie ;
Quand le souffle infecté de ta noble fureur
D'une fureur égale empoisonnoit mon cœur ;
Aurois-je pu penser que, pour toi plus humaine,
J'allumerois l'amour aux flambeaux de la haine ?

J'avois juré ta mort : au gré de mon courroux
 Un sommeil imprudent te livroit à mes coups :
 Ah, dieux ! pour quoi ma main, dans cej instant funeste,
 N'osa-t elle percer un cœur qui me déteste ?
 J'ai frémi, malheureuse ! et j'ai craint de frapper.
 Mon bras, en t'immolant, pouvoit-il se tromper ?
 C'étoit Renaud, Renaud, ce guerrier indomptable,
 Ce soldat de Daidon, ce héros redoutable,
 Ce destructeur barbare, armé contre les miens,
 L'effroi de musulmans, et l'appui des chrétiens.
 Mais Renaud n'avoit point cette armure terrible,
 Ce casque ensanglanté qui le rend invincible ;
 Qui, le cachant alors sous son panache affreux,
 Eût enhardi mon bras en abusant mes yeux.
 J'aurois bravé Renaud sous le poids de ses armes ;
 Mais Renaud désarmé n'eût pour moi que des charmes.
 Tant d'attraits brillent ils au front d'un ennemi ?
 Je crois te voir encor sous un myrte endormi,
 Les yeux appesantis, fermés à la lumière,
 Mêlant aux doux zéphirs ton haleine légère,
 Sur un tapis de fleurs négligemment couché
 (Tel qu'un jeune arbrisseau vers la terre penché),
 Le front à découvert, la bouche demi-close,
 Charmant, semblable enfin à l'Amour qui repose.
 Tes blonds cheveux flottoient à l'aventure épars :
 Un dieu sembloit alors s'offrir à mes regards.

Dans mes mains cependant le poignard étincelle,
 Je m'élançai vers toi... je frémis... je chancele :
 Déjà je ne peux plus ni frapper, ni punir ;
 J'aime Renaud, je l'aime !... Ai-je pu le haïr ?

Quelle étoit mon erreur ! Renaud est tout aimable.
 Ce n'est plus ce chrétien, ce mortel méprisable,
 Ce soldat fanatique et cruel tour à tour ;
 Ce n'est plus mon tyran : c'est Renaud, c'est l'Amour...
 Mais que vois-je ! son front est couvert de poussière :
 L'ardeur du jour le brûle. O ciel ! que vais-je faire ?
 Une horrible sueur déjà te fait pâlir...
 Ah ! qu'un baiser l'essuie !... (Est-il fait pour souffrir !)
 Reçois, mon cher Renaud, ce doux baiser d'Armide :
 Ce n'est plus la fureur, c'est l'amour qui la guide.
 Il dort !... Vents, taisez-vous ; respectez son sommeil.
 Dieux ! qu'il sera charmant à l'instant du réveil !
 Il me va préférer à l'Europe, à la terre :
 Il est fait pour l'amour, et non pas pour la guerre.
 Pour l'amour ! mais Renaud est né mon ennemi !
 Il est vrai... mais Renaud dans sa baine affermi,
 Pourroit-il ?... Je crains tout... Enchaînons ma conquête ;
 Loin du camp des chrétiens que le plaisir l'arrête.
 Quo ce tissu de fleurs, celui de mes cheveux,
 Le serrent dans mes bras de mille et mille nœuds.
 Partons ; et, dans un char traversant l'empyrée,
 Transportons mon enfant dans une île ignorée,
 Où mon amour jaloux soit certain de sa foi ;
 Où je sois toute à lui comme lui tout à moi.
 J'arrive : la nature, en partageant ma joie,
 Sur d'arides rochers s'embellit, se déploie ;
 Et, se reproduisant au gré de mon amour,
 Du plus affreux désert fait le plus beau séjour.
 Au moment du réveil quelle fut ta surprise !
 Aux pieds de son vainqueur Armide étoit assise

Cette fière princesse, Armide dont le bras
 Quelques instans plutôt s'armoit pour ton trépas,
 Redoutant à son tour de te voir inflexible,
 Paroissoit implorer le dieu le plus terrible :
 Et, me livrant entière à de justes frayeurs,
 J'embrassois tes genoux arrosés de mes pleurs.
 « Cher Renaud, t'ai-je dit, tu vois couler mes larmes :
 Puissent-elles sur toi ce que n'ont pu mes charmes !
 Je t'aime, je t'adore : et mon cœur enflammé
 Pour prix de son amour demande d'être aimé.
 Au trône de Solyme en vain ton bras aspire :
 Renonce à cet espoir : je t'offre un autre empire,
 Un empire plus doux et plus digne de toi,
 L'empire de mon cœur que je livre à ta foi.
 Quitte ce fer horrible et cet airain barbare :
 Laisse agir le croissant, le sceptre et la tiare :
 Abandonnons au sort ces intérêts divers.
 Ce palais, ces jardins, voilà notre univers.
 Viens, suis-moi, cher amant... viens... ce sombre bocage,
 Ce temple de l'Amour est son plus bel ouvrage,
 Ce trône de gazon, ces ombres, ces ruisseaux,
 Le souffle du zéphyr, et le chant des oiseaux,
 La nature, en un mot, un plaisir nous appelle :
 Le plaisir à tes yeux va me rendre plus belle :
 Viens... » Tu me suis : l'Amour dans nos embrassemens
 De deux fiers ennemis fait deux tendres amans.
 L'aigle activité de ses rapides flammes
 Fond nos cœurs, les unit, et concentre nos ames ;
 D'un seul et d'un même être il vient nous animer :
 Renaud vit de ma vie et je vis pour l'aimer.

Que j'étois loin alors de te croire perfide !
 Rien ne troubloit le cœur de l'amoureuse Armide.
 O jours délicieux ! ô fortunés moments,
 Où les plus doux baisers scellèrent nos sermens !
 Au coucher du soleil, au lever de l'aurore,
 Cent fois tu me disois : « Armide, je t'adore :
 Que tu me fais haïr les jours, les tristes jours
 Où le dieu des combats m'enveioit aux amours !
 J'ai vécu sans t'aimer, ô ciel ! et j'ai pu vivre ?
 Pardonne. » Foible alors, et ne pouvant poursuivre,
 Tu laissois éclapper de tes yeux attendris
 Ces larmes de l'amour, plus douces que les ris :
 Et, te précipitant au sein de ta maîtresse,
 Passant de la douleur à la plus tendre ivresse,
 Tu me faisois goûter au sein des voluptés
 Des plaisirs toujours vifs et toujours répétés.
 Nous expirions d'amour ; mais nos lèvres actives
 Fixoient, par des baisers, nos ames fugitives :
 Ou plutôt nos deux cœurs, émus par les plaisirs,
 Voloient de l'un à l'autre, et suivoient nos soupirs.
 Dans ces embrassemens doucement abusée,
 Je goûtois le bonheur de me croire adorée,
 Et j'étois loin eneor, trop loin de soupçonner
 Que mon volage amant vouloit m'abandonner.
 O jour, jour odieux, jour à jamais funeste,
 Et dont, pour mon tourment, le souvenir me reste !
 Épouvantable jour, que je n'ai pu prévoir !
 Dois-je, en te rappelant, combler mon désespoir ?
 Je ne sais quels mortels ; deux chrétiens que j'abhorre,
 Secourus par un dieu, que je hais plus encore,

Frauch'ssant, malgré moi, ces rochers sourcilleux,
 Dont les flancs escarpés te cachoient à leurs yeux,
 Viennent ; et, te parlant de gloire et d'héroïsme,
 Rallument dans ton cœur le feu du fanatisme.
 Les barbares bientôt t'arrachent de mes bras :
 Du sein des voluptés tu voles aux combats.
 Tremblante, je m'écrie : Arrête, ingrat ! arrête !
 Tu ne m'écoutes point. Déjà la voile est prête ;
 L'air retentit au loin de mes cris superflus,
 Ton vaisseau part, fuit, vole... et je ne te vois plus.
 Mes sanglots, mes clameurs remplissent le rivage.
 Je me traîne, en pleurant, vers ce charmant bocage
 Vers ce berceau chéri, témoin de nos plaisirs ;
 L'écho, le seul écho répond à mes soupirs :
 Par mes cris redoublés vainement je t'appelle.
 Foible alors, et cédant à ma douleur mortelle,
 Je tombe sur ce lit de verdure et de fleurs,
 Où mes baisers payoient tes baisers imposteurs :
 Où, te cherchant encor, j'étendis mes mains tremblantes ;
 Où je n'embrasse plus que des ombres errantes.

O ciel ! il est donc vrai que mon amant me fuit !
 Tristes divinités de l'inférieure nuit,
 A mes accents plaintifs sortez du noir empire ;
 Embrasez ce palais que l'amour sut construire ;
 Volez, portez partout le fer et les flambeaux,
 Ravagez ces jardins, desséchez ces ruisseaux,
 Anéantissez tout, l'univers et moi-même ;
 Mais éparguez encor le perfide que j'aime :
 Qu'il vive !... Il vit, l'ingrat ; et son barbare cœur,
 Peut-être est insensible aux cris de ma douleur !

Le croirai-je, Renaud, que ton ame infidèle
 Joigne à ce titre affreux le titre de cruelle ?
 M'abandonneras-tu sur ces rocs calcinés,
 Sur ces tristes sommets de ta fuite étonnés,
 Où, depuis ton départ, la nature engourdie
 Expire loin du dieu qui lui donnoit la vie ;
 Où je ne puis enfin par mes enchantements,
 Ce que pouvoit un seul de tes regards charmants ?
 Non, Renaud, prends pitié d'une amante égarée...
 Criminelle pour toi, pour toi dénaturée,
 Pour toi j'ai tout quitté : mon père, mon pays,
 Mes devoirs, mes serments ; je les ai tous trahis.
 De quel œil, de quel front oserois-je paroître
 Dans les murs de Damas (que tu détruis peut-être) !
 Dans ces murs malheureux où j'ai reçu le jour,
 Dont j'immolai la gloire au soin de mon amour ?
 Parle : dois-je montrer à la terre étonnée
 Armide dans les pleurs, Armide abandonnée ?
 Puis-je enfin, sans rougir, exposer à ses yeux
 Mon déshonneur... le prix dont tu payas mes feux ?
 Mais, que dis-je, est-ce à moi de redouter la honte ?
 Je t'aime avec fureur, et l'amour la surmonte.
 Permets que ton esclave accompagne tes pas :
 Traîne-moi dans ce camp où mes foibles appas
 Allumèrent des feux de discorde et de haine.
 J'enchainai des chrétiens : venge-les et m'enchaîne.
 Je ne demande plus à mon cruel vainqueur
 Que du beau nom d'amante il flatte ma douleur.
 Dans son camp près de lui, s'il permet que je vive,
 Je ne veux que le titre et le rang de captive :

J'en prendrai sans rougir les vêtements affreux.
 Déjà j'ai dépouillé ces tresses de cheveux,
 D'un front couvert d'ennuis inutile parole !
 J'abhorre des attraits qui n'ont fait qu'un parjure.

Oui, Renaud, laisse-moi voler à tes genoux ;
 Esclave et dans tes fers, mon sort sera plus doux.
 Quels soins je te rendrai, quand le dieu des batailles
 T'entraînera sanglant au pied de nos murailles !
 Tremblante pour tes jours, je couvrirai ton sein
 D'un fer impénétrable et du plus dur airain :
 Moi-même, je ceindrai ta redoutable épée ;
 Enfin, que te dirai-je ? A te plaire occupée,
 Redoutant de te perdre, et marchant sur tes pas,
 Armide te suivra dans le choc des combats.
 L'or de ton bouclier, ta cuirasse pesante,
 Ne pourront rassurer ta malheureuse amante :
 Craignant, à chaque dard par l'ennemi lancé,
 Que, tout ingrat qu'il est, ton cœur n'en soit percé,
 Le sein, le sein tremblant de la fidèle Armide
 Contre ces traits mortels te servira d'égide.
 Heureuse si bientôt, expirant à tes yeux,
 Tu connois tout le prix d'un amour malheureux !

Mais que dis-je ! où m'emporte un espoir qui m'égare !
 Ah, cruel ! je prévois ta réponse barbare.
 « Armide, diras-tu, j'ai dû trahir tes feux :
 J'aime un Dieu moins facile et plus grand que tes dieux ;
 Je suis chrétien. Ma loi rigoureuse et sévère
 M'accusait dans les bras d'une femme étrangère :
 Au pied d'une idolâtre en esclave enchaîné,
 La gloire gémissait dans mon cœur mutiné.

Sur des ailes de feu la grâce descendue
 Chasse enfin le nuage épais sur ma vue.
 De mes sens abusés je connois les erreurs.
 Imite-moi : renonce à des plaisirs trompeurs ;
 Ne viens point. Vis heureuse, en oubliant un traître ;
 Qui le fut par devoir, et qui gémit de l'être.
 Je te dis, en pleurant, un éternel adieu :
 Je te plains... mais enfin j'obéis à mon Dieu. »

A ton Dieu ? Quoi ! c'est toi qui m'opposes son culte !
 Ce n'est donc plus l'amour que ton âme consulte !
 Mais réponds. Dans l'instant où, maître de tes vœux,
 Tu pouvois dédaigner ou couronner mes feux,
 Pourquoi m'avoir caché cet obstacle invincible ?
 Ton Dieu, dans ce moment, étoit-il moins terrible ?
 Ah ! cruel ! libre alors d'aimer ou de haïr,
 N'as-tu choisi d'aimer que pour mieux me trahir ?

Non, tu n'es point le fils de la belle Sophie ;
 Non, ne te vante point de lui devoir la vie.
 Le Caucase, au milieu des neiges, des glaçons,
 Te conçut dans la nuit de ses antres profonds ;
 Ou la mer en fureur, te roulant dans son onde,
 Te vomit sur ses bords pour le malheur du monde.
 Ingrat, il te sied bien de vanter ta vertu :
 D'opposer à l'anour un devoir prétendu !
 Va, crois-moi ; désormais cesse de te contraindre :
 Tu feigns de m'aimer, et tu feins de me plaindre,
 Laisse-moi mes douleurs : ah ! je dois les chérir,
 Si par elles, du moins, j'apprends à te haïr.
 Ne crois pas cependant que, seule dans les larmes,
 Je maudirai l'amour, et Renaud et mes charmes :

Euménide cruelle , attachée à tes pas ,
 Je te suivrai partout , dans ta tente , aux combats ;
 Partout , te reprochant ton crime et ton parjure ,
 Je te ferai sentir les tourmens que j'endure.
 J'en mourrai ; mais bientôt , abusé dans tes vœux ,
 Tu descendras toi-même au séjour ténébreux ;
 Et , satisfaite alors , mon ombre ensanglantée
 Sans cesse poursuivra ton ombre épouvantée :
 La voûte des enfers mugira de mes cris...
 Vois si tu veux , ingrat , me trahir à ce prix.

Qu'ai-je dit ! vains projets d'une amante insensée !
 Ah ! qu'un plus doux espoir vient flatter ma pensée !
 Va , je ne te hais point ; va , je sens que mes pleurs
 Dans mon âme attendrie ont éteint mes fureurs.
 Quels que soient ton parjure et mon dépit extrême ,
 Renaud , mon cher Renaud , il est vrai que je t'aime...
 Ecoute : tu m'as dit que ta religion ,
 Que l'amour des combats , que ton ambition ,
 Et je ne sais encor quel serment homicide ,
 Te forçoient , malgré toi , d'abandonner Armide ;
 Eh bien ! connois l'excès , le pouvoir de mes feux ;
 Je renonce à mon culte , et j'abjure mes dieux :
 Sois le mien désormais. Idolâtre ou chrétienne ,
 Armide n'aura point d'autre loi que la tienne.
 Détermine à ton gré ma croyance , mes mœurs ;
 Je n'examine rien : soit vertus , soit erreurs ,
 Tes devoirs sont les miens , et je su's ton exemple.
 Déjà ton Dieu m'est cher , conduis-moi dans son temple.
 Heureuse si bientôt , par des nœuds éternels ,
 Il unit nos destins au pied de ses autels !

Trop heureuse , en un mot , si , par l'amour conduite ,
 Ta main , sur les débris de Solyme détruite ,
 Daigne ceindre mon front du bandeau nuptial ;
 Si , quittant à jamais un séjour trop fatal ,
 Tu me fais voir au Tibre , ébloui de ta gloire ,
 Assise à tes côtés sur ton char de victoire !
 J'ose exiger ce gage et ce prix de ta foi.
 Je pars , dans cet espoir , pour me rejoindre à toi :
 Et , quel que soit le sort qui m'attend de à Solyme ,
 J'y vivrai ton épouse , ou mourrai ta victime.



ÉPITRE
A MINETTE.

Cessez vos jeux , Minette , et m'écoutez.
Je hais en vous l'abus de mes bontés.
Toujours mutine , étourdie et légère ,
Minette , enfin , me deviendra moins chère.
Votre air prévient ; mais pourquoi cachez vous
Un cœur cruel sous des dehors si doux ?
Pourquoi surtout ces pates veloutées,
Mais en dessous de griffes ergotées ,
Tirant leurs traits de leurs petits carquois,
De coups subtils frappent-elles mes doigts ?
Vous déchirez la main qui vous caresse.
Je ne veux plus que ma lâche foiblesse
Nourrisse en vous ces sentiments ingrats.
Vous me direz (car que ne dit-on pas
Pour déguiser un naturel infâme !
Souvent l'esprit est le vernis de l'ame ,
Il en devient l'apologiste , mais
L'esprit est faux , quand le cœur est mauvais) ;
Vous me direz que c'est à la nature
Qu'il faut s'en prendre ; et qu'après tout l'armure
Dont j'ai si bien l'empreinte sur ma peau

Ne doit rouiller au fond de son fourreau ;
 Qu'à son emploi chaque être se résigne ;
 Que le chien mord, que le chat égratigne ;
 Conclusion, qu'il est de vos destins
 D'égratigner, et qu'à tort je me plains.

D'un cœur gâté telle est l'inconséquence.
 Griffes n'avez que pour votre défense ;
 N'attaquez point, mais défendez-vous, soit ;
 Et gardez-vous d'abuser de ce droit.
 N'avons-nous pas, ainsi que votre espèce,
 Entre nos mains quelque arme vengeresse ?
 Quoi ! pensez-vous qu'au milieu des travers
 Dont par malheur aborde l'univers,
 Il ne soit pas des moments où la bile
 N'échauffe enfin l'ame la plus tranquille ?
 Mais, croyez-moi, le plus sage, en ce cas,
 Garde son flegme, et soupire tout bas.

Oh ! si chacun, n'agissant qu'à sa guise,
 Imputant tout à l'humaine sottise,
 Ainsi que vous étoit abandonné
 Au fol instinct dont il est dominé ;
 Si l'on pouvoit rompre toute mesure,
 Verser le fiel de l'amère censure,
 Venger son cœur, et traiter ici-bas
 Les sots ainsi que vous traitez les rats ;
 Répondez-moi : pensez-vous que moi-même
 (Moi qui suis bon, puisqu'enfin je vous aime),
 Oui, répondez : dites-moi, pensez-vous
 Qu'environné de critiques jaloux,
 Je ne pourrais comme eux, plein d'amertume,

A son caprice abandonner ma plume ;
 Et, des bons mots empruntant le secours,
 Empoisonner et mes vers et leurs jours ?

Grâces aux sots qui, depuis mon enfance,
 Ont de mes sens dompté la violence,
 Toujours battu, mais bercé par les flots,
 Je ris en paix de l'orage et des sots.
 Leurs plats écrits, leurs cabales, leurs ligues,
 Le nœud secret de leurs sourdes intrigues,
 Les comités, les soupers clandestins,
 Où ces messieurs vont régler nos destins,
 Où de Comus l'irritante fumée
 Aiguise encor leur langue envenimée ;
 Où, dans l'accès de leur double appétit,
 A belles dents ils déchirent l'esprit ;
 De ces bouffons les fades parodies,
 De leurs recueils les plates rapsodies,
 Le noir venin, le fiel de leurs écrits
 N'excite en moi que le plus froid mépris.

Mais, cependant, l'abeille courroucée
 A la vengeance est quelquefois forcée.
 Lorsqu'elle va pomper le suc des fleurs,
 Et du matin mettre à profit les pleurs,
 Souvent un sot qui la suit à la trace
 Dans ses travaux l'interrompt et l'agace.
 L'abeille alors prend l'humeur du frêlon,
 Sur l'importun darde son aiguillon ;
 Et, dans un coin, bientôt notre imbécile,
 Triste et confus, maudit le volatile.
 L'heureuse abeille (il eût dû le savoir)

Reçut du ciel un double réservoir :
 L'un est rempli de l'utile rosée
 Qu'au sein des fleurs son adresse a puisée
 De ce nectar si bienfaisant, si doux,
 Dont elle fait le partage avec nous ;
 L'autre est rempli de ce cuisant acide
 Dont l'agresseur sent le venin perfide,
 Poisons qu'elle a ramassés et cueillis
 Également sur la rose et le lis :
 Car à mon sot je dois encore dire
 Qu'autour de nous tout être qui respire,
 Que l'animal, l'homme et les végétaux
 Ont le principe et des biens et des maux ;
 Et qu'en ce point l'imprudent et le sage
 Savent en faire un différent usage.
 Où l'on choisit l'amertume et le fiel,
 L'autre distingue et sait trouver le miel :
 Et c'est ainsi qu'au monde sublunaire
 Il n'est de mal que le mal qu'on sait faire.
 Quoi ! dans le temps où j'use mes esprits
 A raisonner, à polir mes écrits,
 Un impudent qui n'a d'autre mérite
 Que le levain de sa bile maudite,
 Et qui, semblable aux reptiles obscurs,
 Dans un recoin vomit ses sucs impurs :
 Un vil Zoile osera, dans sa rage,
 Secrètement déchirer mon ouvrage ;
 Et, sur mes vers distillant ses poisons,
 Mettre en bons mots de mauvaises raisons !
 On me dira que, dans sa coterie,

Poussant plus loin la basse effronterie,
 Par quelques sots sottement écouté,
 Il n'est talent qu'il ne m'ait disputé ;
 Qu'il ose plus : que, dans ces rimes même
 Où j'ai vanté tout ce que mon cœur aime,
 Où j'ai chanté ma patrie et mon roi,
 Où j'ai dépeint tout bon Français et moi,
 On me dira que sa haine insensée,
 Dénaturant le style et la pensée,
 Sur quelques mots interprétés exprès,
 Aura voulu qu'on me fit mon procès :
 Je le saurai, je verrai ses cabales,
 Et, froid témoin de ses liges fatales,
 Je laisserai sa coupable fureur
 Calomnier mon esprit et mon cœur !
 Non : mon dépit aussitôt se réveille.
 Lâches, craignez l'aiguillon de l'abeille :
 Craignez du moins qu'armé de mes crayons,
 Du jour sur vous rassemblant les rayons,
 Je ne vous peigne et fasse reconnoître
 Sous des couleurs trop fidèles peut-être.
 Jusqu'à ce jour ma facile bonté
 A pu souffrir votre importunité ;
 Vous m'avez cru foible et pusillanime ;
 Mais votre humeur ose aller jusqu'au crime ;
 Et, tout entière à ses emportements,
 De mes écrits passe à mes sentiments !
 Ah ! si... mais non... Que la nuit la plus sombre
 Vous enveloppe encore de son ombre.
 Ai-je besoin d'ôter à la laideur

Le plâtre usé de son masque imposteur ?
 A nos regards de lui-même il s'entr'ouvre ;
 Et , malgré vous , l'œil public vous découvre.
 Ma muse ainsi renferme ses pinceaux.
 J'attends encor des outrages nouveaux :
 Mon cœur sensible , et que le vôtre offense,
 Ne vous hait pas , mais il hait la vengeance.
 Tout esprit doux se borne à menacer ;
 Le glaive est prêt , mais il craint de blesser.
 Eh ! plutôt aux dieux que , dans l'âge où nous sommes .
 L'aménité , rapprochant tous les hommes ,
 Unit les cœurs , les talents et les arts ,
 Sût émousser la pointe de ces dards ,
 Que des humains la fureur insensée
 Lance aujourd'hui jusq'au sein du Lycée !

Qui penseroit , à voir ces démelés ,
 Ces longs débats toujours renouvelés ,
 Ces noirs factums , ces brochures cruelles ,
 Ces manteaux courts , colporteurs de libelles ,
 Ce vil essaim d'insectes bourdonnants ,
 Nés dans la fange , emportés par les vents ,
 Qui , des marais dont ils viennent d'éclorre ,
 Vont ravager les richesses de Flore ,
 Vont déposer sur les fruits de l'été
 Ces œufs féconds dont le germe infecté
 Fait pulluler tant d'immenses familles
 De vers rongeurs et d'insâmes chenilles :
 Qui penseroit qu'au milieu des rumeurs ,
 Des mouvements , des ligues , des horreurs
 Dont est troublé le monde littéraire ;

Qui penseroit , dis-je , qu'en cette guerre
 Il ne s'agit . entre tant de rivaux ,
 Que d'un laurier , d'infructueux rameaux ,
 D'un faux encens qui s'exhale en fumée ,
 Et d'un vain bruit qu'on nomme renommée ?

Je vois partout , avec l'acharnement ,
 Régner la haine et le dénigrement :
 Les froids bons mots , l'insipide ironie ,
 Versent leur fiel sur les fruits du génie .
 Dès qu'un ouvrage au grand jour a paru ,
 Dans les cafés , le critique accouru
 Sonne l'alarme , assemble ces pygmées ,
 Ces légions de longs sifflets armés ,
 Qui , ne sachant ni sentir ni parler ,
 De leurs poumons savent du moins souffler
 Dans ces tuyaux qu'une lâche industrie
 A fait servir d'organes à l'envie .
 Au milieu d'eux , leur chef déshonoré ,
 Couvert d'opprobre , à la honte livré ,
 Au noir tamis de la froide analyse
 Passe l'écrit qu'il déchire et méprise .
 Bientôt , le prisme et le compas en main ,
 Pour résultat de son triste examen
 Il ne voit plus , dans l'œuvre qu'il censure ,
 Qu'un rien pompeux fardé d'enluminaire .
 Sur cet arrêt par sa bouche rendu ,
 De ses suppôts l'escadron répandu
 Va , par des cris , de folles incartades ,
 Renouveler les fureurs des Ménades :
 Du dieu de l'Inde on croit revoir les jeux :

Précipitée à flots impétueux,
L'horrible orgie, au combat échauffée,
Met en lambeaux le malheureux Orphée.

Vous en pleurez, messieurs les beaux esprits;
Mais vainement. Dans vos propres écrits
De ces excès vous donnez des modèles.
Tant d'ignorants, témoins de vos querelles,
Lancent sur vous les traits envenimés,
Les mêmes traits dont vos bras sont armés!
N'est-ce pas vous qui tenez à vos gages
Ces embryons, ces petits personnages,
De tout mérite ardents persécuteurs,
Intrus par vous au monde des auteurs?
Vous excitez les cris de la cabale.

Redoutez vous une muse rivale,
A sa poursuite alors vous envoyez
Tous ces roquets, par qui sont aboyés
Les candidats, les nourrissons du Pindé;
Du double mont, où son esprit se guide,
Vous détournez son vol et son essor.
Dans vos noirceurs vous faites plus encor:
Vous répandez sur ce timide ému
L'aigre sarcasme avec le ridicule.
Ses vers par vous mutilés, travestis,
A leurs lecteurs n'offrent qu'un cliquetis
De mots sans ordre et de phrases usées
Sous un vernis vainement déguisées.
Tel est surtout l'art de nos prosateurs:
De nos tableaux ils ôtent les couleurs,
Laissent le trait, et privent le génie

De cet éclat qui tient de l'harmonie.
Ils n'aiment point ces nobles fictions,
Ce mouvement, ce jeu des passions,
Ces traits hardis, ces fongues téméraires,
Du vrai poète élus involontaires.
Ils n'aiment point tous ces mots dont le choix
Et dont les sons arrondis par la voix,
En chatouillant notre oreille charmée,
Donnent la vie à l'image exprimée,
Tout ce brillant, que leur morgue proscriit,
N'est qu'un phosphore, un éclat de l'esprit.
Ils aiment mieux une prose toisée,
Où la raison, lourde et symétrisée;
Ne peignant rien, mais définissant tout,
S'appesantit et disserte sans goût.

Aussi voit-on tout rimeur subalterne
Fêté par eux sur le Pindé moderne:
Voilà leur aigle: il a rimé, dit-on,
Rimé Sénèque, Aristote et Platon.
Il est bien vrai que sa docte Minerve
En vains détails se morfond et s'énerve.
L'inversion, toujours hors de propos,
Brouille en ses vers l'arrangement des mots:
Sa muse enfin, de grace dépouillée,
Dans ses contours toujours entortillée,
Comme un reptile à travers les taillis,
Péniblement se traîne à longs replis.
Mais il n'importe: on trouve dans ses rimes
L'empois du grand, ces devises sublimes,
Ces riens pompeux, ces recherches du cœur,

Et des pédants la sombre profondeur.
 Ce protégé dans leur troupe s'agrège.
 Voilà mon sot fier de ce privilège,
 Qui, régentant l'école d'Apollon,
 Regarde tout du haut de sa raison.
 Il est gonflé du fiel de la satire :
 Fourbe, hypocrite, adroit dans l'art de nuire,
 Il sait cacher son esprit médisant
 Sous la saillie et sous un ton plaisant.
 Mais sa gaité n'est que grimace vaine ;
 Son rire affreux est celui de la haine :
 Enfin, il a pour talent singulier
 Un art honteux, l'art de parodier !
 Talent commun, sans verve et sans sublime.
 - Qu'il me réponde : a-t-il autant d'estime
 Pour ce Scarron, ce bizarre Callot,
 Dont le burin et dont l'esprit falot
 Ont surchargé leurs peintures comiques
 D'être tortus, de formes fantastiques,
 D'anges proscrits en magots fagotés,
 De noirs démons sur des monstres portés,
 Qui, se coiffant du capuchon d'un moine,
 Tentent la foi du solitaire Antoine ?
 Estime-t-il l'un et l'autre bouffon
 Au même point qu'un Corrège, un Milton ;
 Eux dont la touche et vigoureuse et pure
 Des traits de l'art embellit la nature ?
 Les faux plaisants, les diseurs de bons mots
 Par leur jargon n'en imposent qu'aux sots.
 Un vers heureux, dicté par le génie,

Vaut tout le sel de leur plate ironie.
 Par un esprit équitable et sensé
 L'esprit d'autrui n'est jamais rabaisé ;
 Et du railleur la stérile éloquence
 Est moins en lui talent qu'insuffisance.
 Mais finissez... Quoi ! Minette poursuit ?
 De mes leçons est-ce donc là le fruit ?
 Cessez, vous dis-je ; ou ces griffes cachées
 Par le ciseau vont être retranchées.
 Imité-moi ; j'aurois pu démasquer
 Tant d'importuns ardents à m'attaquer ;
 De leur cabale éclairant les manœuvres,
 Montrant leurs fronts où sifflent les couleuvres,
 J'aurois sur eux fait retomber les traits
 Qu'ils m'ont lancés par des ressorts secrets :
 J'ai dédaigné cette juste vengeance.
 Enfin, Minette, imitez ma prudence ;
 Et désormais, tranquille à mes côtés,
 Bornant le cours de vos jeux détectés,
 Souvenez-vous que le pouvoir de nuire
 Est étendu, mais qu'il faut le réduire :
 Et qu'il vaut mieux être, par sa douceur,
 Dupe d'autrui que méchant par humeur.

AVERTISSEMENT.

—

Un ami m'avoit dérobé cet essai de traduction ; il ne me fit l'aveu de son infidélité qu'au moment où l'impression étoit achevée. Sans cela, je n'aurois jamais consenti à la publicité de quelques vers faits dans la seule idée de m'essayer dans un genre de poésie dont notre langue n'a aucun modèle. Je n'ai point eu surtout la prétention d'entrer en rivalité avec M. Le Tourneur, dont l'ouvrage a eu un succès si général, et obtenu à si juste titre. Je ne me suis point fait un scrupule de m'enrichir des beautés et des expressions heureuses répandues dans sa traduction. Par une suite de la même liberté, j'ai changé l'ordre et le fond des idées, lorsque la marche du style poétique et l'harmonie des vers m'ont paru l'exiger.

PREMIÈRE NUIT

D'YOUNG.

—

Toi, le dieu du repos et que l'ombre environne,
Sommeil, viens m'assoupir !... Hélas ! il m'abandonne.
Tel qu'un ami perfide, il fuit le malheureux.
Empressé sous le dais d'un lit voluptueux,
De tout être plaintif il évite la couche ;
L'infortuné l'appelle, et son cri l'éclairouche :
L'infortuné qui dort, dort sans tranquillité.

Après quelques moments d'un repos agité,
Je me réveille... Heureux celui dont la paupière
Ne se rouvre jamais aux feux de la lumière !
Trop heureux le mortel qui ne s'éveille plus !
Si l'on rêve au tombeau, ces vœux sont superflus.

Je sommeillois... Un songe et de vaines images
Ont fatigué mes sens battus de mille orages :
Désespéré, traîné de malheurs en malheurs,
Des plus cruels tourments j'éprouvois les horreurs.
Eh quoi ! souffrir encor des maux imaginaires !
Un souffle a dissipé ces trompeuses chimères ;
Mais après les erreurs d'un pénible sommeil,
L'affreuse vérité m'attendoit au réveil.

Quel réveil ! qu'ai-je vu ! J'ai vu trois mausolées,
Où des plus chers objets les ombres désolées
A mes yeux attendris demandent tour à tour
Les pleurs de l'amitié, les larmes de l'amour.

Le jour ne suffit point aux peines que j'endure,
Et la nuit... oui, la nuit, même la plus obscure,
Alors que tout s'éteint dans sa noire épaisseur,
Est moins triste que moi, moins sombre que mon cœur.

Ce fantôme voilé que le silence mène,
Assis en ce moment sur son trône d'ébène,
Du plus épais nuage enveloppe les airs :
Et son sceptre de plomb pèse sur l'univers.
Quelle ombre impénétrable et quel calme immobile !
La nature se tait dans sa marche tranquille :
L'oreille écoute en vain, l'œil ne voit plus, tout dort,
Tout semble anéanti, rien n'est mù, tout est mort.
De ce vaste repos combien l'âme est frappée !
O des mondes détruits image anticipée !
Triste et dernier soleil !... jour affreux, hâte-toi !
Viens tirer le rideau... tout est fini pour moi !

Couple majestueux, obscurité, silence,
Vous nés avant les temps et dans le vide immense,
Vous dont la paix charmant le mortel abattu,
Adoucit la pensée et soutient la vertu ;
Venez, raffermissez ma raison qui succombe :
Je vous remercerai dans la nuit de la tombe.
La tombe est votre empire ; et c'est dans le cercueil
Que l'homme déposant son faste et son orgueil,
Humilié, soumis au bout de sa carrière,
Acquiesce le tribut que vous doit sa poussière.

Vaines divinités, serez-vous mon appui ?
Non ; j'invoque mon Dieu : qu'êtes-vous devant lui ?
Devant lui dont la voix, et puissante et féconde,
Pénètre du chaos l'immensité profonde ;
Qui, du creux de l'abîme élevant l'univers,
En globes enflammés le lança dans les airs ;
Qui, de l'antique nuit éclaircissant les voiles,
Sema sur leur azur l'or brillant des étoiles ;
Qui, du soleil enfin allumant le flambeau,
S'annonça pour monarque à ce monde nouveau.

Etre suprême, instruis mon âme qui s'égare.
Voici l'heure paisible où les yeux de l'avare
Veillent, appesantis sur de vains monceaux d'or :
Les miens s'ouvrent sur toi, sur toi, mon seul trésor :
Ce n'est que dans ton sein que je cherche un asile.
Le silence est moins calme et la nuit moins tranquille :
La nuit couvre à la fois et mon âme et mes sens.
De tes rayons divins que les feux renaissants
Percent le noir tissu de ces voiles funèbres :
Fais luire ta sagesse au milieu des ténèbres.
Je voudrais, rejetant le poids de mes chagrins,
M'arracher à moi-même, à mes affreux destins,
Dans la nuit de la mort enfoncer mes pensées.
Les scènes de la vie à mes yeux retracées,
Sur mes propres malheurs calmeront mes esprits.
D'utiles vérités viens remplir mes écrits :
Sois mon guide, conduis mes pas vers la sagesse ;
De ses liens sacrés enchaîne ma faiblesse :
Loin du mal, vers le bien pousse ma volonté.
Grand Dieu ! tu m'as puni ; tous tes coups ont porté :

J'ai bu le vase affreux versé dans ta colère :
Son fiel est dévorant ; mais qu'il soit salutaire.

L'heure sonne ! on la compte, elle n'est déjà plus ;
L'airain n'annonce, hélas ! que des momens perdus :
Son redoutable son m'épouvante, m'éveille ;
Et c'est la voix du temps qui frappe mon creille.
S'il ne m'abuse point, le lugubre métal
De mon heure dernière a donné le signal :
C'est elle... Où retrouver tant d'heures écoulées ?
Vers leur source lointaine elles sont refoulées :
Le seul effroi me reste, et l'espoir est banni.
Il faut mourir, finir... quand je n'ai rien fini.
Où vais-je ? Et quelle scène à mes yeux se déploie ?
Des bords du lit funèbre où palpite sa proie,
Aux lugubres clartés de son pâle flambeau,
L'impitoyable mort me montre le tombeau.
Éternité profonde, océan sans rivage,
De ce terme fatal, c'est toi que j'envisage.
Sur le fleuve du temps, quoi ! c'est là que je cours !
L'éternité pour l'homme ? il vit si peu de jours !

Autant que son auteur l'homme est inconcevable.
De deux êtres divers mélange invraisemblable,
Son bizarre destin flotte indéterminé :
Vil et grand, pauvre et riche, infini, mais borné,
Rien par ses vains trésors, tout par ses espérances.
De l'un et l'autre extrême il franchit les distances :
Il touche aux opposés dont il est le milieu :
Et l'homme est la nuance entre l'atome et Dieu.
Noble et brillant anneau de la chaîne illégale
Qui du néant à l'être embrasse l'intervalle,

De l'ange et de l'insecte il partage le sort.
Faible, immortel, blessé du glaive de la mort,
Enfant de la poussière, héritier de la gloire,
Un ver... un Dieu... chez lui tout est contradictoire.
Qui peut s'interroger, s'observer sans effroi ?
Je pâlis, je recule .. épouvanté de moi !
Dans ses propres foyers ma pensée étrangère
Me parcourt tout entier, cherche un jour qui l'éclaire :
Au travers de mes sens mon âme veut se voir,
Et l'être intelligent ne peut me concevoir.
Oui, l'homme est pour lui-même un effrayant mystère :
Au sein de la bassesse, au sein de la misère,
Son front s'élève au ciel, de gloire environné :
Il est plus fier encor qu'il n'est infortuné.
Sur mes destins confus, ma raison indécise
Flotte entre la terreur, la joie et la surprise :
Orgueilleux et souffrant, je m'admire et me plains ;
Et je crois et je doute, et j'espère et je crains.
Qui peut me conserver, qui peut m'ôter la vie ?
Un jour il faudra bien qu'elle me soit ravie ;
Mais aussi rien ne peut m'enchaîner au tombeau ;
L'âme y prend son essor vers un monde nouveau.

Non, l'immortalité n'est point une chimère ;
Sur ce grand intérêt la nature m'éclaire.
Ce ciel éblouissant, ce dôme lumineux
Laisse échapper vers moi, du centre de ses feux,
Un rayon précurseur de la gloire suprême :
Tout la peint à mes yeux, tout... le sommeil lui-même
Quand ce dieu taciturne abandonne au repos
Mes sens appesantis sous de mornes pavots,

Des fers de sa prison libre et débarrassée
 Mon âme suit encor le vol de la pensée.
 Sur un sol fugitif formant des pas trompeurs,
 Elle foule tantôt la verdure et les fleurs ;
 Tantôt, triste, pensive, et s'enfonçant dans l'ombre,
 Elle suit, effrayée, un bois lugubre et sombre.
 D'un rocher quelquefois elle roule soudain ;
 Ses bras ensanglantés l'y suspendent en vain :
 Elle retombe ; un lac la reçoit dans sa chute :
 Sa peur oppose à l'onde une pénible lutte,
 Elle se débat, nage, et, regagnant le bord,
 Sur le roc escarpé gravit avec effort.
 Dans la course des vents quelquefois entraînée,
 Elle s'élançe, et croit planer environnée
 De ces sylphes brillants, de ces esprits divers,
 Fantômes revêtus de la pourpre des airs :
 Mais, soit que son erreur la console ou l'afflige,
 De ses songes confus le bizarre prestige
 Lui dit que son instinct, son vol impérieux
 L'élève vers sa source en l'élevant aux cieux :
 Qu'aux plaines de l'éther développant son aile,
 Elle abandonne un corps appesanti loin d'elle ;
 Que son être est plus noble, et qu'elle ne sort pas
 De la vile poussière éparée sous mes pas.
 Ainsi l'ombre elle-même, à travers son nuage,
 De l'immortalité me présente l'image :
 Un jour pur, éternel, s'annonce dans la nuit.
 Le silence me parle, et le rêve m'instruit.
 On se herce en veillant de songes plus funestes.
 A la clarté du jour, sous les voûtes célestes,

N'ai-je pas mille fois occupé mon réveil
 De fantômes plus vains que les jeux du sommeil ?
 Insensé ! j'espérois, je voulois l'impossible :
 Je cherchois dans l'orage un calme incompatible.
 Sur ce globe mouvant égarant mes desirs,
 Je croyois dans leur fuite arrêter les plaisirs.
 Quel brillant univers habitoit ma jeunesse !
 Comme il s'embellissoit au gré de mon ivresse !
 A l'essaim des amours les jeux entrelacés,
 Des folâtres plaisirs les groupes dispersés,
 De ce monde charmant ornoient les perspectives ;
 Mon prisme y répandoit les couleurs les plus vives.
 Ébloui de l'éclat de ces rians tableaux,
 Tel que le ver, captif sous l'or de ses réseaux,
 Qui de ses propres nœuds s'embarrasse et se lie,
 Je m'entourois des fils tissés de ma folie :
 J'épaississois le voile étendu sur mes yeux.
 Aveuglé par mes mains, fuyant l'éclat des cieux,
 Du jour de ma raison redoutant la lumière,
 J'aimois à me rouler dans ma chaîne grossière.
 Hélas ! et de mes sens j'idolâtrois l'erreur ;
 Satisfait et trompé, je goûtois mon bonheur ;
 Lorsque soudain j'entends ces timbres formidables,
 Ces sons retentissants en échos lamentables,
 Ces cloches qui sans cesse aux gouffres du tombeau
 Appellent des humains le malheureux troupeau.
 Je m'éveille et me vois, à mon heure suprême,
 Livide et desséché, foible et mourant moi-même.
 Plaisirs, trésors, grandeurs, tout s'est évanoui !
 J'ai perdu l'univers dont mon âme a joui.

Il ne lui reste, hélas ! de cet immense empire ,
 Qu'un automate usé que la mort va détruire.
 Oui : les fils qu'Arachné développe dans l'air,
 Sont des câbles pesants, sont des chaînes de fer
 Près de ces nœuds légers, dont l'étreinte nous lie
 Un moment au bonheur, un moment à la vie.

Tranquillité des cieus, toi seule aux immortels
 Donnes le vrai bonheur et les plaisirs réels :
 C'est là qu'ils coulent purs de leur source sacrée.
 Rien n'arrête en son cours leur égale durée :
 Où le bonheur peut fuir le bonheur n'est jamais.
 Au séjour fortuné de l'éternelle paix
 On ne voit point monter ces vapeurs vagabondes
 Qui, des plaines de l'air descendant sur les mondes,
 Y versent le malheur ou quelques biens suspects.
 Dans la malignité des plus sombres aspects,
 Sur ce globe orageux l'influence des astres
 Jette ainsi ses poisons et d'éternels désastres.
 Quand la fatalité, moins cruelle en ses jeux,
 Fait sortir de son urne un hasard plus heureux,
 Sa faveur éphémère est aussitôt détruite.
 Si d'immenses débris le Temps sème sa fuite ;
 Si, de l'énorme faux que soulève son bras,
 Il moissonne en courant les plus vastes états :
 Chaque heure, de son glaive également armée,
 Frappe les vains plaisirs dont notre ame est charmée.
 Eh ! combien sont flétris dans leur germe infecté !
 Mon rapide bonheur fut à peine goûté :
 Le monde le promet et jamais ne le donne :
 La fortune le prête, et toujours l'empoisonne.

Le bonheur sur la terre ! en quels temps ? en quels lieux ?
 La réalité fuit... l'ombre abuse nos yeux.
 C'est la seule vertu qui le goûte et l'épure :
 Puisé dans elle-même, elle seule en est sûre.
 La vertu ne veut point d'un bonheur emprunté :
 Ainsi que du soleil s'écoule la clarté,
 Sa joie indépendante émane de son être.
 Ah ! que n'ai-je appris d'elle à peser, à connoître
 Et mes plaisirs si faux et mes biens si peu vrais !
 Qu'elle eût à ma vieillesse épargné de regrets !

Implacable tyran, dont le pouvoir se fonde
 Sur la destruction des empires du monde,
 O Mort ! qui dois un jour, sur le trône des airs,
 Éteindre et dévorer l'astre de l'univers ;
 Replonge tout, barbare, au fond des noirs abîmes :
 Les mondes, leurs soleils, ce sont là tes victimes ;
 Mais, moi, puis-je être, hélas ! digne de ton courroux ?
 Pourquoi sur un atome appesantir tes coups ?

L'astre des nuits à peine, en sa course nocturne,
 Eut arrondi trois fois son globe taciturne,
 Que d'un trait de ta main mon cœur déjà percé
 S'en est senti trois fois mortellement blessé.
 C'est en vain que le temps coule et change mes heures,
 J'habite vainement de nouvelles demeures ;
 Je n'y retrouve point le plaisir qui m'a fui :
 Un divorce éternel me sépare de lui.
 De mes réflexions le poison me consume :
 Il s'aigrit sur mon cœur abreuvé d'amertume.
 Hélas ! l'obscurité, le silence des nuits
 Redouble encor l'horreur de mes profonds ennuis ;

Je m'y sens dévoré du feu de ma pensée,
 Par elle quelquefois ma douleur caressée,
 Se flattant d'y revoir les biens que j'ai perdus,
 La suit dans les détours des temps qui ne sont plus :
 Mais là d'un fer caché sa fureur m'assassine.
 Pour ajouter encore aux maux qu'elle imagine,
 De mes plaisirs passés l'inhumaine se sert :

Aux lieux qu'ils habitoient je ne vois qu'un désert,
 Qu'une plage lugubre où voltigent des ombres.
 Aux rayons expirants de quelques lueurs sombres,
 J'y vois de mon bonheur les vains débris épars :
 Tous mes souvenirs sont armés de poignards,
 Tous ; et ces voluptés qui me furent si chères,
 Mon faste éblouissant, mes grandeurs passagères,
 A mes esprits troublés n'ont laissé que l'effroi.

Mais, quoi ! dois-je me plaindre ? et ne plaindre que moi ?
 Non, non ; mes tristes yeux pleurent une infortune
 Partout multipliée, à mille êtres commune :
 Le malheur fut toujours la loi de l'univers.
 Les mortels, sous des traits, sous des poisons divers,
 En ont senti la pointe, ou bu la coupe amère ;
 Ils ont tous hérité des douleurs de leur mère :
 Leur mère, dans ses flancs déchirés et meurtris,
 Transmit sa destinée à ses malheureux fils.

Combien autour de nous mugissent de tempêtes !
 Que d'écueils sous nos pas, de fléaux sur nos têtes !
 Le glaive des guerriers, le poignard des tyrans,
 Le feu de la discorde et celui des volcans,
 La peste infectant l'air des poisons qu'elle exhale,
 Des prompts embrasements l'éincelle fatale,

La faim, la pâle faim, qui creuse des tombeaux,
 La misère traînant ses horribles lambeaux,
 Le désordre, le choc de la nature entière,
 Tourmentement des mortels la pénible carrière.
 Ici, privés du jour, à jamais renfermés
 Sous de noirs souterrains, des spectres animés
 S'enfoncent à regret dans une mine avare.
 Là, sur le sein des mers, un despote barbare
 A la rame pesante enchaîne ses égaux ;
 Sans qu'un ordre plus doux suspende leurs travaux :
 De la vague orangeuse ils brisent la colère ;
 Et le seul désespoir est leur affreux salaire.

Ici des malheureux, vieillis dans les combats,
 Epuisés, mutilés pour des maîtres ingrats,
 Vont, le long des pays défendus par leurs armes,
 Mendier un pain noir qu'ils détrempent de larmes.
 Là d'éternels besoins, d'incurables douleurs,
 Dans un cruel accord unissant leurs fureurs,
 A mille infortunés, pressés par l'indigence,
 Ne laissent qu'un cercueil pour dernière espérance.
 Vois-tu, sous ce parvis, cette foule de morts ?
 Le sein des hôpitaux les rejette au dehors.
 Entends-tu ces mourants qui demandent leur place,
 Et d'un lit douloureux sollicitent la grâce ?
 Que d'hommes mollement élevés et nourris,
 Sur le seuil des palais font entendre leurs cris !
 L'humiliant refus repousse leur prière.
 Riches voluptueux, courez sous la chaumière ;
 Et lorsque le plaisir s'émousse sur vos sens,
 Quand l'habitude étincelle vos desirs languissants,

Voliez respirer l'air de ces tristes asiles,
 A la main qui demande ouvrz des mains faciles,
 Le spectacle touchant de tant de maux soufferts
 Rendra vos goûts plus vifs et vos plaisirs plus chers.
 La sensibilité s'éveille dans les larmes :
 Mais la pitié pour vous auroit-elle des charmes ?
 Non , barbares ! jamais elle n'émut vos cœurs :
 Jamais vos froides mains n'ont essuyé de pleurs !
 Encor si , réservé pour un juste supplice ,
 Le trait de la douleur n'atteignoit que le vice ,
 Mais de la vertu même il attaque les jours ,
 De la fatalité le malheur suit le cours :
 Intempérant ou sobre, innocent ou coupable ,
 On ne peut éviter un mal inévitable.
 Fuit on dans les déserts , le chagrin nous y suit :
 La peur hâte la chute , et la prudence nuit.
 Chaque pas que l'on fait loin des bords de la tombe
 Nous entraîne vers elle ; et qui la fuit y tombe .
 La félicité même , en couronnant nos vœux ,
 Ne nous donne jamais ce qu'elle offroit d'heureux .
 La réalité trompe et détruit l'espérance :
 Au vide qu'on éprouve on sent leur différence .
 Dans nos jours les plus beaux que d'orages secrets !
 La joie a ses dégoûts, le plaisir ses regrets .
 En vain de ses faveurs la nature est prodigue :
 De son cours le plus doux le calme nous fatigue .
 L'amour a des fureurs, l'amitié des soupçons :
 L'œil jaloux voit partout de lâches trahisons .
 Nul bien qui n'offre un doute, et nul mal qu'on ne croie :
 Le cœur le plus heureux empoisonne sa joie .

Hélas ! sans accidents que de calamités !
 Sans guerre et sans rivaux combien d'hostilités !
 Eh ! qui peut des mortels calculer les alarmes ?
 Mes yeux pour tant de maux n'ont point assez de larmes ?
 Que d'horreurs sur ce globe et que d'affreux climats !
 Que la fécondité s'étend peu sous nos pas !
 Pour quelques champs heureux, quelques vallons fertiles,
 Combien de sol inculte et de plages stériles !
 Là, le sauvage aspect des plus sombres forêts ;
 Ici, l'impur limon, la fange des marais :
 Là des sables brûlants ; ici des mers glacées :
 Là vers un ciel olseur des roches élançées .
 Plus loin, dans les déserts, des reptiles affreux,
 Des monstres, des poisons, et la mort avec eux .
 Ce tableau de la terre est celui de la vie :
 Et l'homme, en ce séjour, se croit digne d'envie !
 Royaume misérable, où tout blesse l'orgueil ,
 Où le trône s'éroule et fond dans un cerceuil ;
 Où le plaisir est froid , où la peine est cuisante ,
 Où le chagrin dévore, où le repos tourmente ;
 Où de nos passions le reflux orageux
 Emporte loin de nous et nos cœurs et nos vœux ;
 Où la mort, sous nos pas ouvrant ses noirs abîmes ,
 Menace à chaque instant d'engloutir ses victimes .
 O lune , astre inégal , triste flambeau des nuits ,
 Ton globe est moins changeant que le globe où je suis :
 Mais que vois-je ! il pâlit, il lance un jour horrible :
 Témoin de mes malheurs, y serois-tu sensible ?
 Me plaandre !... et le vieillard implore mon appui !
 Et l'enfant jette un cri qui m'appelle vers lui !

Ah ! volons ; dans mes bras accueillons leur foiblesse :
 L'humanité me parle et pour eux m'intéresse.
 La nature nous lit un cœur compatissant :
 Le cruel qui ne plaint que les maux qu'il ressent
 Mérite que leur poids sur lui s'appesantisse ;
 Mais des peines d'autrui partager le supplice,
 Mais les souffrir soi-même et leur donner des pleurs,
 Cette pitié sublime ennoblit nos douleurs.
 Que dis je ! on se console en pleurant sur les autres :
 Les maux que nous plaignons adoucissent les nôtres.
 O vous, vous mes égaux, vous malheureux humains,
 Vous ! qu'un destin semblable unit à mes destins,
 Si, dans un cœur sensible, il est pour vous des charmes,
 Montrez-moi vos douleurs et comptez sur mes larmes.

Si l'homme d'un seul pas entroit dans l'avenir,
 Qu'il verroit de grandeurs au moment de finir !
 Que de biens fugitifs ! que de chutes prochaines !
 Que l'on auroit pitié des fortunes humaines !
 Lorenzo, la fortune est prodigue pour toi :
 En recevant ses dons, tremble et pâlis d'effroi !
 Son sourire perfide annonce des disgrâces :
 Ses trompeuses faveurs sont autant de menâces.
 Ah ! crains de t'assoupir aux accents de sa voix :
 Crains l'or empoisonné de la coupe où tu bois :
 Veille, prudent pilote, et n'attends pas l'orage :
 Le calme le plus doux est voisin du naufrage.
 Crois-moi : le ciel t'éprouve et ne t'a rien donné :
 Crains dans un sort heureux un sort infortuné.
 Va, je ne me fais point une barbare joie
 De dissiper l'ivresse où ta raison se noie.

Tu le penses peut être ; et l'orgueil de ton cœur
 Sollicite de moi l'aveu de ton bonheur :
 Mais ta félicité n'a rien qui m'en impose.
 Je vois le précipice où ta langueur se repose :
 Sur ses bords émaillés mollement endormi,
 Tu rêves des plaisirs dont frémit ton ami.
 (Pardonne à ma pitié ce langage sévère)
 Sais-tu que le bonheur est un prêt usuraire,
 Que l'infortune, un jour, viendra dans ton palais
 Exiger durement le prix de ses délais ;
 Que l'homme heureux contracte et s'engage avec elle ;
 Qu'on acquitte trop tôt cette dette cruelle ;
 Et que l'adversité, s'armant de fouets vengeurs,
 A nos plaisirs passés mesure nos douleurs ?
 Ah ! d'une folle joie évite l'imprudence ;
 Il faut pour mieux jouir borner la jouissance.
 Dans les transports trop vifs le bonheur se détruit :
 Le désespoir nous reste et l'illusion suit.
 Tels que ces faux amis dont la vaine tendresse
 Sans motif et sans choix persécuté ou caresse,
 Nos volages plaisirs se tournent contre nous,
 L'amertume succède au nectar le plus doux.
 Non : point de volupté que le temps ne corrompe :
 Lorenzo, je l'ai dit : crains le bonheur ; il trompe.
 Cher Philandre, avec toi j'ai vu le mien périr :
 Sous le souffle mortel de ton dernier soupir,
 J'ai vu se dissiper ce foible météore :
 J'ai perdu tous mes biens... ta tombe les dévore.
 L'univers, à mes yeux flétri, désenchanté,
 Ne m'offre plus l'éclat qu'il t'avait emprunté.

Ce charme qu'un ami répand sur la nature,
 Ces fantômes brillants, cette riche parure,
 Tout ce qui me fut cher, tout s'est anéanti.
 Vil rebut des humains, sous l'âge appesanti,
 Jeté dans un désert, et perdu dans le vide,
 J'arrose de mes pleurs le sol le plus aride.
 Tout s'éteint, tout s'efface, et l'enchanteur est mort.
 O misère de l'homme ! ô déplorable sort !
 Quoi ! mon ami n'est plus qu'une cendre gloriee,
 Sous un marbre lugubre immobile et pressée !
 Philandre, tu touchois au terme de tes vœux :
 Tu prenois vers la gloire un vol impétueux.
 Jeune triomphateur, des mains de l'immortelle
 Déjà tu recevois la palme la plus belle ;
 Tu montois sur son char d'un air calme et serein :
 Mais un monstre perfide et caché dans ton sein,
 La mort, l'affreuse mort, se glissant en silence,
 Riant de tes projets, de ta folle espérance,
 A l'heure du triomphe, au moment de l'orgueil,
 Sous un froid mausolée enferma ton cercueil.

L'homme ne prévoit rien, à peine il conjecture :
 Sans guide et sans lumière il marche à l'aventure,
 Ses vains pressentiments ne sont que des erreurs.
 Combien de fois son rire expira dans les pleurs !
 Hélas ! que notre vue est foible et limitée !
 Par un sombre rideau toujours intercepté,
 Au delà du présent elle ne va jamais :
 Le moment qui doit suivre est sous un voile épais ;
 Et l'aiguille du temps, des heures entourée,
 Ne nous donne à la fois qu'un point de leur durée :

On ne peut ni hâter ni devancer leur cours.
 Avant qu'elle se mêle au nombre de nos jours,
 Le sort veut que chaque heure et jure et lui répande
 De garder ses secrets dans une nuit profonde :
 Hélas ! et dans ce doute où flotte l'avenir,
 L'éternité peut naître et le temps peut finir !

De la fatalité telle est la loi suprême ;
 Ce qui doit être un jour peut être à l'instant même.
 A la mort, au destin les moments sont égaux ;
 La sécurité trompe, et tout espoir est faux.
 De l'homme cependant l'orgueilleuse chimère
 Nourrit du lendemain l'attente mensongère :
 Ce lendemain fatal le conduit au tombeau.
 Lui-même de ses jours croit tourner le fuseau ;
 Il en étend le fil, il en gossit la trame.
 Dans les illusions de l'espoir qui l'enflamme,
 Sur le sable mobile il élève, il construit :
 Il projette le jour... il expire la nuit.
 Ah ! Philandre étoit loin de commander sa tombe !
 L'erreur ia plus grossière où l'humanité tombe
 Est que, jeune ou vieillard, l'homme soit convaincu
 Qu'il commence de vivre, et qu'il n'a point vécu.
 Il se croit, chaque jour, au jour qui l'a vu naître.
 Au sein de l'avenir il rejette son être ;
 La sagesse l'attend dans un âge plus mûr.
 Tranquille, il applaudit à ce sage futur :
 Et l'homme du moment, plein de cette espérance,
 D'un projet de vertu s'enorgueillit d'avance.
 C'est ainsi que le temps échappe de nos mains :
 Nous perdons des jours sûrs pour des jours incertains ;

Déjà dans son été, l'homme à peine soupçonne
L'imprudente conduite où son goût l'abandonne.
D'un âge moins fougueux il prévoit la saison,
Plus calme, il se promet d'écouter sa raison ;
Mais l'automne s'écoule, et rien ne s'exécute.
La peur le détermine au moment de sa chute ;
Dans l'hiver de sa vie il tente un foible effort ;
L'habitude résiste... il balance... Il est mort !

La mort.. tout nous en offre et l'image et l'idée ;
Mais combien peu notre ame en est intimidée !
Près de nous porte-t-elle un coup inattendu.
Il étouffe un moment notre orgueil éperdu.
Quoique de nos amis la foule disparoisse,
Quoiqu'ils meurent du trait dont la pointe nous blesse,
La cicatrice est prompte et se ferme soudain.
Sous un ciel menaçant l'orage gronde en vain :
L'épouvante finit quand la foudre est éteinte ;
Et l'oubli du danger suit un instant de crainte.
Hélas ! on se rendort dans un calme nouveau !
La trace de la flèche et du vol de l'oiseau
Dans le vague des airs est moins vite effacée,
Que ne l'est de la mort l'importune pensée.
Des antres du trépas les sombres profondeurs
Ont à peine reçu les objets de nos pleurs,
Que leur triste mémoire y reste ensevelie.

Philandre ! ah ! malheureux ! qui, moi ? que je t'oublie !
Mânes chers et sacrés : ô mon ami... jamais
Rien, non rien dans mon cœur n'effacera tes traits ;
Ce cœur, plein d'amertume, est plein de ton idée.
Crois-moi ; l'aube du jour fût-elle retardée,

Dans son cours le plus lent, la plus longue des nuits
Ne pourroit épuiser l'exès de mes ennuis ;
Et le cri matinal du chantre de l'aurore
Aux cris de ma douleur se mêleroit encore.

Déjà sa voix perçante annonce le soleil...
Pourquoi, fatal oiseau, presses-tu ton réveil ?
Ah ! les infortunés frémissent de l'entendre !
O toi, toi, dont le chant est un soupir si tendre,
Philomèle, poursuis tes accords douloureux !
Comme toi déchiré, comme toi malheureux,
Je me plains à gémir, à soupirer dans l'ombre :
Tous deux environnés du voile le plus sombre,
Nous poussons nos regrets vers la vûte des cieus.
La nature, écoutant tes sons harmonieux,
Semble de tez douleurs plaindre la violence :
Et les astres émus se roulent en silence.
Mais, hélas ! à mes bris les astres, l'univers,
Tout est sourd ; et ma voix fatigue en vain les airs.
Cependant, Philomèle, autrefois le génie
De tes plus doux accents surpassa l'harmonie :
Des esprits immortels, élevant leur essor,
Enfantèrent des sons qui nous charment encor.
De ces chœurs fameux j'imité le délire :
Entre mes doigts glacés j'ose prendre leur lyre.
Mais combien ma foiblesse énerve ses accords !
O vous, qui m'inspirez vos sublimes transports,
Audacieux Milton, et toi, divin Homère !
Vous chantiez entourés d'une ombre involontaire ;
Moi, dans celle des nuits je m'enfoncé par choix.
Embrasé de vos feux, que n'ai-je votre voix !

Pope , le dieu des vers , l'amour de ma patrie ,
 Peignit l'homme mourant sous le poids de la vie ;
 Dans un plus noble essor je le chante immortel.
 M'élançant de la terre au séjour éternel ,
 J'abandonne ce globe arrosé de mes larmes ;
 Pour un être souffrant peut-il avoir des charmes ?
 L'espoir du malheureux est l'immortalité.
 Dans le cercle du temps loin de s'être arrêté ,
 Si Pope de son vol eût poursuivi la trace ,
 Et porté jusqu'au ciel sa généreuse audace ,
 Au devant de ses pas , à ses yeux satisfait ,
 L'éternité brillante eût ouvert son palais.
 Moins timide que moi , franchissant la barrière ,
 Entraîné dans des flots d'azur et de lumière .
 Il eût décrit l'Olympe , où l'homme est appelé :
 Consolateur du monde , il m'auroit consolé.



AVERTISSEMENT.

Je m'étois engagé , à la sollicitation de quelques amis , à donner successivement six des Nuits d'Young : d'autres personnes , qui veulent bien s'intéresser également à moi , m'ont détourné de ce projet. Des sentiments et des conseils si contradictoires étoient appuyés de raisons également déterminantes : il en est résulté , dans mon esprit , un équilibre que peut-être la fantaisie a rompu plus que la réflexion. J'étois partagé entre le regret d'abandonner la suite d'un essai autant applaudi que désapprouvé , et le danger de poursuivre un genre de travail auquel l'opinion attache peu de gloire , mais qui n'en présente pas moins de difficultés. J'ai passé sur cette dernière considération , et le goût m'a déterminé.

Traduire est aujourd'hui une espèce de déshonneur littéraire : cependant , par une suite de l'inconséquence du siècle , jamais les traductions n'ont été plus multipliées.

Les ouvrages même qui ne portent pas ce titre ne sont , la plupart , que des imitations déguisées , que des copies de tableaux , dont on s'est contenté de déplacer les groupes et de changer l'ordonnance. Il vaut mieux être traducteur que plagiaire : au moins l'un a-t-il sur

l'autre l'avantage de la bonne foi. D'ailleurs j'avois imaginé que les traductions en vers pouvoient avoir un mérite qui fût propre à leur auteur. Je pensois qu'une versification soignée devoit avoir une valeur indépendante de l'original; qu'il y avoit quelque talent, quelque goût à transmettre dans notre poésie les beautés d'une langue dont le génie est entièrement opposé à celui de la nôtre. Mes prétentions ne vont point au delà de cette faible gloire: et c'est dans l'espérance de l'obtenir que j'ai poursuivi l'exécution de mon projet.

On a dit que mon coloris n'étoit point assez sombre pour rendre les teintes lugubres du pinceau d'Young. Je donnai, il y a quelques années, une tragédie imitée de l'Anglois; alors j'essayai le reproche contraire. La nation n'étoit point encore accoutumée au genre qu'elle semble préférer aujourd'hui: et ma pièce ne servit qu'à préparer le succès des ouvrages qui depuis ont été accueillis, précisément par ce qui balança la réussite de ma tentative. Au milieu de ces contrariétés, il est difficile qu'un auteur convienne avec soi-même de ce qu'il doit ou ne doit pas faire: les dégoûts l'environnent; l'incertitude le refroidit. Le mieux, sans doute, est qu'il s'abandonne à ses propres impulsions, et qu'il suive son goût: le mien m'a porté à imiter plutôt qu'à détruire un auteur plein de génie. mais souvent outré, souvent trop foible, alliant le sublime et le trivial; qu'il faut quelquefois resserrer, quelquefois étendre, et toujours ennoblir. J'ai tâché de ramener l'affectation au naturel, l'abondance à la précision, la sécheresse à l'intérêt, et l'enflure à cette proportion juste qui caractérise la vérité. Young est un de ces

esprits rares dont les défauts tiennent à la force et à l'impétuosité d'imagination; mais pourquoi faudroit-il respecter jusqu'à ses défauts mêmes, et les consacrer par une espèce d'idolâtrie? Pourquoi ne seroit-il pas permis à un traducteur de faire disparaître ces taches, ces inégalités qui défigurent un ouvrage estimable, et font naître le dégoût à côté de l'admiration? S'il y a quelque mérite à traduire, ce ne peut être que celui de perfectionner, s'il est possible, son original, de l'embellir, de se l'approprier, de lui donner un air national, et de naturaliser, en quelque sorte, cette production étrangère.

Voilà le but que je me suis proposé. On verra dans cette nouvelle traduction avec quelle liberté j'ai changé ce qui me sembloit défectueux, ou du moins ce qui pouvoit effaroucher la délicatesse du goût François. Ceux qui se sont plaints de la manière dont j'ai osé adoucir les touches qui me paroissoient trop dures dans les tableaux de la première Nuit, seront encore plus mécontents de moi dans celle-ci. J'ai cru que, dans un sujet aussi intéressant que celui de l'amitié, il étoit plus à propos d'émouvoir et de pénétrer l'ame que d'étonner l'esprit. J'ai employé un style plus naturel, une harmonie plus douce, une versification moins fastueuse. J'ai préféré quelquefois le développement à la précision: je n'ai pas craint même de m'abandonner à ma propre sensibilité, et de quitter quelquefois mon modèle. Enfin je croirai avoir rempli mon objet, si l'on dit de cette Nuit qu'elle a moins de brillant, mais plus d'intérêt que la première.

Il seroit impossible de donner la totalité de ces Nuits

sans fatiguer mes lecteurs de répétitions qui, déjà senties dans la prose, seroient rebutantes et insoutenables dans des vers, quelque bien faits qu'ils pussent être : les mêmes idées ramènent nécessairement les mêmes expressions. Il est encore plus difficile au poëte qu'au prosateur de varier celles-ci, parce que notre versification ne les admet pas toutes indifféremment. Il en est qui détruisent l'harmonie, d'autres qui dégradent le style et lui ôtent sa noblesse. Ce n'est que par la plus grande correction, et par une délicatesse scrupuleuse, qu'on peut parvenir à écrire élégamment et purement en vers. J'ai employé tous mes soins pour approcher, s'il est possible, de cette élégance et de cette pureté. Je ne me flatte point d'y être parvenu : personne n'est plus éloigné que moi de cette confiance, de cet amour-propre, qui nous rendent toujours contents de nous-mêmes. Je ne retire du coup d'œil que je jette sur mes foibles productions, que le sentiment de mon insuffisance ; et je ne demande grace au public qu'en faveur de mes efforts.

SECONDE NUIT

D'YOUNG.

L'AMITIÉ.

L'oiseau qui, du sommeil interrompant les heures,
 Jette des cris aigus autour de nos demeures,
 Qui, portant jusqu'à nous ses rapides accents,
 Réveille nos esprits et ranime nos sens ;
 Le coq chante : sa voix, dans les airs élançée,
 Me rappelle à moi-même, et me rend la pensée.
 De l'Eternel sur moi les regards sont ouverts :
 Il voit tout d'un coup d'œil, l'atome et l'univers.
 Qu'il me voit abattu !... Mes yeux s'appesantissent :
 Laisserai-je couler les pleurs qui les remplissent ?
 Sans le courage, hélas ! que seroient les mortels ?
 En cédant à ses maux on les rend plus cruels.
 Ignoré je à quel prix le ciel m'a donné l'être ?
 Je pleurois au berceau le jour qui m'a vu naître.
 Le premier cri de l'homme est un cri de douleur :
 De mes obscurs destins subissons la rigueur.
 L'esclave vainement lutte contre sa chaîne ;
 L'intrépide la porte, et le lâche la traîne.

O toi qui déployois aux yeux de ton ami
 La stoïque fierté d'un courage affermi -
 Toi qui, dans le printemps d'une aimable jeunesse,
 Entremêlois aux fleurs les fruits de la sagesse,
 Toi, toi dont l'éloquence avec tant de candeur
 Epanchoit dans mon sein les vertus de ton cœur ;
 Combien de fois, Philandre, éclairés l'un par l'autre,
 Avous-nous pesé l'homme, et son sort et le nôtre !
 Nous cherchions l'équilibre et des maux et des biens.
 Contents d'approfondir d'utiles entretiens,
 Notre goût dédaignoit tous ces sujets frivoles
 Que l'art surcharge, en vain, du faste des paroles.
 Le champ des fictions par nous abandonné
 Restoit à ces auteurs d'un siècle efféminé ;
 Trop futiles esprits dont le talent suprême
 Est d'irriter un feu qui s'allume lui-même.
 Lorsque, des voluptés dangereux orateurs,
 De leur filtre brûlant ils infectoient les cœurs :
 Quand suivis de la foule aux bosquets d'Amathonte,
 Des fêtes de Vénus ils célébroient la honte ;
 Lorsqu'à leurs yeux, couverts d'un funeste bandeau,
 La raison méconne éteignoit son flambeau ;
 Philandre et moi, conduits par des clartés nouvelles,
 Nous cherchions la vertu dans des routes plus belles.
 L'amitié devoit nos pas ; et les chemins
 Etoient semés des fleurs qui tomboient de ses mains.
 Loin du cours turbulent des passions humaines,
 A l'ombre des berceaux, sur le bord des fontaines,
 Dans le sein du bonheur, dans le sein de la paix,
 Goûtant la volupté de deux cœurs satisfaits,

Abandonnant tous deux nos âmes attendries
 A ce calme où l'on suit de douces rêveries,
 Il sembloit que l'été, plus beau, plus pur encor,
 Renouvelât pour nous les jours de l'âge d'or.
 Lorsque du sombre hiver l'haleine hyperborée
 Revenoit engourdir la nature explorée,
 De sages entretiens et de nobles débats
 Charmoient dans nos foyers la saison des frimas.
 Nous passions, sous nos toits et sous d'heureux ombrages,
 Les hivers sans ennuis, les étés sans orages.

Ornement de ce globe, ô fruit délicieux
 Que nourrit l'influence et la faveur des cieux ;
 O divine amitié, dont la tige chérie
 Enveloppe de fleurs les ronces de la vie ;
 Toi, la volupté pure et le souverain bien !
 Le nectar de l'abeille est moins doux que le tien.
 Quand la félicité, du séjour du tonnerre,
 Précipite son vol et regarde la terre,
 C'est toi que sa présence y vient favoriser :
 Sous tes rameaux unis elle aime à reposer.
 C'est là qu'elle s'admire et jouit d'elle-même
 A l'aspect des plaisirs d'un couple heureux qui s'aime.
 C'est là qu'elle pénètre au sein de deux amis,
 Dans des songes riants auprès d'elle endormis.
 Elle préfère au faste, au tumulte du monde,
 De ces sages humains la retraite profonde :
 L'amitié solitaire y triomphe du sort ;
 Elle y fixe le temps, y survit à la mort.
 Le temps ! la mort ! tous deux n'ont enlevé Philandre ;
 Mais sa cendre me reste, et j'aime encor sa cendre.

Elle émet à la fois ma joie et ma pitié :
 Une tombe est pour moi l'autel de l'amitié ;
 C'est là que je l'invoque, et soupire après l'heure
 Qui rejoindra mon être à l'ami que je pleure.
 Oui, dresse, à ton culte, à des soins si touchants
 Je consacre à jamais et ma lyre et mes chants.
 Toi dont l'ambition, dans la route commune,
 Suit le char fugitif de l'ingrate fortuné ;
 Toi, Lorenzo, sais-tu de quels biens plus réels
 L'amitié généreuse enrichit les mortels ?
 Ce couple inséparable, uni par la nature,
 Le bonheur, la sagesse... un ami les procure.
 Sur sa bouche éloquente on puise ses trésors,
 Comme un plus doux sommeil suit les travaux du corps,
 Dans un tendre commerce après s'être exercée,
 L'âme avec plus de fruit médite sa pensée :
 L'esprit se développe au feu des entretiens.

Le misanthrope obscur, sans amis, sans liens,
 Qui promène à travers sa froide solitude
 D'un cœur désoccupé la vague inquiétude,
 N'ayant autour de lui que des fantômes vains,
 Laisse errer sans objet ses esprits incertains :
 Il végète, il s'endort dans sa morne existence.
 Au fond de la retraite et dans l'indifférence,
 La pensée, au hasard, prend un aveugle essor :
 Sans force, sans chaleur, brute, et sauvage encor,
 Elle parcourt ce vide, imaginaire espace
 Où la confusion l'égaré et l'embarrasse :
 Elle y roule éperdue y bondit tour à tour.
 Rampe, s'élève, tombe, et périt sans retour.

Mais dans les entretiens sa fougue ralentie
 Obéit à des lois et marche assujettie.
 Dans une route aisée elle suit la raison,
 S'arrête sous le frein, vole sous l'aiguillon,
 Tel un jeune coursier, sous la main qui le dresse,
 Mêlé à ses mouvements la grace et la justesse.
 Les égards, les devoirs de la société,
 Et le désir de plaire, et la rivalité,
 Tout prête aux entretiens l'intérêt le plus tendre.
 Le cœur parle à l'esprit, et l'esprit sait l'entendre.
 Du choc des sentiments et des opinions
 La vérité jaillit et s'échappe en rayons ;
 Rayons multipliés qu'elle-même rassemble
 Au foyer de deux cœurs qui la cherchent ensemble :
 C'est là qu'elle répand son éclat le plus pur.
 Si, privé d'un ami, loin d'un commerce sûr,
 Tu ne peux au dehors déployer tes pensées,
 Dans leur germe stérile elles meurent glacées.
 L'amitié les féconde au feu du sentiment,
 Leur donne la chaleur, l'âme et le mouvement :
 Mais lorsque dans ton sein, solitaires captives,
 Un silence orgueilleux les fait languir oisives,
 C'est un foible sillon sur la poussière empreint,
 Un songe qui s'efface, un flambeau qui s'éteint.

Le Dieu qui de son souffle a créé la parole
 S'il suffit de penser, nous fit un don frivole,
 Mais non ; ce son de voix, cet organe enchanteur,
 Interprète éloquent de l'esprit et du cœur,
 Lorsqu'au fond du cerveau la raison l'a tracée,
 Sur les lèvres de l'homme achève la pensée.

Là, comme un or brillant au creuset épuré,
 De la perfection elle atteint le degré.
 Cet art ingénieux, l'art charmant du langage,
 L'accommode à nos goûts, la plie à notre usage;
 Et si la vérité l'embellit de ses traits,
 Notre âme s'en saisit et l'adopte à jamais.

La science n'est rien dans l'ombre ensevelie :
 En la communiquant l'esprit la multiplie.
 Il en est du savoir ainsi que des trésors,
 Stériles au dedans, et féconds au dehors.
 Eh! jouit-on des biens que l'on n'ose répandre?
 Donner, c'est acquérir; enseigner, c'est apprendre.
 Tel un arbre chargé de verdure et de fruit,
 Plus riche par son luxe, et donne et reproduit.
 Combien de vérités qu'un silence funeste
 Étouffe sous l'amas d'un savoir indigeste,
 Qu'au fond de la retraite un esprit sombre et dur
 Abandonne aux langueurs de son repos obscur,
 Qui, par d'heureux débats au jour développés,
 D'une utile lumière auroient été frappés!
 C'est ainsi que les flots, l'un par l'autre brisés,
 S'épurent sous le choc de deux vents opposés :
 Que la mer agitée en ses grottes profondes
 Pousse et rejette au loin l'écume de ses ondes :
 Tandis que le marais, tranquille en ses roseaux,
 Sur un sol infecté laisse croupir ses eaux.

Ah! quittons de nos toits l'asile solitaire !
 Courons; que d'un ami la raison nous éclaire :
 Jetons nous dans ses bras : cherchons-y le bonheur.
 Que je plains le mortel et farouche et rêveur

Qui prenant pour vertu l'âpreté de sa bile,
 Loin des sociétés s'emprisonne et s'exile !
 La sagesse de l'homme est l'art de vivre heureux.
 Celle qui n'atteint pas ce terme de nos vœux
 Est plus folle en effet que ne l'est la folie :
 Elle en a les travers sans l'aimable saillie :
 Le fou de la nature est moins infortuné
 Qu'un fou dans ses écarts tristement raisonné
 Le vrai sage n'a point l'orgueil de la sagesse :
 Il est homme et sensible; un ami l'intéresse.
 La nature elle-même éleva les autels
 Où l'amitié reçoit l'hommage des mortels;
 A ce culte sacré son instinct nous appelle.
 La pente la plus douce et la plus naturelle
 Vers un cœur qui l'attire entraîne notre cœur.
 Qui ne cède au besoin d'y verser son bonheur ?
 Le bonheur n'est goûté qu'autant qu'on le partage.
 On le prête, on le donne, on jouit davantage.
 Qu'un ingrat en lui-même ose l'envelopper,
 Du vide de son ame il le sent échapper ;
 Appauvri dans ses mains, il l'en voit disparaître :
 On n'est point heureux seul autant qu'on le peut être.
 Je veux que mon ami soit riche de mes biens,
 Que ma félicité, mes plaisirs soient les siens.
 Eh, qui sans un ami peut se plaire à soi-même ?
 C'est par lui qu'on se plaît, et c'est dans lui qu'on s'aime.
 Nous vivons de son ame, il respire par nous.
 Quand le plaisir s'arrête au fond d'un cœur jaloux,
 C'est un feu sans chaleur étouffé sous la cendre ;
 Mais s'il se communique et sort pour se répandre,

Si du cœur d'un ami vers le mien reflété,
 A son plus doux prestige, il joint la volupté,
 C'est alors qu'il me brûle et redouble ses flammes:
 Ah! nous l'éprouvons tous; le bonheur veut deux ames.

Mais combien d'un ami le choix est dangereux!
 Le plus vrai, le plus sûr est l'ami vertueux.
 Observe; et la raison te le fera connoître.
 Loin de toi l'amitié que le vice a fait naître;
 Dans ses chastes plaisirs l'amitié veut des mœurs.
 Alors qu'on l'abandonne à d'impures ardeurs,
 L'ame se fond, s'écoule, et bientôt se resserre;
 Du feu des passions tel est le caractère:
 Le cœur, qu'il amollit, reprend sa dureté.
 La vertu seule émeut la sensibilité;
 Son charme la produit, son feu la renouvelle.
 Qu'il est beau de s'unir et de s'aimer pour elle!
 On l'aime, on la cultive, on la cherche à l'envi;
 L'un par l'autre entraîné, l'un de l'autre suivi,
 On court dans sa carrière, on se hâte, on s'élançe.
 Noble émulation, heureuse concurrence,
 Le plus beau des présents que l'amitié nous fait,
 Son lien le plus fort, et son plus noble attrait!
 Par elle deux amis, dans un élan sublime,
 Des plus hautes vertus vont atteindre la cime:
 Les cieux sont abaissés sous un vol aussi prompt,
 Aux célestes parvis tous deux entrent de front;
 Et l'immortalité, les recevant ensemble,
 Éternise en son sein le nœud qui les rassemble.

Toi qui de l'amitié recherches la faveur,
 A ses devoirs sacrés accoutume ton cœur,

Sais-tu pourquoi les grands l'éprouvent infidèle?
 C'est que, par un orgueil humiliant pour elle,
 Ils pensent qu'attentive à prévenir leurs vœux
 Elle cède à l'appas d'un souris dédaigneux;
 Que, du faste éblouie, et par l'or abusée,
 Elle offre à leurs desirs une victoire aisée.
 C'est que leur vanité, leur flegme indifférent
 Reçoit comme un tribut l'hommage qu'on leur rend.
 Pareils à ces beautés, à ces froides sirènes,
 Qui sous des nœuds de fleurs nous présentent des chaînes,
 De cent pièges cachés ils entourent nos pas,
 Souples dans la conquête, et conquérants ingrats.
 Mais leur amorce est vaine, et leurs dons sont frivoles,
 Oui, riches indigents, insensibles idoles,
 Au nombre de vos biens si notre amour est mis,
 Votre calcul est faux; vous n'avez point d'amis.
 Est-ce au poids des trésors que l'amitié s'achète?
 Dans quelle illusion ce préjugé vous jette!
 Sachez que de l'amour l'amour seul est le prix.
 On prodigue avec l'or l'insulte et le mépris.
 Fier mortel, aime-moi, si tu veux que je t'aime:
 Tu me veux pour ami: sois mon ami toi-même:
 Voilà notre traité, c'est celui de l'honneur,
 Tu n'es que mon égal, et mon cœur vaut ton cœur.

Apprends que l'amitié, si tes soins l'ont trouvée,
 Est par les mêmes soins acquise et conservée.
 Une ombre, une vapeur obscurcit ses beaux jours;
 Un souffle l'inquiète et la trouble en son cours:
 Le soupçon l'avilit, la réserve la blesse:
 Sa sensibilité fait sa délicatesse.

Connois donc le mortel qui recevra ta foi :
 Délibère avec lui , délibère avec toi.
 Approfondis son être , examine , apprécie :
 Crains l'éclat séduisant de la superficie.
 Souvent un beau dehors est le masque du cœur :
 Sonde sous les replis , choisis avec lenteur :
 Mais ton choix est-il fait , bannis l'inquiétude.
 Non , plus de crainte alors et nous d'incertitude :
 Que ta main serre en paix le nœud qu'elle a formé :
 Sois tout à ton ami dès que tu l'as nommé.
 Sans cette confiance aveugle , abandonnée ,
 Ton ame est-elle heureuse et s'est-elle donnée ?
 Ah ! si quelque péril suit tes nouveaux liens ,
 Qu'importe ? il est payé par le plus grand des biens.
 « Non , non ; le sort des rois ne pourroit me séduire.
 Moi , j'enverrais la pompe et l'éclat de leur cour !
 Le cœur de mon ami vaut lui seul un empire ;
 Et , monarque adoré , je règne par l'amour ! »
 Aux jours de mon bonheur ainsi chantoit Philandre ;
 Sa lyre , à mes côtés , rendoit un son plus tendre.
 Combien de fois ma vue échauffa ses esprits !
 De pampres et de fleurs couronné par les ris ,
 Combien de fois vint il , plein de joie et d'ivresse ,
 M'offrir dans nos festins la coupe enchanteresse !
 Ah ! je croyois la boire à la table des dieux !
 Le front calme et les bras étendus vers les cieux ,
 Philandre , ton ami prioit les destinées
 De filer en or pur tes nombreuses années.
 Vains souhaits !... Cependant , par tes mains présenté ,
 Le nectar dans mes sens portoit la volupté .

Ah ! l'amitié sans doute est celui de la vie !
 C'est toi qui le versois dans mon ame ravie.
 Philandre , chaque jour il devenoit plus doux :
 Trois lustres écoulés l'avoient mûri pour nous.
 Ce n'est que par le temps qu'il s'épure et fermente :
 On se trompe aux douceurs d'une amitié naissante.
 Depuis quinze ans... (alors je ne les comptois pas)
 Mon malheureux ami m'enfermoit dans ses bras.
 Où retrouver jamais , et qui pourra me rendre
 Le naturel heureux , la vertu de Philandre ?
 Son cœur vrai méconnoit l'imposture et le fard :
 La bonté se peignoit dans son tendre regard :
 Sa bouche avec candeur déployoit le sourire.
 Épanché près de moi dans un libre délire ,
 De toutes ses vertus il venoit m'enflammer :
 Il m'enorgueillissoit du bonheur de l'aimer.
 Jouissance si chère et toujours regrettée ,
 Félicité céleste , ô toi que j'ai goûtée !
 C'en est fait , tes plaisirs sont à jamais perdus :
 Tu n'es plus dans un monde où Philandre n'est plus.
 Philandre ! si mon ame , au désespoir ouverte ,
 Avec trop d'amertume a ressenti ta perte ,
 Vois le vide où je suis , et pardonne au malheur :
 L'égarement , l'excès convient à ma douleur.
 Il est mort !... Ce mot seul accable et décourage :
 Je l'aimois , je le pleure , et l'aime davantage.
 Non ; je ne l'ai connu qu'au bord de son tombeau :
 C'est en prenant son vol vers un monde nouveau ,
 Que son ame , et de gloire et d'éclat entourée ,
 Dans toute sa noblesse à mes yeux s'est montrée ,

Image encor présente à mes sens abattus !
 Je ne voyois plus l'homme et voyois ses vertus.
 Ah ! s'il m'avoit laissé le feu de son génie,
 Avec quelle chaleur, avec quelle énergie.
 Je le peindrois frappé d'un coup inattendu,
 Dans les bras de la mort sans faiblesse étendu,
 Tranquille sur l'arrêt que ce monstre exécute,
 De son être détruit ennobissant la chute !
 Tel est le sage ; il meurt comme un beau jour s'éteint.
 Ce tableau consolant, nul mortel ne l'a peint :
 Nul n'a représenté d'une touche hardie
 L'honnête homme exhalant le souffle de sa vie.
 L'art est foible et borné dans nos timides mains ;
 C'est à ces purs esprits, protecteur des humains,
 Ministres immortels du Dieu qui les anime,
 De peindre à nos regards ce spectacle sublime.
 Ils l'ont vu ; l'homme juste expire sous leurs yeux.
 Les palmes à la main, triomphants, glorieux,
 Ils entourent le lit de la vertu mourante :
 A ce poste d'honneur ils restent dans l'attente ;
 Ils contemplent ce corps, qui, prêt à s'assoupir,
 Va s'éteindre à jamais dans un dernier soupir.
 Mais moi, triste mortel, qui n'ai que ma tendresse,
 Puis-je à cette hauteur élever ma faiblesse ?
 Ah ! cependant, faut-il qu'en un honteux oubli
 L'éclat du plus beau nom périsse enseveli ?
 Ciel ! au fond de mon cœur quel cri se fait entendre ?
 Ce cri, ce cri touchant, c'est la voix de Philandre :
 Lui-même dans mes mains vient mettre les crayons :
 Lui-même le conduit ... il ordonne, ... essayons.

Dieux ! comment soutenir ces images funèbres ?
 Environné soudain d'effroyables ténèbres,
 Je crois, saisi de crainte et frémissant d'horreur,
 D'une obscure forêt traverser l'épaisseur :
 Ou, d'un vieux édifice observant les décombrés,
 Sous sa voûte lugubre errer parmi les ombres ;
 Ou, par de noirs sentiers chez les morts descendu,
 Dans mille affreux détours embarrassé, perdu,
 Marchant à la lueur des lampes funéraires,
 Parcourir ces caveaux, ces tombes solitaires,
 Ces vastes souterrains, muets, inhabités,
 Où les rois, sans grandeur, cessent d'être flattés.
 Raffermissons mon ame !... achevons ce que j'ose.
 Voici le sanctuaire où Philandre repose :
 Plein d'un sombre respect, j'entre ;... ô trouble ! ô terreur !
 Que vois-je !... un lit de mort !... non : le lit de l'honneur.
 Lâche et trop foible ami, reviens de ta surprise :
 Un souffle a détruit l'homme : un Dieu l'immortalise.
 Regarde ! le vaincu va recevoir le prix.

Vous, profanes, fuyez ces augustes lambris ;
 Fuyez ! vos pas impurs souilleroient cet asile,
 L'enceinte où la vertu, recueillie et tranquille,
 Va consommer ses jours, ses destins glorieux,
 Est un temple sacré qui s'ouvre sur les cieus.
 Ici la vérité, triomphante et vengée,
 Des ombres du mensonge est enfin dégagée ;
 Hors de son enveloppe ici le cœur est nu ;
 Ici le masque tombe et le fourbe est connu.
 Déchiré par le temps le voile se sépare ;
 Sur les bords du tombeau la vertu se déclare ;

La modeste vertu sort de l'obscurité.
 Les héros de la gloire et de la vanité,
 Au moment de franchir ce pénible passage,
 Empruntent de l'orgueil un reste de courage :
 Mais en vain ; déjà morte avant le coup mortel,
 La victime palpite et tremble sur l'autel.
 A ces lâches terreurs la vertu seule échappe ;
 Son héros s'agrandit sous la main qui le frappe :
 Il souffre ; mais l'horreur des maux les plus affreux
 Laisse encor sur son front des traits majestueux.
 Avec quelle rigueur la mort traite Philandre !
 Comme au midi de l'âge elle vint le surprendre !
 Je le vois, dans sa fleur, tout à coup desséché,
 Aux objets les plus chers sans retour arraché,
 L'âme ouverte aux regrets, fermée à l'espérance,
 Dénouant le tissu de sa foible existence ;
 Dévoré, consumé, son être se dissout.
 Le glaive est dans son cœur, la douleur est partout :
 Nul relâche : les maux s'accroissent, se pressent :
 Les ressorts sont brisés, les organes s'affaissent...
 Dieux ! que vois-je !... la peur qui suit l'épuisement !
 L'homme qui s'épouvante à son dernier moment !
 Un abîme inconnu qui soudain se découvre !
 Un soleil qui s'efface ! une tombe qui s'ouvre !
 Une voix éteinte .. un... ô mort ! ô désespoir !
 Ah ! comment l'exprimer ? comment le concevoir ?
 Un soupir . C'en est fait ! l'âme fuit et s'élançe :
 Soupîr affreux , suivi d'un éternel silence !
 Ce sacrifice horrible, effrayant... je l'ai vu.
 Philandre ! mon ami !... Malheureux, que dis-tu ?

Ces terreurs de la mort, ces regrets de la vie,
 Ces tourments redoublés que l'effroi multiplie,
 Tous ces maux, où sont-ils ? que sont-ils devenus ?
 Tu parlais d'un mortel ; Philandre ne l'est plus !
 La douleur n'a dompté que la foible nature ;
 Sur ce front pâlisant , que la mort défigure,
 Quels rayons se mêloient aux ombres du trépas !
 Quel calme dans le choc de ces affreux combats !
 Inaccessible au trouble, et sûr de la victoire,
 Philandre anticiroit son triomphe et sa gloire.
 Qu'importe qu'à ses yeux la terre offre un tombeau ?
 Il est né pour le ciel ; le ciel fut son berceau.
 Dans les bras de la mort l'Éternel le couronne :
 De la divinité la splendeur l'environne.
 Est-ce là ce roseau par l'orage abattu ?
 Philandre nous laissoit, nous léguoit sa vertu.
 En quittant ce cœur pur, elle quitoit son temple :
 D'un courage tranquille il nous donnoit l'exemple.
 Qu'il tint à l'amitié des discours consolants !
 Oh ! comme autour de lui nos cœurs étoient brûlants !
 Immobiles, surpris, et rangés en silence,
 Pénétrés de ses maux, frappés de sa constance,
 Nos esprits admiroient, nos yeux versaient des pleurs.
 Hélas ! nous confondions la joie et les douleurs !
 Je ne sais quel plaisir adoucissoit nos larmes !
 Philandre à la mort même avoit prêté des charmes.
 Elle vient , il la voit ; c'est elle !... c'est la mort !...
 Grand, mais d'une grandeur sans faste et sans effort,
 Victime volontaire, il rend à la nature
 Ce qu'il a reçu d'elle, une âme noble et pure ;

Et, sorti d'un combat qui le mène au repos,
Content de ses destins, il expire en héros.

A l'heure où le soleil, plus rapide en sa fuite,
Penché vers l'horizon, tombe et se précipite,
A cette heure incertaine, où la nuit qui descend
Comme un voile léger se déploie et s'étend,
Pendant que les vallons, déjà tristes et sombres,
Se couvrent de rosée, et de vapeurs et d'ombres,
Sur la cime des mouts, au faite d'une tour
On voit encor briller les derniers feux du jour :
Ainsi, lorsque la mort au milieu des ténèbres
S'apprête à consommer ses mystères funèbres;
Tandis que le vulgaire, au trouble abandonné,
Dans le deuil et les pleurs baisse un front consterné,
Philandre éblouissant de gloire et de lumière,
Plus calme, plus tranquille au bout de sa carrière,
Maître de son courage et maître de son sort,
S'élevait au dessus des ombres de la mort.
Sur son auguste front l'espérance étincelle :
Il trouve dans sa chute une grandeur nouvelle ;
Et, s'élançant au sein de la Divinité,
Vole en triomphateur à l'immortalité.

LE PATRIOTISME,

POÈME.

—

Ce peuple enorgueilli de l'empire des mers,
Qui divise l'Europe et trouble l'univers,
L'Anglois se croit il donc le souverain du monde ?
Eh ! quel est le triomphe où son orgueil se fonde ?
Voit-on ses pavillons arborés dans nos ports ?
Je ne vois que son sang qui fume sur nos bords.
Que, de l'Américain possédant les contrées,
Il ferme à nos vaisseaux les mers hyperborées ;
Que, de l'or du bramane usurpateur jaloux,
Aux rivages du Gange il l'emporte sur nous :
Croit-il nous étonner par ce foible avantage ?
Rome n'a point tremblé des succès de Carthage.
Quand Louis desira que l'univers calmé
Vit enfin de Janus le temple refermé,
Ce n'est point d'une main suppliante et craintive
Qu'aux bords de la Tamise il fit porter l'olive :
Il n'a déshonoré ni son rang, ni son cœur.
Sans paroître vaincu, sans se croire vainqueur,
Ce monarque vouloit qu'on mit dans la balance
Les droits de l'Angleterre et les droits de la France ;
Qu'au gré de l'équilibre et de l'égalité,

Les deux peuples rivaux signassent le traité.
 Sans doute, il étoit loin d'employer l'artifice;
 Et la paix devenoit le fruit de sa justice:
 Mais puisqu'on veut la vendre et nous donner la loi,
 Il l'a voulue en père, il la refuse en roi.

Stanley, toi qui portas ce refus à ton maître,
 Que Londres par ta bouche apprenne à nous connoître.
 Du commerce étranger nous fermant les canaux,
 Londres se promettoit des triomphes nouveaux:
 Elle a cru que, pressés du fardeau des subsides,
 Nous allions à ses fers tendre des mains timides:
 Dis lui, Stanley, dis-lui que le cultivateur
 Sème en paix les trésors qui font notre grandeur;
 Que la main qui féconde et moissonne la terre
 Est prête, s'il le faut, à lui porter la guerre.
 Dis-lui que le François est encore aujourd'hui
 Ce qu'il fut dans des temps où l'on trembloit pour lui.

Le dernier de nos rois, après trente ans de gloire,
 Vit loin de ses drapeaux s'envoler la victoire:
 Mais intrépide et fier sur son trône ébranlé:
 « Non, dit-il, mon malheur n'est point encor comblé.
 J'appellerai mon peuple; mais par leur courage,
 Le père et les enfants iront braver l'orage. »

Que son auguste fils élève aussi la voix:
 Sur les mêmes sujets il a les mêmes droits.
 A des abaissements pensiez-vous le contraindre?
 Nous l'aimons; il peut tout: c'est à vous de le craindre.

Mais pensons nos vertus et comparons nos mœurs.
 Vous, fiers républicains, vous, superbes vainqueurs,
 Qui, couvrant de vaisseaux la surface de l'onde,

Rassemblez dans vos murs les richesses du monde,
 Quoi! pour armer vos bras, pour ouvrir vos trésors,
 Il faut donc que la cour, par de secrets ressorts,
 A travers vos débats, vos lenteurs importunes,
 Captive le suffragé et les voix des communes?
 Cependant ces François, que voire orgueil jaloux
 A privés d'un commerce interrompu par vous,
 Qui ne vont plus chercher, aux deux bouts de la terre,
 L'or que vous ravissez par une injuste guerre;
 On les voit ces François, ces zélés citoyens,
 Prodiguer à leur prince et leur sang et leurs biens:
 On porte au pied du trône un tribut volontaire;
 Et Paris a donné quand Londres délibère.

Ce luxe à nos climats reproché tant de fois,
 La pompe de la cour, le faste de nos rois,
 Ces vases, ces métaux qu'épale l'opulence,
 Ces chefs-d'œuvre des arts, dont s'embellit la France,
 On a vu notre zèle en immoler l'éclat
 A la gloire des lis, au soutien de l'état.
 Les sujets du monarque imitoient les exemples:
 Du sein de leurs palais et du fond de leurs temples,
 Les prélats et les grands envoyoient à leur roi
 Ces dons de leur amour, ces gages de leur foi;
 Et le pauvre, sensible à la gloire commune,
 Pour la première fois pleura son infortune:
 Malheureux seulement, sous ses toits ruinés,
 De ne posséder pas des biens qu'il eût donnés!

Toi, le maître et l'ami d'un peuple qui l'adore,
 Louis, quel noble espoir doit t'animer encore!
 Une plus belle ardeur embrase nos esprits:

L'audacieux Anglois, trop fier de nos débris,
 Contemplant de nos ports l'enceinte abandonnée,
 Croit déjà voir la France à ses pieds enchaînée;
 Il croit que désormais, sur l'empire des eaux,
 Lui seul fera tonner l'airain de ses vaisseaux:
 Qu'aux éclats de sa foudre, ou foibles ou captives,
 Nos flottes n'oseront s'éloigner de leurs rives.
 Que dis-je ! à son orgueil, tant de fois démenti,
 Le pavillon françois semble être anéanti;
 Et l'affreux léopard respirant les ravages,
 Déjà gronde et rugit autour de nos rivages.

Cependant quel génie ou quels puissants efforts
 Rouvrent nos arsenaux et repeuplent nos ports ?
 Déjà dans les chantiers de la France indignée,
 J'entends gémir au loin la scie et la coignée :
 Ces chênes et ces pins qui bravoient dans les airs
 Et la fureur des vents et le froid des hivers,
 Qui, touchant de leur cime à la voûte du monde,
 Plongeoiient jusqu'aux enfers leur racine profonde ;
 Ces colosses du nord par la terre enfantés,
 Sur un autre élément tout à coup transportés,
 Fendent le sein des mers ; et les vagues dociles
 S'abaissent sous le poids de ces châteaux mobiles.

Quelles mains à l'état ont donné ces secours ?
 C'est vous, mortels heureux, mais envieux toujours,
 Vous, que de noirs crayons peignent dans l'abondance
 Vous abreuvant des pleurs versés par l'indigence.
 C'est vous, ministres saints, pontifes révéérés,
 De l'autel et du trône appuis chers et sacrés,
 C'est toi, vaste cité, qui, fidèle à tes princes,

Dans les temps malheureux sers d'exemple aux provinces
 Tu ranimes leur zèle, et les fleuves françois
 Unis par leur amour, rivaux par leurs bienfaits,
 Vont porter, en roulant leurs ondes fortunées,
 De plus nobles tributs aux deux mers étonnées.

Généreux citoyens, que ne puis-je en ces vers
 A la postérité tracer vos noms divers !
 Je laisse à nos héros, je laisse à la victoire,
 Le soin de les inscrire aux fastes de la gloire.
 Qu'ils doivent leur splendeur aux succès des guerriers
 Que le lis fleurisse à côté des lauriers !

Enfants de Mars, comblez une attente si belle :
 Oui, c'est à la valeur à couronner le zèle.
 Partez, nouveaux Jasons ; et, traversant les flots,
 Allez venger la Grèce, allez punir Colchos.
 Pour ravir la toison par un monstre gardée,
 Vous n'aurez pas l'appui des charmes de Médée :
 Il faut du léopard affronter le courroux ;
 Il faut, sans l'assoupir, l'abattre sous vos coups.
 Allez ; et que bientôt nos mains reconnoissantes
 Puissent orner de fleurs vos poupes triomphantes.

De l'empire des lis, toi, ministre éclairé,
 Du vaisseau de l'état le pilote assuré,
 Sage Choiseul, poursuis, sers ton maître et la France ;
 J'ignore quels desseins occupent ta prudence :
 Ma muse n'ira point, par un zèle indiscret,
 Du cabinet des rois pénétrer le secret ;
 Mais à tes soins acifis la politique unie,
 Les vertus de ton cœur, le feu de ton génie,
 L'astre prédominant de tes heureux destins ;

Tout annonce aujourd'hui des triomphes certains.
 C'est par ton entremise, et sous ton ministère,
 Que vont marcher unis les François et l'Espère.
 Ils naissent, ces beaux jours, ces jours trop attendus,
 Où l'aïeul des Bourbons dit qu'on ne verroit plus
 Entre l'Espagne et nous les monts des Pyrénées ;
 Où les deux nations l'une à l'autre enchaînées,
 Dans un même intérêt confondant tous leurs vœux,
 Du sang et de l'amour resserroient leurs neuds.
 Puisse enfin la Tamise, après ces temps d'orage,
 Entrer dans les traités de la Seine et du Tage !
 Puisse-je voir tes soins consacrés par la paix ;
 Et l'univers heureux jouir de tes bienfaits !

ÉPI TRE

A M. DUHAMEL

DE DENAINVILLIERS.

Fortunate senex, ergo tua rura manebunt.
 VIRG., *Ecl.* 1.

SOLITAIRE vallon où, parmi les roseaux,
 L'Essonne lentement laisse couler ses eaux,
 Enfin je te revois : et tes rives fleuries
 Vont m'inspirer encor d'utiles rêveries.

Au milieu du tumulte et du bruit des cités,
 Mes esprits, loin de moi dans le vague emportés,
 Dociles aux désirs d'une foule insensée,
 A l'intérêt de plaire immoloient ma pensée.
 Dans ces soupers où l'art le plus voluptueux
 Aiguillonne nos sens et nos goûts dédaigneux,
 Où d'une main, pour nous toujours enchanteresse,
 Hébé verse en riant le nectar de l'ivresse,
 Quel mortel, insensible au charme du poison,
 D'un philtre si flatteur peut sauver sa raison ?
 L'Anglois, le seul Anglois, instruit dans l'art de vivre,
 Pense et raisonne encore au moment qu'il s'enivre :

Le coude sur la table appuyé gravement,
L'esprit préoccupé d'un bill du parlement,
Il contemple sa coupe en silence vidée ;
Et, plein de ses vapeurs, il creuse son idée.

Mais nous, peuple frivole, et qui dans nos plaisirs
Sommes plus emportés avec moins de desirs ;
Qui, le cœur toujours vide et la tête exaltée,
Ne cherchons que le bruit d'une joie affectée,
Nous goûtons le bonheur sans l'économiser ;
Et notre art d'en jouir est l'art d'en abuser.
Des boudoirs, des sofas les intrigues secrètes,
L'anecdote du jour, l'histoire des toilettes,
Les jeux d'un vil bouffon, des brochures, des riens,
Voilà les grands objets de tous nos entretiens !
Lorsqu'enfin, terminant de semblables orgies,
Le rayon du matin fait pâlir les bougies,
Nos convives légers remontent dans leurs chars.
De ces fous si brillants les rapides écarts
Ont, sur le goût, les mœurs, et les modes nouvelles,
Lancé du bel esprit les froides étincelles :
Mais, d'un objet utile occupant sa raison,
Un seul d'entre eux, un seul a-t-il réfléchi ?... Non.

J'ai suivi trop long-temps ce tourbillon rapide :
A travers son éclat j'en ai connu le vide ;
Et, de Rome échappé, je reviens dans Tibur
Respirer les parfums d'un air tranquille et pur :
Je parcours, plus heureux, ces routes isolées.
Si je suis les détours que forment ces vallées,
J'aime à voir le zéphyr agiter dans les eaux
Les replis on doyants des joncs et des roseaux ;

Et ces saules vieilliss, dans leur mourante écorce,
Pousser encor des jets pleins de sève et de force.
Ici tout m'intéresse et plaît à mes regards :
Sur les bords du ruisseau, cent papillons épars,
Avant que mes esprits démêlent l'imposture,
Me paroissent des fleurs que soutient la verdure.
Déjà ma main séduite est prête à les cueillir ;
Mais, alarmé du bruit, plus prompt que le zéphyr,
L'insecte, tout-à-coup détaché de la tige,
S'enfuit... et c'est encore une fleur qui voltige 1.
Les arbres, le rivage, et la voûte des cieux,
Dans le cristal des eaux se peignent à mes yeux :
Chaque objet s'y répète ; et l'onde qui vacille
Balance dans son sein cette image mobile.

Tandis que du tableau je demeure frappé,
Soudain, vers l'horizon, le ciel enveloppé
Roule un nuage sombre ; et déjà le tonnerre
De ses flèches de feu le sillonne et l'éclaire :
Mais un vaste intervalle en absorbe le bruit.
La tempête, semblable aux ombres de la nuit,
Dans le calme imposant du plus profond silence,
Monte, se développe, et lentement s'avance.
La nature frémit dans un muet effroi :
L'air immobile et lourd s'appesantit sur moi.
Tout-à-coup il murmure ; un tourbillon de poudre

1 Le P. Commire, dans une pièce de vers latins, avoit déjà dit avec non moins d'élégance et de bonheur, en parlant également d'un papillon :

Florem putares nare per liquidum athera.

S'élève vers la nue où retentit la foudre ;
 La terre au loin mugit sous ses coups répétés,
 Et l'éclair étincelle à traits précipités ;
 Les cieux grondent ; les vents sifflent ; l'urne céleste
 Menace le vallon d'un déluge funeste ;
 Et du haut des rochers, d'un cours impétueux,
 Tombent avec fracas cent torrens écumeux :
 Les oiseaux, que partout environne l'orage,
 Voltigent, incertains, de feuillage en feuillage ;
 Et le pâtre éperdu, rassemblant son troupeau,
 A travers les guérets regagne le hameau.
 Moi-même, qui me trouble en voyant la tempête
 Comme un vautour affreux s'élançant sur ma tête,
 Je monte la colline... un abri m'est offert ;
 C'est le château d'un sage aux malheureux ouvert :
 Duhamel, c'est le tien. Je suis tes avenues :
 Ébraniés par le poids de leurs têtes cheuues,
 Tes ormes, sous le choc de deux vents opposés,
 Embarrassent mes pas de leurs rameaux brisés.
 A ce désordre, au bruit, aux éclats du tonnerre,
 On dirait que les cieux s'écoulent sur la terre.
 Par l'orage effrayé, j'en admire l'horreur :
 Le philosophe observe, et l'homme seul a peur.
 J'arrive ; un important, couvert de ta livrée,
 Ne me fait point chez toi solliciter l'entrée :
 De ta porte à son aise on peut franchir le seuil.
 Cerbère caressant et de facile accueil,
 Ton chien, sans m'obliger d'attendre une réponse,
 Court au-devant de moi, bondit, jappe, et m'annonce.
 Si jadis tes aïeux parèrent ta maison

Des bizarres beautés d'un gothique écusson,
 Dans tes jardins partout je vois que ton génie
 L'orna plus sagement des travaux d'Uranie.
 Ici, sur un pivot vers le nord entraîné,
 L'aimant cherche à mes yeux son point déterminé :
 Là de l'antique Hermès le minéral fluide
 S'élève au gré de l'air plus sec ou plus humide ;
 Ici par la liqueur un tube coloré
 De la température indique le degré :
 Là, du haut de tes toits incliné vers la terre,
 Un long fil électrique écarte le tonnerre.
 Plus loin la cucurbite, à l'aide du fourneau,
 De légères vapeurs mouille son chapiteau :
 Le règne végétal, analysé par elle,
 Offre à l'œil curieux tous les sucs qu'il recèle :
 Et plus haut je vois l'ombre, errante sur un mur,
 Faire marcher le temps d'un pas égal et sûr.
 C'est là que les saisons, les mois et les années,
 S'écoulent sous tes yeux en heures fortunées.
 Eh ! quelle heure du jour pourrais-tu regretter ?
 Par autant de bienfaits on te les voit compter.
 L'ami de tes vassaux, et leur juge, et leur père,
 De leur humble cabane écartant la misère,
 Nouveau Titus, assis sur un trône de fleurs,
 Citoyen couronné, tu régnes sur les cœurs.
 Le temps fuit, de son vol le passage s'efface ;
 Tes monuments divers en ont fixé la trace :
 L'employer comme toi c'est savoir l'arrêter.
 Tu sais que ce tilleul que tu viens de planter,
 Ne dut-il rien souffrir des vents et des orages,

N'en périra pas moins dans le torrent des âges.
 Duhamel, ces cyprès que tes mains ont semés,
 D'abord froids embryons dans la pulpe enfermés,
 Attendront le jour où tu verrois leur germe
 Sortir, développé, du sol qui les renferme :
 Tu les vois aujourd'hui ces superbes cyprès,
 En lustres élevés, décorer tes bosquets.
 Mais le temps quelque jour, par un autre prodige,
 Viendra déraciner et dépouiller leur tige.
 Eh ! combien, dont l'ombrage entourait les tombeaux
 Sur la cendre des morts ont perdu leurs rameaux !
 De nos tristes destins tel est l'ordre suprême ;
 Tout périt ici-bas, tout, ... le tombeau lui-même.

Mais le sage, qui pense et calcule le temps,
 En sait mettre à profit les rapides instants :
 Tandis que les humains, jouets de la folie,
 Laisent évanouir le rêve de la vie,
 Le philosophe, actif sans être dissipé,
 Utile à son semblable et de l'homme occupé,
 Par ses travaux divers, ses soins, sa bienfaisance,
 Réalise le songe, et sent son existence.
 Il a tout observé, tout pesé, tout connu :
 Le terme arrive, il meurt ; mais lui seul a vécu.
 Que dis je ! il ne meurt point ; il survit à lui-même ;
 Dans le bien qu'il a fait sa postérité l'aime.

C'est ainsi, Duhamel, qu'aux jours de l'avenir
 Tes neveux fortunés, pleins de ton souvenir,
 Sans aller te pleurer au pied d'un mausolée,
 S'imagineront voir ton ombre consolée
 Errer dans ces bosquets, sous ces arbres chéris,

Que tes mains ont plantés, que la terre a nourris.
 Déjà n'entends-tu pas, au sein de tes domaines,
 Ce peuple, qui cultive et féconde tes plaines,
 Tranquille sous les toits que tu viens d'achever,
 Bénir le bienfaiteur qui les fit élever ?
 Là sa femme, ses fils, sa famille qu'il aime,
 Ses utiles troupeaux, ses valets et lui-même,
 Sous un abri commode ont trouvé, par tes soins,
 Ce qu'il faut au bonheur, ce qui manque aux besoins
 Qu'il est doux de jouir des fruits de sa sagesse !
 Le pauvre, soulagé du fardeau qui l'opprime,
 En s'occupant pour toi trouve en toi des secours,
 Et d'un pain légitime alimente ses jours.
 Ici, son bras nerveux ébranle et déracine
 Des rocs, qu'il fait rouler du haut de la colline :
 Là, plus industrieux, sous les coups du marteau,
 Il dégrossit le bloc, qu'il finit au ciseau.
 Pour recevoir de l'air les douces influences,
 Il creuse ici le sol à d'égales distances ;
 Et dans cette avenue, au retour du bétier.
 Tu lui feras planter l'orme et le peuplier.
 Lorsqu'enfin, vers le soir, sa tâche est terminée,
 Revenant à pas lents, chargé de sa coignée,
 Harassé du travail, noirci des feux du jour,
 Le front baissé, l'œil morne, il rentre dans ta cour,
 De ta main bienfaisante il reçoit son salaire :
 Le malheureux sourit, et va dans sa chaumière
 Offrir d'un air content à sa chère moitié
 Un pain qui lui manquoit, qu'il doit à ta pitié.
 Sage Denainvilliers, jouis long-temps encore

Du nom de bienfaiteur, de ce nom qui t'honore!
 Dans Paris, où l'orgueil de nos vains préjugés
 Donne aux grands des flatteurs et de vils protégés,
 Où le riche, écrasant la timide indigence,
 Au poids de ses trésors pèse son importance;
 J'ai connu des mortels, et j'en rougis pour eux,
 Dont l'ame se fermoit aux cris des malheureux;
 Qui, détournant la vue à l'aspect de leurs larmes,
 De la douce pitié méconnoissoient les charmes:
 Mais va; je n'ai point vu ces mortels froids et durs
 Dans leur triste bonheur goûter des plaisirs purs.
 Au milieu de l'éclat de leur cour turbulente
 Je n'ai point entendu de voix reconnoissante
 Par le cri de l'amour publier leurs bienfaits.
 On les flatte souvent sans les bénir jamais.
 Je les ai vus, trompés par leurs propres systèmes,
 Au sein des voluptés traîner l'ennui d'eux-mêmes:
 Blasés par l'habitude, heureux jusqu'au dégoût,
 Ils n'ont joui de rien en jouissant de tout.
 La nature a voulu, par la loi la plus sage,
 Que le plus doux plaisir fût celui qu'on partage.
 Des heureux que l'on fait on reçoit le bonheur;
 La main donne; ... elle achète un plaisir pour le cœur.
 Plaignons l'être isolé qui dans lui se renferme!
 Quand tu vois, Duhamel, sous l'orme de ta ferme
 La joie un jour de fête assembler le hameau;
 Lorsque la cornemuse et son aigre pipeau
 Font danser ton fermier qui lourdement sautille,
 Et mène en rond l'essaim de sa jeune famille;
 Quand Lise, simple eneor, mais fine en son miois,

Sourit à son amant qui lui serre les doigts;
 Quand cette troupe aisée et proprement vêtue,
 La gaité sur le front, s'amuse et s'évertue,
 Un contentement pur t'intéresse à ses jeux:
 La volupté du sage est de voir des heureux.
 Écoute: de tes murs aux remparts de la ville
 La tempête a rendu le retour difficile;
 Donne moi ton souper, quelques fruits, du lait frais,
 Rien de plus: l'amitié n'exige point d'appâts.
 Et si le ciel est pur, quand l'aube matinale
 Annonce demain l'amant de Céphale,
 Nous irons dans tes champs, au sortir du sommeil,
 Admirer la nature, épier son réveil.
 Nous verrons, dans ta cour, le coq fier et superbe,
 Pour y chercher le grain, éparpiller la gerbe,
 Appeler aigrement son séraï assoupi,
 Entre mille beautés partager un épis;
 Et, d'un bec amoureux, distribuer entre elles
 Des baisers qui jamais n'ont trouvé de cruelles.
 Nous entendrons eneor, sur le toit de leur tour,
 Tes pigeons roucouler les soupirs de l'amour;
 Et bientôt tu verras cette troupe élancée
 Fondre sur tes guérets, par le besoin pressée,
 Se relever cent fois en légers tourbillons,
 Et d'une aile rapide effleurer les sillons.
 Sortis de ta demeure, et traversant la plaine,
 Nous irons de Segrai visiter la fontaine;
 Segrai, vallon charmant par sa rusticité,
 Source pure où l'on puise, où l'on boit la santé;
 Où la beauté flétrie, au moment d'être éclose,

Vient embellir son teint des couleurs de la rose :
 Segrai , dont le breuvage , et salulaire et frais ,
 Fait circuler un sang devenu trop épais ;
 Qui divise à la fois nos humeurs engourdis ,
 Et de la fièvre en nous éteint les incendies.
 Là , pendant que ton frère , occupé dans nos ports ,
 De l'une et l'autre mer parcourant les deux bords ,
 Ira de nos vaisseaux déterminer la coupe ,
 Calculer les rapports de la proue à la poupe ,
 Assujettir la quille , en affermir les bras ,
 Etayer des haubans et la vergue et les mâts ,
 Donner à la manœuvre un jeu facile et libre ,
 Balancer tous les poids dans un juste équilibre ;
 Et , par cet art enfin maître des éléments ,
 Enchaîner le caprice et la fureur des vents :
 Là , dis-je , loin du bruit des mers et des orages ,
 Préférant une rive à de vastes rivages ,
 Sur les bords d'un ruisseau paisiblement couché ,
 Tu pourras m'expliquer par quel détour caché
 Du vallon de Segrai la nymphe solitaire
 Verse dans un bassin son onde salulaire :
 Ton esprit fixera mes esprits incertains.
 Je saurai si la terre en ses noirs souterrains
 Contient le réservoir de ces eaux inconnues ;
 Ou bien si ce tribut et de l'air et des nues ,
 Par l'éponge des monts goutte à goutte filtré ,
 Reparoit à nos yeux et sort plus épuré.
 Mais déjà je crois voir, le long de la chaussée ,
 Courir vers la fontaine une foule empressée
 Dans la simple parure et l'habit du matin ,

Vois Chloé , vois Rosine , une coupe à la main ,
 Précipiter vers nous leur démarche légère.
 Un rustique échanton , dont l'œil les considère ,
 Leur verse le remède aux maux qu'elles n'ont pas.
 Et d'un air qu'il croit fin sourit à leurs appas.
 La nymphe de l'Essonne , en les voyant si belles .
 De honte en ses roseaux se cache devant elles.
 Eglé les suit à peine : Eglé n'a plus d'attraits :
 Une sombre pâleur décolore ses traits.
 Ou dit qu'un feu caché , que peut-être elle ignore ,
 Aux plus beaux de ses jours la brûle et la dévore.
 Ainsi sous le midi , dans lardeur de l'été ,
 La rose voit flétrir l'éclat de sa beauté :
 Mais des zéphyrs du soir l'haleine caressante
 Relève et raffermît sa tige languissante.
 Le destin d'une belle est celui d'une fleur :
 Eglé , comme la rose , a perdu sa fraîcheur ;
 Et je crois que Lisis , que tu vois sur ses traces ,
 Seroit l'heureux zéphyr qui lui rendroit ses grâces.
 Cependant le soleil , monté sur l'horizon ,
 Nous lance un feu plus vif , et luit dans le vallon.
 On cherche vainement la voûte d'un feuillage :
 Segrai n'a point encor d'ombre ni de bocage ;
 Mais par tes soins , un jour , au pied de ces coteaux
 L'érable et le tilleul étendront leurs rameaux.
 Puisé-je , dans ces temps , conduire ta vieillesse
 Vers ce riant asile , orné par ta sagesse !
 La campagne à mes yeux eût toujours des attraits
 Un charme plus puissant que de vains intérêts
 Du milieu des cités sans cesse m'y rappelle ;

Elle eut mes premiers goûts , et je suis né pour elle.
 S'il est quelque laurier que ma main pût cueillir ;
 Si d'un foible talent je puis m'enorgueillir ;
 Si ma lyre , fidèle aux lois de l'harmonie ,
 Suppléa , dans mes vers , au défaut du génie ;
 Si, moins brillant que pur, plus vrai qu'ingénieur,
 Jamais d'un faux éclat je n'éblouis les yeux ;
 Aux bois, aux prés, aux champs, je dois ces avantages.
 C'est là que j'esquissai mes premières images ,
 Et que , par les objets ému profondément ,
 J'unis à mes tableaux le feu du sentiment.
 J'observai la nature, et fus son interprète
 De ses vives couleurs je chargeai ma palette.
 Souvent, lorsque la nuit déployoit dans les airs
 Ce voile parsemé de tant d'astres divers ,
 Quelquefois, quand l'aurore, étincelante et pure ,
 Des roses du matin coloroit la nature ,
 Ou lorsque le soleil , plus radieux encor ,
 Rouloit son char de feu sur des nuages d'or ,
 Parmi ces jets brillants et ces nuages sombres ,
 Je saisis le contraste et du jour et des ombres.
 Souvent du rossignol j'écoulois les chansons ;
 Il instruisit ma muse attentive à ses sons :
 J'appris à soupirer ces notes languissantes ,
 De la plainte amoureuse expressions touchantes :
 Je formai ces accords plus vivement frappés ,
 A la joie , au plaisir, à l'ivresse échappés ;
 Et, par ces tons divers , mon oreille exercée
 Sut donner à ma voix l'accent de ma pensée.
 Au bord de ce ruisseau qui , paisible en son cours ,

Suit de ces prés fleuris la pente et les détours,
 J'appris l'art peu connu d'abandonner mon style ,
 Et de laisser couler un vers doux et facile ,
 Chez nos cultivateurs transporté quelquefois ,
 Auprès de leurs foyers , à l'abri de leurs toits ,
 Dans les détails touchants de leur cabane obscure,
 J'allois étudier les mœurs de la nature.
 C'est là que par mon cœur mon esprit éclairé
 Eut des sentiments vrais qu'il peignit à son gré.
 C'est là que , près d'un fils , une mère attentive
 Calmoit dans le berceau son enfance plaintive ;
 Et, tandis qu'à cet autre , endormi sur son sein ,
 Sa bouche sourioit de l'air le plus serein ,
 Un autre , un autre encor , qui jouoient autour d'elle,
 Occupoient tendrement son ame maternelle :
 Et mes yeux satisfaits furent souvent témoins
 Des laisiers dont l'époux récompensoit ces soins.

O cabane du pauvre ! ô demeure champêtre !
 Malheureux qui te fuit et n'ose te connoître !
 Ah ! puisse-je bientôt , libre et débarrassé ,
 Rejetant le fardeau dont je suis oppressé ,
 Habiter un asile où l'âme se consulte !
 Des remparts de Paris fuyons le vain tumulte.
 Quel besoin m'y rappelle , et qui voir aujourd'hui ?
 Le mérite oublié, le talent sans appui ;
 L'aimable poésie , à jamais exilée ,
 Aux traits du bel esprit sans pudeur immolée :
 Une froide analyse à la place du goût ;
 La raison qui dessèche et décompose tout ;
 Des écrivains du jour le style énigmatique :

Du contraste des mots le choc antithétique :
 Un faste sans éclat , un vernis sans couleur ,
 Des surfaces sans fond , des éclairs sans chaleur ;
 La gloire des beaux-arts ou souillée ou perdue ,
 Et leur palme flétrie à l'intrigue vendue .
 Il vaut mieux , Duhamel , assis à tes côtés ,
 De la simple nature admirer les beautés .
 Oui , oui , je reverrai ta douce solitude :
 J'y viendrai de ton cœur approfondir l'étude ,
 Y jouir avec toi du fruit de tes travaux ,
 Y nourrir le mépris d'un monde ingrat et faux :
 Et , fuyant loin des dieux du globe sublunaire ,
 Rechercher , consoler cet utile vulgaire
 Qui , pour un prix modique , avec peine obtenu ,
 Fait le bonheur de ceux dont il est méconnu .
 Ta longue expérience instruira ma jeunesse :
 Mes fleurs s'enrichiront des fruits de ta sagesse ;
 Et mon esprit , charmé de tes propos divers ,
 Finira l'entretien en te lisant ces vers :
 Ces vers où je n'ai point , adulateur servile ,
 Divinisé d'un grand le colosse imbécile ,
 Mais où , fuyant la gêne et le ton de l'ennui ,
 J'ai su louer un sage en causant avec lui .

LE TEMPLE

DE

GNIDE.

CHANT PREMIER *.

GNIDE plaît à Vénus , et Vénus la préfère
 Au temple d'Amathonte , aux bosquets de Cythère .

* Dans un avertissement mis au devant de ce poëme , dans quelques éditions , Colardeau déclare , avec une modestie qui ne peut qu'être honorable à son talent , que cette traduction de la prose de Montesquieu étoit presque achevée quand il apprit que Léonard avoit aussi entrepris le même ouvrage , et que ce n'étoit pas sans crainte qu'il s'exposoit au danger d'une pareille concurrence . Sans examiner si les motifs de cette crainte sont bien ou mal fondés , nous nous contenterons de mettre cette version du Temple de Gnide sous les yeux du lecteur , persuadés qu'elle n'est pas indigne de son modèle et qu'elle sera toujours lue préférablement aux vers de Léonard , qui n'a fait qu'une imitation très-abrégée du même sujet .

Elle ne quitte point le céleste séjour
 Sans voler vers ces lieux si chers à son amour.
 Quand son char y descend des voûtes azurées,
 Le peuple adorateur de ces belles contées
 N'éprouve point l'effroi sombre et religieux
 Qu'inspire à l'univers la présence des dieux :
 Cet aspect bienfaisant, renouvelé sans cesse,
 Accoutume la vue aux traits de la déesse.
 D'une foule indiscreète évitant le concours,
 Si Vénus d'un nuage emprunte le secours,
 Alors les doux parfums répandus autour d'elle
 Aux Gnidieus charmés annoncent l'immortelle.

Gnide élève ses murs dans des champs fortunés
 Des épis de Cérés en tout temps couronnés.
 Là de nombreux troupeaux, sur des rives fleuries,
 Foulent l'émail naissant de riantes prairies :
 Les dieux versent partout les trésors de leur main.
 Le soleil, dans un ciel toujours calme et serein,
 Tempérant les rayons de sa flamme éthérée,
 N'y flétrit point l'éclat dont la terre est parée.
 L'oiseau, dès le matin, sous des feuillages verts,
 D'accords harmonieux fait retentir les airs :
 L'onde entre les roseaux murmure et s'y promène ;
 Flore de son amant y parfume l'haleine ;
 Et les cœurs, pénétrés de ce souffle amoureux,
 D'une volupté pure y respirent les feux.

On découvre, non loin des remparts de la ville,
 Du palais de Vénus l'élégant péristyle.
 L'artisan de Lemnos posa ses fondements.
 Vulcain craignoit Vénus et ses ressentiments :

Vulcain, pour réparer la surprise cruelle
 Dont rougit autrefois la déesse infidèle,
 Lui bâtit ce palais : époux humilié,
 Trop heureux qu'à ce prix l'affront fût oublié !

O Graces, dont la main conduisit cet ouvrage,
 Sans doute c'est à vous d'en retracer l'image !
 Pour rendre tout l'éclat de ce brillant séjour,
 Il faut ou vos crayons ou les traits de l'Amour.
 Parmi tant de beautés, comment les peindre toutes ?
 Sur cent colonnes d'or quand j'appuierois les voûtes ;
 Quand je ferois briller, sous ces vastes lambris,
 L'éclair des diamants et le feu des rubis,
 Quand mes prodigues mains y répandraient encore
 Les perles, les saphirs du berceau de l'aurore ;
 Quand l'opale et l'azur s'uniroient incrustés,
 J'en peindrois la richesse, et non pas les beautés.

D'agréables jardins l'enceinte est embellie :
 Une rose y renaît d'une rose cueillie.
 Là Flore, là Pomone, unissent leurs faveurs,
 Le fruit sur les rameaux se couronne de fleurs.
 Lorsque, dans ces jardins, l'aimable Cythérée
 De cent jeunes beautés se promène entourée,
 On voit, pendant les jeux et sous leurs pas légers,
 Se courler un instant les trésors des vergers ;
 Mais, par l'enchantement d'un pouvoir qu'on ignore,
 Les arbustes foulés s'y relèvent encore.
 Là repose Vénus, loin du trouble et du bruit.
 Sous l'ombre des berceaux la Volupté la suit :
 Son sourire applaudit aux bergères de Gnide ;
 A leur danse naïve elle-même préside.

Vénus se plaît à voir, sur leurs fronts satisfaits,
De leurs cœurs ingénus l'innocence et la paix.
Compagne de leurs jeux, elle adoucit pour elles
De ses regards divins les vives étincelles.
Nymphes, de votre sort le ciel même est jaloux :
Vénus est votre égale et folâtre avec vous.

Une vaste prairie, où sourit la nature,
Étend, non loin de là, ses tapis de verdure.
Ici l'heureux berger, couché parmi les fleurs,
Auprès de sa bergère assortit l'urs couleurs.
Incertain dans son choix, il balance; mais celle
Que choisit son amante est toujours la plus belle,
Ses parfums sont plus doux, son émail est plus frais :
Et la main qui la cueille ajoute à ses attraits.

Le Céphée, en ces lieux, de son urne profonde
Épanche lentement le cristal de son onde :
Il serpente, s'amuse à prolonger son cours ;
Et son lit tortueux se joue en cent détours.
Le dieu, parmi les joncs qui couronnent ses rives,
Embarrasse les pas des nymphes fugitives :
L'amant les suit, les presse, et leur orgueil soumis
Donne enfin le baiser que leur bouche a promis.

Le fleuve, à cet aspect, enchaîné dans sa course,
Ne sait s'il doit couler ou monter vers sa source :
Par un charme secret ses flots sont suspendus,
Le flot qui fuit s'arrête au flot qui ne fuit plus.
Mais quel trouble s'il voit près de son onde pure
Une jeune beauté dépouiller sa parure,
Quitter des vêtements, des voiles trop discrets,
Et venir dans ses eaux rafraîchir ses attraits !

Il frémit, il s'agite ; et la vague enflammée
Autour de tant d'appas roule plus animée ;
Pour les posséder tous, pour mieux les embrasser,
Pour atteindre à ce sein qu'il voudroit caresser,
Il soulève ses flots, s'élance ; et, plus rapide,
Il entraîne avec lui la bergère timide.
Ses compagnes alors frappent l'air de leurs cris ;
Mais, tout fier du fardeau dont son cœur est épris,
Le fleuve la soutient, doucement la promène
Sur le dos argenté de sa liquide plaine.
Enfin, désespéré d'abandonner ce poids,
Ce poids qu'il abandonne et reprend mille fois,
Il va la déposer, sur ses rives fleuries,
Dans les bras caressants des nymphes attendries.

Plus loin croît un bosquet de myrtes enlacés,
Les timides amants nouvellement blessés
Viennent s'y confier leurs soupirs et leurs peines.
Ils suivent au hasard des routes incertaines :
L'Amour conduit leurs pas aux lieux les plus secrets,
S'amuse de leur trouble, et les égare exprès.

Une épaisse forêt, non loin de ce bocage,
Fait expirer le jour sous son antique ombrage.
Jamais l'ardent midi n'en perça les rameaux :
On s'y croit enfoncé dans la nuit des tombeaux.
Des chênes et des pins les orgueilleuses têtes
Vent jusque dans la nue affronter les tempêtes.
Là les cœurs sont saisis de crainte et de respect.
On croiroit, à l'horreur de cet auguste aspect,
Au silence imposant de ces retraites sombres,
Que les dieux avant l'homme en habitoient les ombres.

Au sortir de ce bois redoutable et sacré,
 Quand l'œil des feux du jour est enfin éclairé.
 On découvre, au sommet d'une hauteur voisine,
 Le temple de Vénus et sa pompe divine.
 La nature y grava tous les vœux des mortels.
 Ce fut dans ce lieu saint, au pied de ses autels,
 Que Vénus (et Vénus chaque jour en soupire)
 Pour la première fois vit le fils de Cynire.
 L'Amour blessa son cœur du trait empoisonné :
 Ce cœur brûle en secret, de son trouble étonné.
 « Quoi ! s'écria Vénus, c'est un mortel que j'aime !
 Quoi ! j'ai pu m'oublier et m'avilir moi-même !
 O Gnide, étéens l'encens : mes honneurs sont finis :
 Tu n'as plus désormais d'autre dieu qu'Adonis. »
 Ce fut là que, piqué d'un défi téméraire,
 Son orgueil consulta les enfants de Cythère.
 Le berger phrygien portera-t-il ses yeux
 Sur des charmes secrets enviés par les dieux ?
 On le veut ; et déjà sa robe est détachée ,
 Sous l'or de ses cheveux sa ceinture est cachée :
 Les Graces, les Amours parfument son beau sein.
 Sur son char d'émeraude elle monte soudain :
 Il s'élève, emporté par l'oiseau du Méandre.
 Au vallon de l'Ida Pâris le voit descendre :
 Vers Pallas, vers Junon tour à tour entraîné,
 Son choix, douteux encor, flotte indéterminé ;
 Mais, au riant aspect de leur belle rivale,
 Sa main laisse pencher la balance inégale.
 Tu triomphes, Vénus ! Pâris sur tes attraits
 Fixe enfin des regards qui ne sont plus distraits.

Si tu ne dois la pomme à sa bouche timide,
 Elle échappe à ses mains ; et son trouble décide.
 Ce fut là que l'Amour, environné des Ris,
 Tranquille, et voltigeant sous les riches lambris,
 Vit paroître Psyché conduite par sa mère :
 L'Amour n'aima jamais ; .. l'Amour aime et veut plaire ;
 Des feux dont il nous brûle il se sent consumé,
 Sur son arc, sur ses traits il languit désarmé.
 « C'est donc ainsi, dit-il, c'est ainsi que je blesse ! »
 Il tombe sur le sein de sa jeune maîtresse,
 Et s'écrie, aux transports qui viennent le saisir :
 « Oui, je suis... Oui, l'Amour est le dieu du plaisir ! »
 Lorsque du temple auguste on franchit le portique,
 Un charme inexprimable au cœur se communique ;
 On s'enivre de l'air qu'on respire en ces lieux :
 Il semble qu'on ait bu dans la coupe des dieux.
 Tout ce que la nature étale de richesse,
 L'élégance de l'art, son éclat, sa noblesse,
 Ont fait de ce beau temple un Olympe nouveau :
 La toile y prend une ame et vit sous le pinceau.
 Une savante main (la main d'un dieu sans doute)
 Vouloit peindre elle-même et décorer la route.
 Ici Vénus s'élève, et sort du fond des mers.
 Que ses charmes naissants étonnent l'univers !
 Cythérée, au milieu de la troupe céleste,
 Ose à peine entr'ouvrir un œil doux et modeste :
 Sur les lis de son sein ses cheveux sont épars,
 Et sa pudeur naïve enchante les regards.
 Plus loin sont ses amours avec le dieu terrible,
 L'impitoyable dieu qu'elle a rendu sensible.

Là d'un fier coloris Mars est représenté
 Poussant dans les combats son char ensanglanté.
 Son front cruel et sombre annonce le carnage :
 La Mort, l'affreuse Mort, l'Épouvante, la Rage,
 Précèdent ses coursiers écumants et fougueux ;
 Sur son casque de fer un dragon tortueux
 Semble vomir au loin la flamme et la fumée :
 Autour du dieu saignant vole la Renommée.
 Sa détestable sœur, Bellone, à ses côtés
 Marche, s'élançant, court à pas précipités ;
 Et, secouant les feux de sa torche infernale,
 De son barbare frère est la digne rivale.
 Tous deux d'un vain laurier se disputent l'honneur :
 Bellone a plus de rage, et Mars plus de valeur.
 Ici le dieu, couché sur des touffes de roses,
 Présente aux doux baisers ses lèvres demi-closes ;
 Dans les bras de Vénus Mars repose enchaîné,
 De myrtes amoureux son front est couronné ;
 Il languit, il soupire, et la vue incertaine
 A quelques traits divins le reconnoît à peine.
 La déesse triomphe en voyant les plaisirs
 De son farouche amant captiver les desirs.
 Sa bouche lui sourit, et sa main le caresse :
 Leurs transports répétés se confondent sans cesse :
 Et leur regard troublé, dans ces moments heureux,
 Ne voit pas les Amours qui folâtraient près d'eux.
 De la déesse enfin l'hymen involontaire
 Est peint dans tout son faste aux murs du sanctuaire.
 On y voit tous les dieux étaler leur splendeur :
 Vulcain paroît moins sombre, et n'est pas moins rêveur.

Vénus d'un œil mourant, que le jour importune,
 Regarde avec froideur l'Alégresse commune :
 Elle marche à l'autel d'un pas foible, incertain ;
 Elle offre à son époux négligemment sa main ;
 Et, parmi les apprêts de ce triste hyménée,
 Vers les Grâces en pleurs sa vue est détournée.
 La superbe Junon, dans un autre tableau,
 De ce fatal hymen allume le flambeau :
 Elle donne aux époux la coupe révérée.
 Une éternelle foi par Vénus est jurée :
 Vulcain croit au serment, et l'Olympe en sourit.
 Plus loin le dieu, blessé d'un refus qui l'aigrît,
 Entraîne, impatient, l'épouse désolée :
 On la voit loin de lui s'enfuir échevelée.
 Si ses charmes divins pouvoient être inconnus,
 Si quelque autre beauté ressembloit à Vénus,
 On croiroit voir la nymphe interdite et confuse
 Que Pluton viut surprendre aux bords de l'Aréthuse.
 Enfin le dieu l'emporte et la presse en ses bras :
 Tout l'Olympe en tumulte accompagne leurs pas.
 Près du lit nuptial, Vénus espère encore
 Échapper à l'ardeur de l'époux qu'elle abhorre :
 Elle combat, résiste ; et, dans ce trouble heureux,
 De son voile agité se relâchent les nœuds.
 Il flotte dans les airs, et le tissu s'entr'ouvre,
 Sa gorge demi nue échappe et se découvre ;
 Mais plus prompt à couvrir qu'à baiser ce beau sein,
 L'époux le cache alors sous sa jalouse main.
 Vénus tombe à regret sur la couche sacrée
 Que l'Hymen, d'un air froid, pour elle a préparée.

Sur ce lit malheureux , loin de semer des fleurs ,
 On voit l'Amour plaintif l'arroser de ses pleurs.
 D'un feu sombre et jaloux l'œil de Mars étincelle.
 Cythérée est alors si touchante et si belle ,
 Que les dieux attendris plaignent son embarras :
 Les déesses , plus loin , s'en amusent tout bas.
 Enfin d'un pied léger fuit la troupe céleste...
 Vulcain ! quel doux moment ! Vénus , qu'il est funeste !
 Du contour des rideaux l'époux enveloppé
 Se croit heureux sans doute... Il est déjà trompé.
 Vénus se plaît à voir la pompe de son temple :
 Sa beauté satisfaite en riant s'y contemple.
 Elle même en fixa le culte et les honneurs ,
 Elle y brûle l'encens . elle y jette des fleurs ,
 Et dans ce lieu sacré , dont elle est la déesse ,
 Vénus remplit encor les devoirs de prêtresse.
 L'hommage qu'en cent lieux lui rendent les mortels ,
 Loin de les honorer , avilit ses autels.
 Là , sous l'éclat trompeur de leurs molles parures ,
 Les filles des cités , dans des fêtes impures ,
 Courent à la fortune immoler leurs attraits ,
 Et se font une dot du fruit de leurs forfaits.
 Ici l'épouse apporte au pied du sanctuaire
 Le prix , l'infame prix de son lâche adultère.
 Là s'unit à la sœur le frère incestueux :
 Ici , dans l'indécence et le bruit de leurs jeux ,
 Des prêtres , entourés d'un chœur de courtisanes ,
 Vont offrir à Vénus des guirlandes profanes.
 Enfin il est un temple où des hommes flétris ,
 Monstres efféminés que poursuit le mépris ,

De la nature en eux dégradent la noblesse.
 Là leur difformité consacre à la déesse
 Et le sexe détruit qu'ils perdent sans espoir,
 Et le sexe emprunté qu'ils affectent d'avoir.
 Cythérée a voulu que l'heureuse Doride
 Eût un culte plus pur dans le temple de Guide.
 Là le feu de l'amour tient lieu de feu sacré :
 Là l'hommage est rendu quand on a soupiré.
 Là , conduit par l'espoir , chaque amant vient se rendre :
 On n'exige de lui que l'offre d'un cœur tendre.
 Vénus reçoit les vœux à l'amante adressés ;
 Vénus n'est point jalouse : on aime , et c'est assez.
 C'est adorer Vénus qu'adorer une belle ;
 Et la beauté lui semble aussi divine qu'elle.
 Les amants enchaînés d'un lien immortel
 De la fidélité vont embrasser l'autel :
 Et l'on voit soupirer , aux pieds de la déesse ,
 Ceux qui n'ont pu fléchir l'orgueil de leur maîtresse.
 La flatteuse espérance adoucit leurs tourments :
 Un beau jour tôt ou tard luit pour les vrais amants.
 Vénus en nœuds de fleurs aime à changer leurs chaînes,
 Et leur félicité se mesure à leurs peines.
 Là de la jalousie on peut sentir les traits ;
 Mais le cœur la dévore et n'en parle jamais.
 Ainsi qu'il faut des dieux révérer l'injustice ,
 On doit de son amante adorer le caprice.
 Dans Gnide on met au rang des divines faveurs
 Les transports de l'amour et même ses fureurs.
 Trop heureux d'éprouver cette invincible flamme ,
 Ce tumulte secret , ces orages de l'âme ,

Tendres égarements mieux sentis que connus !
Moins le cœur est à soi , plus il est à Vénus.

Tout mortel sans amour aux yeux de Cythérée
N'ose se présenter dans l'enceinte sacrée.

Au portique du temple à peine il est admis :

Il vient s'y prosterner en esclave soumis ;

Il cherche des desirs , il se cherche lui-même :

Sa liberté lui pèse , il veut des fers... Il aime !

Il aime, il vit , il voit l'éclat d'un nouveau jour :

Il allume son ame au flambeau de l'Amour.

Instruites par Vénus , les bergères de Gnide
De la simple innocence ont le maintien timide.

Leur front est coloré d'une aimable pudeur :

Mais , à la modestie unissant la candeur ,

Elles ne cachent point une flamme sincère ,

Et se vantent d'aimer , en rougissant de plaire.

Tranquille à leurs genoux , l'amant respectueux

Attend , sans le hâter , le moment d'être heureux.

Ce moment est fixé par l'amante elle-même :

On cède sans remords quand il est vrai qu'on aime ;

Mais se rendre sans choix , mais céder sans désir ,

C'est profaner l'amour et souiller le plaisir.

Au front des Guidiens l'Amour met sa couronne ;

Il épure toujours le bonheur qu'il leur donne.

Qu'une amante trahie éprouve les froideurs

D'un infidèle amant qui rebute ses pleurs ,

D'un trait plus salutaire elle est soudain frappée :

Dans les eaux du Léthé la pointe en est trempée.

Si l'Amour aux autels voit un couple nouveau ,

Il prend tout à la fois son arc et son flambeau ;

Il lance tous ses traits , il épuise ses flammes.

Lorsque de deux amants s'assoupissent les ames ,

Quand leur ardeur n'a plus qu'un éclat incertain ,

Il la fait cou mourir ou renaitre soudain.

Il épargne à leurs cœurs ces tristes intervalles ,

Et ces retours si froids , et ces langueurs fatales .

Etincelle d'un feu prêt à se consumer.

Ou l'on aime à l'excès , ou l'on cesse d'aimer.

Là , toujours caressant pour des peuples fidèles ,

L'Amour ne s'arme point de ses flèches cruelles ,

De ces traits dont jadis son aveugle fureur

Des filles de Minos empoisonna le cœur ;

Traits mortels qui , mêlés et d'amour et de haine ,

Signalent le pouvoïr de sa main souveraine !

Quand cet enfant terrible en aiguïse le fer ,

Tout tremble : ... c'est la foudre aux mains de Jupiter.

Vénus , lorsque l'Amour a fait une blessure ,

L'enveloppe des plis de sa belle ceinture :

Elle vient l'adoucir et non la refermer.

Vénus instruit à plaire , et l'Amour fait aimer.

Gnide voit chaque jour sa brillante jeunesse ,

Ses nymphes entourer l'autel de la déesse.

Là leur bouche ingénue exprime avec candeur

Des sentiments naifs , aussi purs que leur cœur.

Une d'elles disoit : « O reine d'Idalie !

Hilas , qui me fut cher , se plaint que je l'oublie ;

Déesse ! daigne entendre et couronner mes vœux.

Ils n'ont point pour objet de rallumer mes feux :

Le feu , dont je brûlois s'est éteint de soi-même.

Fais qu'Hilas m'abandonne et que Coridon m'aime. »

Une autre s'écrioit : « O puissant Vénus !
Que mes feux pour Iphis soient encore inconnus ;
Donne-moi quelque temps la force de les taire :
L'aveu que j'en ferai sera plus doux à faire. »

Une autre enfin disoit : « O reine de Paphos !
Pourquoi mon cœur troublé n'a-t-il plus de repos ?
Au milieu de nos jeux je suis sombre et distraite :
Des grottes, des bosquets je cherche la retraite ;
Mais j'éprouve partout des tourments infinis.
J'aime peut-être ?... Eh bien ! si j'aime... c'est Daphnis ! »

Les amants, les bergers, dans les beaux jours de fêtes,
Au temple de Vénus vont chanter leurs conquêtes :
Les doux sons de la lyre accompagnent leurs voix ;
Ils célèbrent Vénus et l'Amour à la fois.

L'un d'eux, qui, d'une main timide et caressante ,
Tenoit en la serrant la main de son amante ,
Chantoit : « Amour, Amour, aux genoux de Psyché
Tu te blessas du trait que tu m'as décoché.

Non, je n'en doute point ; je le sens, c'est le même :
Tu n'as pas mieux aimé, ni plus aimé que j'aime.
N'ai je pas tous tes feux, tes transports, tes desirs ?
Achève, dieu charmant ! donne-moi tes plaisirs. »

Un berger moins discret, plus fier de sa victoire ,
Chantoit : « Fils de Vénus, je partage ta gloire.
Qui peut vaincre Daphné peut dompter tous les cœurs.
Insensible à mes vœux, insensible à mes pleurs ,
L'orgueilleuse Daphné dédaignoit mes hommages ;
Je l'ai surprise enfin dans-un de tes bocages :
Regarde sur son front ce tendre coloris ,
Regarde, et vois combien j'ai puni ses mépris. »

J'ai vu Gnide, j'ai vu cette heureuse contrée :
C'est là qu'à mes regards Thémire s'est montrée.
Je la vis pour l'aimer, brûler et soupirer ;
Je la revis encor, ce fut pour l'adorer.
O Gnide ! sur tes bords je veux vivre avec elle :
J'y serai plus heureux, elle y sera plus belle.
Nous irons dans le temple : on n'y verra jamais
De plus tendres amants, d'adorateurs plus vrais :
Au palais de Vénus je saurai m'introduire ;
Je prendrai ce palais pour celui de Thémire.
Eh ! sais-je si mes yeux, flattés et prévenus ;
N'y prendront pas encor Thémire pour Vénus ?
Dès le lever du jour j'irai dans la prairie ;
J'y cueillerai la fleur nouvellement fleurie :
Thémire permettra que ma timide main
L'attache à ses cheveux ou l'unisse à son sein.
Je l'y verrai pâlir, finir sa destinée ,
Plus heureuse que moi, moi qui l'aurai donnée.
Mais Thémire peut-être ira dans ces bosquets
Où sont entremêlés tant de détours secrets.
Si je puis l'égarer dans ces lieux solitaires ,
Si... Vénus me défend de trahir ses mystères.

CHANT SECOND.

A Gnide, il est un antre, un antre révéré,
 Asile de la paix, aux nymphes consacré :
 Là du sombre avenir Vénus est l'interprète.
 L'Effroi n'habite point cette heureuse retraite :
 D'épouvantables voix, du creux des souterrains,
 N'y mugissent jamais sous les pas des humains.
 On n'y voit point non plus une horrible prêtresse
 Se débattre en fureur sous le dieu qui l'opresse ;
 Et, mêlant l'imposture au trouble de ses sens,
 D'un captieux oracle envelopper le sens.
 Vénus ne sait tromper ni l'espoir, ni la crainte ;
 On consulte Vénus, Vénus répond sans feinte.
 Une femme... (fuyez, mortels, fuyez.... Jamais
 A tant de perfidie on n'unit tant d'attraits).
 Des rivages crétois sur ces bords attirée,
 Des jeunes Gnidieus elle marche entourée.
 Grace, beauté, parure, en elle tout séduit ;
 De mille adorateurs le tumulte la suit ;
 Son geste, son coup d'œil, sa voix, tout les attire :
 L'un obtient un regard, l'autre obtient un sourire ;
 Et celui que d'un mot elle a favorisé,
 S'il est le plus heureux, est le plus abusé.
 Aux nymphes de Vénus qu'elle inspira d'alarmes !

On s'empresse ; la foule environne ses charmes ;
 Et, fière d'un concours qui flatte son orgueil,
 De la grotte sacrée elle franchit le seuil :
 Elle entre ; mais soudain du fond du sanctuaire
 Vénus s'écrie : « Arrête ; où va-tu, téméraire ?
 L'amour est dans tes yeux, l'imposture en ton cœur.
 Viens-tu souiller un temple où règne la candeur ?
 Ah ! je t'en punirai ; frémis de ma vengeance.
 Assez et trop long-temps ta froide indifférence
 A séduit tes amants et trompé leur espoir :
 C'en est fait ; ta beauté va perdre son pouvoir :
 J'en détruis le prestige ; et ma juste colère
 Te laisse pour tourment le vain désir de plaire.
 Oui ; tes traits sont changés, mais ton cœur ne l'est pas.
 Vois déjà tes amants abandonner tes pas.
 Va, cours, poursuis en vain leur troupe fugitive ;
 Cours : ils t'éviteront comme une ombre plaintive,
 Et chacun d'eux plus libre, à soi-même rendu,
 Va payer tes mépris du mépris qui t'est dû. »
 Des murs de Noerétis vint une courtisane :
 Son luxe, qui lui seul l'accuse et la condamne,
 Affectoit d'étaler les dons multipliés
 De mille amants trahis et par elle oubliés.
 « Quel soin, lui dit Vénus, peut ici te conduire ?
 Croirois-tu par ton culte honorer mon empire ?
 Non, ton cœur qui se rend sans choix, sans volupté,
 Détruit tous les plaisirs que promet ta beauté.
 Ton insensible cœur ignore comme on aime :
 Il ne pourroit aimer mon fils, non, mon fils même.
 Porte à d'autres autels tes vœux intéressés :

Aux vils adorateurs à te plaire empressés,
Cours offrir avec art tes trompeuses caresses;
Et, sûre d'obtenir le prix de tes faiblesses,
Va, prodigue à leurs yeux honteusement déçus
Des charmes éclipsés aussitôt qu'aperçus.
Fuis, dis-je! tu ferois mépriser ma puissance.»

Chargé d'or et d'ennuis, un Lydien s'avance :
Des peuples du Pactole il levoit les tribuis :
La déesse prévient ses desirs superflus.
« Je sais quels sont tes vœux; mais en vain, lui dit-elle,
Je voudrois les remplir, moi qui suis immortelle,
Es-tu digne en effet de connoître l'amour ?
Des dons de la fortune il n'est point le retour :
Au sein de la vertu l'estime le fait naître.
Tu voudrois être aimé? malheureux! peux-tu l'être ?
L'esclave dont ton or a payé les attraits,
Même en les recevant, rougit de tes bienfaits.
Tu veux aimer? erois-moi, c'est trop vouloir encore :
Ton cœur peut-il chérir des cœurs qu'il déshonore ?
Les plaisirs achetés ne sont plus des plaisirs.
A grossir tes trésors borne tes vains desirs :
Leur amas peut un jour te devenir utile.
L'indifférence suit un bonheur trop facile;
Et sur ce que l'amour eut jamais de plus doux,
Tu sentiras ton ame étendre ses dégoûts.»

Alors vient un berger des champs de la Doride;
On le nomme Aristée : il avoit vu dans Gnide
Camille, jeune objet dont son cœur est charmé;
Il l'aime; nul amant n'a jamais tant aimé :
Il l'aime, et vient encor, tout plein de son image,

Demander à Vénus de l'aimer davantage.

« Je connois, lui dit-elle, et ton ame et ses feux ;
Camille d'un monarque eût pu remplir les vœux :
Mais au choix de l'amour qu'importe une couronne ?
Tu brûles pour Camille, et Vénus te la donne.
Les titres et les rangs ont peu d'éclat pour moi :
Un berger bien épris l'emporte sur un roi.»

Je parus, à mon tour, sur les pas de Thémire :
La déesse me dit, avec un doux sourire :
« J'ai rempli tes souhaits, je les ai prévénus :
Que puis-je encore? est-il au pouvoir de Vénus
D'accroître ton amour, d'embellir ton amante ?
Ton amour est si vrai! Thémire est si charmante! »

« Déesse! m'écriai-je; ah! déesse, écoutez :
Non, je n'ai point encore épuisé vos bontés.
Comblez-les aujourd'hui : faites que ma Thémire
N'ait d'ame que mon ame, et pour moi seul respire ;
Que tous ses sentiments l'intéressent à moi ;
Que m'aimer de ses jours soit le plus doux emploi ;
Que la nuit mon image à ses sens soit tracée :
Que je sois au réveil sa première pensée :
Qu'elle enivre ses yeux du plaisir de me voir ;
Qu'absent je sois encor son désir, son espoir ;
Enfin, lorsque le ciel veut que je la revoie,
Que Thémire gémissé au milieu de sa joie,
Et que son cœur sincère, heureux par mon retour,
Regrette les moments perdus pour notre amour! »

CHANT TROISIÈME.

Quand le dieu des saisons, sa course terminée,
 Recommence au printemps le cercle de l'année,
 Gvide ouvre ses remparts à cent peuples divers :
 Ses peuples et ses jeux appellent l'univers.
 Des rives du couchant, des portes de l'aurore,
 Là vient ce sexe heureux, ce sexe qu'on adore.
 Là le plus doux triomphe est par lui disputé.
 La plus belle y reçoit le prix de la beauté.
 La naissance est alors un titre qu'on dédaigne :
 Le trône est dans les cœurs, c'est la beauté qui règne :
 Elle éclipe les rangs, elle éteint tous les droits ;
 La bergère en impose à la fille des rois.
 Dans ce cirque brillant, où cent jeunes rivales
 Out un même avantage et des armes égales,
 On croiroit que le prix dû rester incertain :
 Vénus jette un coup d'œil et le donne soudain.
 Vénus n'ignore pas quelle heureuse mortelle
 Reçut plus de faveurs et de son fils et d'elle.
 Hélène, dans ces jeux, trois fois obtint le prix.
 Deux fois elle l'obtint, quand Thésée et Paris
 Au palais de Tindare osèrent la surprendre ;
 Hélène triompha quaud, des bords du Scamandre,

Elle fut reconduite aux bords de l'Eurotas,
 Et reentra plus chérie au lit de Ménélas.
 L'époux, en retrouvant cette épouse abusée,
 Se crut non moins heureux que Paris et Thésée.
 J'ai vu des jeux sacrés la pompe et le concours ;
 J'ai vu de toutes parts, les Graces, les Amours
 Amener par la main les Belles étrangères :
 L'Innocence au front pur conduisoit les bergères.
 Les filles de Corinthe étaloient aux regards
 L'or flexible et mouvant de leurs cheveux épars.
 Celles de Salamine, à leur première aurore,
 Déployoient tout l'éclat et la fraîcheur de Flore :
 Elles avoient cet âge, âge heureux de l'amour,
 Où la beauté va naître, et naît comme un beau jour.
 A peine elles ont vu de son haleine pure
 Le zéphyr treize fois rajeunir la nature ;
 Et l'on voyoit déjà s'élever sur leur sein
 Ces globes que l'Amour arrondit de sa main,
 Ces charmes que le feu de l'ardente jeunesse,
 Sous un voile importun fait palpiter sans cesse.
 Au lever du soleil, telle on voit une fleur,
 Des premiers feux du jour ressentant la chaleur.
 Repousser, déchirer le tissu qui la couvre,
 Et montrer les trésors de son sein qu'elle entr'ouvre.
 Les filles de Lesbos exprimoient dans leurs vœux
 Du plus impur amour le sentiment honteux.
 La rougeur sur le front, l'une disoit à l'autre :
 « L'éclat de mes attraits s'efface près du vôtre,
 Rien ne me semble ici plus aimable que vous :
 Mon cœur en est ému, mais n'en est point jaloux.

Si du même œil que moi Vénus vous considère,
 Cette palme brillante à nos desirs si chère,
 Ce prix que je vous cède et n'ose disputer,
 Aux yeux de l'univers vous allez l'emporter. »

Des filles de Milet parurent les plus belles;
 L'albâtre, le lis même est obscurci par elles.
 Leur air majestueux, et leur taille et leurs traits,
 Tout annonce l'éclat de leurs charmes secrets :
 Les dieux n'ont point formé de plus noble assemblage.
 Sans doute elles seroient leur plus parfait ouvrage,
 S'ils leur avoient donné, plus distraits dans leurs soins,
 Quelques grâces de plus, quelques beautés de moins.

A leur suite marchèrent les nymphes d'Idalie.
 « Au culte de Vénus la volupté nous lie,
 Disoient-elles : dans Chypre on consacre aux amours
 Et ses premiers attraits et ses premiers beaux jours.
 D'une fausse vertu nous bravons les alarmes ;
 Nous ne rougissons point de prodiguer nos charmes.
 Peut on plaire à Vénus sans brûler pour son fils ?
 Nous les servons tous deux. Ils nous doivent le prix. »

Sparte, toujours avide et d'éclat et de gloire,
 Vient aussi dans ces jeux disputer la victoire :
 On s'étonne à l'aspect de ses sœurs beautés.
 Leurs voiles entr'ouverts, par les vents agités,
 Et qu'à peine arrêtoit le nœud de leur ceinture,
 Autour de leurs appas flottoient à l'aventure.
 Souvent ils laissoient voir à la clarté du jour
 Ceux qu'aux yeux du mystère a réservés l'amour.
 De l'honneur cependant elles ont tout le faste :
 Mais tel est de leurs loix le bizarre contraste,

Qu'elles ont pour objet, en bravant la pudeur,
 D'affermir les héros contre un charme trompeur,
 Et d'élever enfin, dans leur ame aguerrie,
 Au-dessus de l'amour l'amour de la patrie.

Mer fameuse en écueils, des dépôts précieux
 Franchirent tes dangers sous la garde des dieux.
 Un navire chargé d'augustes destinées
 Fendit d'un cours heureux tes vagues mutinées ;
 Et tu vis autrefois le noble fils d'Éson
 Emporter sur ton sein Médée et la Toison.
 Le souffle du zéphyr, aplaisissant tes ondes,
 Vient de conduire encor sur tes plaines profondes
 Un essaim de beautés que vit naître Colchos :
 Et sous un poids si doux l'Amour courba tes flots.

Des femmes de Lydie Oriane entourée
 S'avança dans les jeux triomphante, adorée.
 Dans des corbeilles d'or cent nymphes de sa cour
 Aux autels de Vénus, aux autels de l'Amour,
 Du Pactole superbe offrirent les richesses.
 Reine majestueuse et semblable aux déesses,
 Oriane, au milieu du faste et des grandeurs,
 Seule arrêtoit les yeux et fixoit tous les cœurs.
 Époux enorgueilli, Candaule vint lui-même,
 Plus fier de son amour que de son diadème,
 De la belle Oriane esclave couronné,
 Il dépose à ses pieds son sceptre abandonné.
 Heureux de contempler l'épouse qu'il adore,
 Il la voit, la revoit, et veut la voir encore :
 Un désir satisfait lui redonne un désir :
 Un plaisir toujours vif suit l'excès du plaisir,

« Hélas ! s'écrioit-il, je suis heureux sans doute ;
 Mais l'Amour a vu seul le bonheur que je goûte.
 S'il étoit plus connu, qu'il feroit de jaloux !
 Les dieux mêmes, Oriane, enviroient votre époux.
 O reine ! dédaignez ces fêtes étrangères,
 Abandonnez le prix à des beautés vulgaires :
 Un laurier plus flateur, d'autres prix vous sont dus.
 Quittez ces ornements et tous ces vains tissus :
 D'une pompe inutile Oriane voilée,
 Inconnue à la foule, y languit isolée.
 Ah ! montrez mon bonheur, montrez-vous aux mortels :
 A l'univers charmé demandez des autels. »
 Je vis, non loin de là, les femmes de l'Euphrate.
 L'or sur leurs vêtements parmi la pourpre éclate :
 Leur luxe politique, étalant les bienfaits
 Dont mille adorateurs ont payé leurs attraits,
 Par ce vain appareil croit relever encore
 Le prix d'une beauté que ce prix déshonore.

Les femmes de l'Égypte avançaient sur leurs pas :
 Un contraste enchanteur relevoit leurs appas.
 Mille feux jaillissoient de leur prunelle sombre,
 Et l'éclair y sembloit étinceler dans l'ombre.
 Leurs cheveux sur leurs seins flottants à longs replis,
 Opposaient leur chène à la blancheur des lis.
 Leurs tranquilles époux marchoient à côté d'elles :
 « Par goût et par devoir nous vous sommes fidèles,
 Leur disoient-ils : Isis nous soumet à vos lois ;
 Mais, plus puissants qu'Isis, vos charmes sont vos droits.
 Entre les dieux et vous notre encens se partage ;
 Nous aimons dans vos fers notre heureux esclavage.

Nos usages, nos mœurs, l'attrait de la beauté,
 L'amour, tout garantit notre fidélité :
 L'amour, le seul amour nous répond de la vôtre.
 Triomphez dans ces jeux, votre gloire est la nôtre :
 Mais préférez à tout le cœur de vos époux.
 Quand des soins étrangers vous éloignent de nous,
 Renfermés sous nos toits, d'une main fortunée
 Nous cultivons en paix les fruits de l'hyménée ;
 Et là nous attendons l'heure, l'instant du jour
 Où vous reparoîtrez sur les pas de l'amour. »

Ces fiers navigateurs qui, souverains de l'onde,
 Font voler leurs vaisseaux jusqu'aux bornes du monde,
 Des rivages où Tyr voit la mer à ses pieds,
 Amenèrent aussi leurs brillantes moitiés.
 Le poids des ornements courboit leur tête altière.
 On croiroit, à les voir, que la nature entière
 Leur apporte les dons de cent climats divers,
 Et tient pour les parer tous ses trésors ouverts.

Des lieux où naît le jour d'autres virent encore.
 On dit que ces beautés, les filles de l'Aurore,
 Pour contempler leur mère avançaient leur réveil :
 On dit que leur douleur accuse le soleil,
 Quand son char, s'élevant des bords de l'hémisphère,
 Éclipse les rayons et les feux de leur mère.
 La tendresse est jalouse autant que l'est l'amour :
 L'aurore est elle-même accusée à son tour ;
 Et l'on voit à regret que le reste du monde
 Partage les faveurs de sa clarté féconde.

Un peuple qui courroit empressé, curieux,
 Vers un objet nouveau me fit tourner les yeux.

Je vis, sous les festons d'une tente où l'or brille,
 Une reine de l'Inde et sa jeune famille :
 Semblables à des fleurs, ses filles l'entouroient ;
 Ses filles qu'elle aimoit et que ses mains parloient.
 Ses filles qui déjà, dans leur aimable enfance,
 Des charmes de leur mère annonçoient l'espérance.
 J'aperçus à leurs pieds ces monstres impuissans,
 Esclaves des beautés dont ils sont les tyrans.
 L'air enflammé de Gnide augmente l'espérance :
 Leurs yeux semblent y fuir un éclat qui les blesse ;
 Et d'un sexe adoré le concours enchanteur
 de leur vain désespoir renouvelle l'horreur.
 D'autres virent aussi de la plage lointaine
 Où le fier Océan retint le fils d'Alcmène.
 L'univers, en un mot, accourut dans ces jeux.
 Partout à la beauté l'amour offre des vœux :
 Les hommages partout sont prodigués aux belles ;
 Mais les plus éclatans sont les plus dignes d'elles :
 Ils flattent leur orgueil ; et cet orgueil jaloux
 N'est satisfait d'aucun s'il ne les obtient tous.
 Des bergères de Gnide enfin je suis les traces.
 Belles sans ornemens, elles n'ont que des grâces :
 On ne voit point la perle et l'or dans leurs cheveux
 En captiver la tresse , en resserrer les nœuds :
 Leur parure est l'émail des doux présents de Flore ;
 Zéphir de ses baisers les y caresse encore.
 Leur robe voltigeante, ouvrage de leurs mains,
 Se déploie et se joue en replis incertains,
 Et n'a dans ses contours d'autre art, d'autre élégance ,
 Que de marquer la taille et d'en montrer l'aisance.

Camille dédaigna la gloire de ces jeux :
 Camille se disoit, modeste dans ses vœux :
 « Que m'importe la palme aujourd'hui disputée ?
 Je suis, grâce à Vénus, belle aux yeux d'Aristée. »
 De sa présence auguste honorant ce grand jour,
 Diane vint : Diane, au-dessus de l'amour,
 N'ambitionnoit point la couronne des belles :
 La déesse eût rougi de vaincre des mortelles.
 Je me trompai d'abord et je la méconnus :
 Vénus étoit loin d'elle et je crus voir Vénus ;
 Mais (dût-elle punir une bouche profane)
 Vénus vint auprès d'elle et je revis Diane.
 Nul spectacle jamais ne fut aussi pompeux.
 Les peuples réunis, mais distingués entre eux,
 Offroient tout à la fois, à l'œil qui les devore,
 Les beautés du couchant et celles de l'aurore.
 On court, on croit errer, dans les climats divers :
 La scène s'agrandit ; et Gnide est l'univers.
 La nature, prodigue et féconde en richesses,
 De charmes différens embellit les déesses :
 Ainsi la main des dieux, divisant ses bienfaits,
 Entre les nations partagea les attraits.
 Ici c'est de Pallas la beauté grave et fière ;
 Là celle de Junon, majestueuse, altière ;
 Ici le teint d'Hébé, ses roses et ses lis ;
 Là les traits délicats, la douceur de Téthys ;
 Là la simplicité de Diane et de Flore ;
 Ici les rayons purs du regard de l'Aurore :
 Là des sœurs de l'Amour les charmes ingénus,
 Et quelquefois aussi l'air riant de Vénus.

Tout pays a ses mœurs, tout climat ses usages.
 Chez les peuples divers, policés ou sauvages,
 La décence est soumise au caprice des lois :
 Partout on l'interprète, on l'exprime à son choix.
 Parmi tant de beautés qu'un même lieu rassemble,
 Air, maintien, tout varie, et rien ne se ressemble.
 La pudeur au hasard jette un voile incertain :
 Ici l'épaule est nue, et plus loin c'est le sein ;
 Là d'un pied découvert si la vertu s'alarme,
 La vertu, sans rougir, découvre un autre charme.
 Tout suit l'opinion ; l'honneur lui cède aussi ;
 Et l'on prodigue là ce qu'on refuse ici.

Les dieux sont si flattés des grâces de Thémire,
 Que jamais ils n'ont pu la voir sans lui sourire ;
 Thémire est leur ouvrage et Thémire leur plaît.
 Vénus sur elle encore ouvre un œil satisfait,
 La contemple avec joie ; et, seule des déesses,
 N'a point en l'admirant de jalouses foiblesses.

Comme sur la verdure, entre l'émail des fleurs,
 On distingue la rose à ses vives couleurs,
 Au milieu des beautés dont l'essaim l'environne
 L'œil reconnoît Thémire, et le cœur la couronne.
 Même avant que Thémire eût pu voir tant d'attraits
 (Tant d'attraits par les siens éclipsés à jamais),
 La honte dispersa ses rivales confusés :
 Thémire à leur orgueil ne laissa point d'excuses.
 Leur vanité n'eut point l'honneur d'un long combat.
 Thémire, négligée et simple en son éclat,
 S'avance, elle triomphe ; et Vénus dit aux Grâces :
 « Allez, suivez Thémire, environnez ses traces,

Attachez sur son front mes myrtes favoris :
 Allez, c'est à vos mains à lui donner le prix.
 De toutes les beautés que le cirque rassemble,
 Thémire est la plus belle, et seule vous ressemble.

FIN DU CHANT TROISIÈME.

CHANT QUATRIÈME.

—
 PENDANT que ma Thémire, humble dans sa victoire,
 Aux pieds de la déesse en dépose la gloire ;
 Qu'elle brûle aux autels les parfums les plus doux,
 Qu'elle flatte, console un sexe né jaloux :
 Et que, distribuant les fleurs de sa couronne,
 Aux nymphes de sa suite elle-même les donne ;
 Moi, respectant des soins si dignes de son cœur,
 Seul, au fond d'un bosquet je rêve à mon bonheur.

O surprise ! soudain j'aperçois Aristée.
 Je l'avois vu dans l'antr' où, par nous consultée,
 Vénus nous prononça son oracle sacré :
 Je me sentis heureux de l'avoir rencontré.
 Ah ! l'attrait fut égal : nos ames élançées
 Brûlèrent de confondre et d'unir leurs pensées.
 Eh ! pouvois-je éluder ce sentiment vainqueur ?
 Tel est des Guidiens le prestige enchanteur :

On éprouve à leur vue , à leur seule présence ,
 Tout ce qu'après les maux et l'ennui de l'absence
 Deux fidèles amis , au moment du retour,
 Ont pu goûter jamais et d'ivresse et d'amour.

Nos cœurs qui s'attiroient, d'eux-mêmes se donnèrent :
 L'un dans l'autre bientôt tous deux ils s'épauchèrent.

Je crus voir l'amitié , d'un air riant et doux ,
 Descendre de son char, s'asseoir auprès de nous ,
 Ses mains unir nos mains : et, les serrant ensemble,
 Consacrer à jamais le nœud qui nous rassemble.
 D'un plaisir inconnu nos sens étoient ravis.

Nous nous dîmes d'abord quelques mots peu suivis :

(Telle est du sentiment la première éloquence.)

Un désir d'Aristée ouvrit ma confiance :

Il voulut me connoître , et tel fut mon discours.

Aux murs de Sybaris ont commencé mes jours.

Vénus dans les devoirs du plus saint ministère ,

Occupoit aux autels Antioque mon père...

Peut-être ignorez-vous les mœurs de Sybaris ?

Que ces mœurs, Aristée, inspirent le mépris !

Sans doute il est affreux de haïr sa patrie !

Aux yeux de l'univers la mienne s'est flétrie.

Là, souillant du plaisir l'aimable pureté,

On confond les besoins avec la volupté.

Tous les arts bienfaisants ont fui de cette ceciente :

Sybaris les chassa, dans l'odieuse crainte

Que leur bruit, leur tumulte, autour de ses palais,

De son peuple indolent ne pût troubler la paix.

Mais les arts corrupteurs sont accueillis par elle :

S'ils ouvrent au plaisir quelque route nouvelle,

S'ils flattent sa mollesse et ses goûts insensés,
 Par des prix , des honneurs , ils sont récompensés.

O honte !... oui , mon ami , j'ai vu le Sybarite

Enrichir des bouffons la troupe parasite ,

Et laisser sans fortune , ainsi que sans éclat ,

Un peuple de héros, la gloire de l'Etat.

Autour de Sybaris, les campagnes riantes
 Offrent de tous côtés des moissons abondantes :
 Mais un faste insolent abuse dans ces lieux
 Des présens de la terre et des faveurs des cieus.
 Ces biens, loin d'éveiller une noble industrie,
 Dans un honteux repos endorment ma patrie.

Les citoyens oisifs, se créant des besoins,
 D'un sexe né frivole imitent tous les soins.

Dans des métaux brillans où se peint leur image,

On les voit composer les traits de leur visage ;

Se couronner de fleurs, parfumer leurs cheveux ;

En suspendre la tresse, en arrondir les nœuds.

Leur main avec tant d'art et nuance et colore

Un teint pâle et flétri que l'art flétrit encore ;

Tous ces mortels enfin, lâches, efféminés,

D'un éclat si pompeux marchent environnés ;

Tant de luxe amollit et dégrade leurs ames,
 Que l'œil, dans Sybaris, croit ne voir que des femmes.

La beauté sans pudeur y cède sans amour :

Chaque jour voit finir l'espoir de chaque jour.

On n'y recherche point ce bien, ce bien suprême ,

Ce doux plaisir d'aimer, d'être aimé comme on aime :

D'un éclair de bonheur on s'y laisse éblouir,

On demande, on obtient ; et l'ame croit jouir.

Jour ! non , mon ami : nul charme n'environne ,
 Ne précède , ne suit les faveurs que l'on donne .
 On est bientôt heureux , mais on n'est rien de plus .
 Ces détails si touchants , ces combats , ces refus ;
 Tous ces soins , tous ces maux , toutes ces jouissances ;
 Ce contraste enchanteur de craintes , d'espérances ,
 Tant de moments heureux avant l'heureux moment ,
 Les doutes de l'amante , et les vœux de l'amant ,
 Cette pudeur aimable , encor plus qu'importune ,
 Mille plaisirs pour un , cent conquêtes pour une :
 Tous ces riens , en un mot , dont l'amour fait le prix ,
 Voilà ce que jamais n'a connu Sybaris .

Si la beauté du moins , sous un maintien modeste ,
 Y voiloit de ses mœurs le désordre funeste !
 Mais elle brave tout : rien , non rien dans ces lieux
 N'effarouche l'oreille ou n'étonne les yeux .

Loin que le Sybarite , en voltigeant sans cesse
 Et d'objets en objets et d'ivresse en ivresse ,
 Epure enfin son ame au feu des voluptés ;
 Las de tant de plaisirs rapidement goûtés ,
 Il ne s'y livre plus qu'avec indifférence :
 Ils n'ont tous à ses yeux qu'une même nuance .
 Son ame sans ressort languit sans mouvement ,
 Et ne peut distinguer un goût d'un sentiment .

Dans le rire affecté d'une joie apparente
 Il consume le cours de sa vie indolente ;
 Mais ce dehors trompeur cache un profond ennui :
 Cet ennui le dévore , il le traîne avec lui ;
 Et c'est en vain qu'il quitte , en croyant se distraire ,
 Un plaisir qui déplaît pour un qui va déplaire .

De mes concitoyens les sens trop délicats
 Toujours près du bonheur , ne le possèdent pas .
 Il échappe à leurs soins , à leurs recherches vaines :
 Mais , froids pour le plaisir , ils ressentent les peines .
 Leurs maux les plus légers sont des tourments affreux .
 L'un d'eux (et ce trait seul me fait rougir pour eux) ,
 L'un d'eux , sur le duvet où leur ennui repose ,
 Sut trouver la douleur dans le pli d'une rose .

Automates flétris , fantômes épuisés ,
 Du poids de leur parure ils semblent écrasés :
 Leur corps foible et tremblant s'affaisse sous lui-même
 Tous ces voluptueux , dans leur mollesse extrême ,
 Sont éblouis du jour dont ils sont éclairés .
 On les voit sur leurs chars , pâles , défigurés ,
 S'évanouir au bruit de leurs coursiers rapides .
 Au milieu des festins , sur leurs lèvres livides ,
 Leurs mains , en tremblotant , portent des coupes d'or :
 Ils y burent l'ennui qu'ils vont y boire encor .

Pour hâter le soleil et la course des heures ,
 Étendus sur des lits au fond de leurs demeures ,
 Heureux de s'oublier , ils dorment sous le dais :
 Le silence et la nuit règnent dans leurs palais .
 Là , bercés tristement des mains de la mollesse ,
 Leur propre oisiveté les lasse et les oppresse .
 Brisés par le repos , tourmentés sur des fleurs ,
 Ils s'agitent enfin , et vont languir ailleurs .
 Trop foibles (dieux puissants , rendez vain cet augure) ,
 Trop foibles pour porter le fardeau d'une armure ,
 Épouvantés chez eux de l'ombre des dangers ,
 Plus timides encore aux yeux des étrangers ,

Esclaves destinés aux fers d'un nouveau maître,
Ils auront pour vainqueur quiconque voudra l'être.

A peine la raison éclaira mes esprits,
Que je fus indigné des mœurs de Sybaris.
J'ai toujours craint les dieux, et la vertu m'est chère.

« Ah ! fuyons, dis-je alors ; qu'un autre ciel m'éclaire.

Auprès de mon berceau trop long-temps enchaîné,
Je ne respire ici qu'un air empoisonné.

Fuyons ; que ce vil peuple, ennemi de lui-même ,

Attache aux voluptés sa volupté suprême ,

Qu'heureux dans Sybaris il veuille l'habiter,

Il est fait pour s'y plaire , et moi pour la quitter. »

Je cours, je vole au temple, aux pieds de la déesse ;

J'écarte autour de moi la foule qui s'empresse ,

Je m'élançai aux autels (à ces mêmes autels

Où mon père apportoit l'hommage des mortels) ;

Je m'élançai, et m'écriai au milieu du tumulte :

« J'abandonne, ô Vénus ! et ton temple et ton culte ;

Je t'offrirai partout l'encens que tu chéris ;

Mais je t'offrirai pur, plus pur qu'à Sybaris. »

Je partis ; et bientôt j'arrivai dans la Crète.

Pour un cœur vertueux quelle horrible retraite !

Mes yeux, ô mon ami ! n'ont vu dans ce séjour

Que d'affreux monuments des fureurs de l'amour.

Là ce taureau d'airain qui, par son imposture ,

Servit, trompa des feux dont frémit la nature ;

Ici ce labyrinthe embarrassé, confus ,

Où les pas égarés s'égaroient encor plus :

Mais, conduit par un fil dans ce vaste édifice ,

Thésée en éluda le piège et l'artifice.

Là le palais de Phèdre, et plus loin son tombeau ;

Phèdre qui du soleil fit pâlir le flambeau ,

Phèdre qui, respirant l'inceste et l'adultère ,

N'a que trop imité Pasiphaë sa mère.

Je vis, non loin de là, le temple de sa sœur.

De la tendre Ariane on y plaint le malheur ;

Ariane qui, seule, errant à l'aventure ;

Pleuroit dans les déserts la fuite d'un parjure ;

Mais qui, trop foible encor, ne se repentoit pas

D'avoir de ce perfide accompagné les pas.

Je vis enfin, je vis l'autel d'Idoménée.

O malheureux vainqueurs ! ô gloire infortunée !

Tous ces Grecs échappés à cent périls divers ,

Aux combats de l'Asie, à la fureur des mers ,

Poursuivis par Vénus et par les Éaméniens ,

Trouvèrent sous leurs toits des épouses perfides :

Dans leurs embrassements ils reçurent la mort.

Idoménée, hélas ! eut un plus triste sort.

Il va périr ; un vœu le sauva du naufrage :

Vœu cruel... C'est son fils qu'il immole au rivage.

Je quittai cette terre odieuse à Vénus.

L'orage me jeta sur des bords inconnus ,

Qu'entourait de son onde une mer en furie :

C'étoit Lesbos, Lesbos de Vénus peu chérie.

Aux femmes de cette île elle ôte la pudeur,

L'agrément à leurs traits, l'innocence à leur cœur.

Ah ! laisse-les brûler d'une flamme plus pure ,

Désse ! que ton fils les rende à la nature !

Lesbos de trop d'horreurs a souillé tes regards.

C'est là que Mithène élève ses remparts.

Sapho de Mytilène est la honte et la gloire :
 Cette immortelle sœur des Filles de Mémoire
 Abandonne son âme à de folles amours :
 Elle abhorre son sexe et le cherche toujours.
 Hélas ! combien de fois elle a maudit ses charmes !
 Combien de fois, réduite à répandre des larmes,
 A-t-elle détesté les penchans de son cœur !
 « Amour, cruel enfant, tu ris de ma douleur,
 Disoit-elle. Ah ! pourquoï mêles-tu tant de peines
 A d'impuissans desirs, à des flammes si vaines ?
 Venge-toi , punis-moi de mes coupables feux :
 Oui, frappe : je crains moins ton courroux que tes jeux, »
 Bientôt j'abandonnai ces funestes rivages.
 J'arrivai dans Lemnos : de ses peuples sauvages,
 Vénus reçoit encor des affronts plus cruels.
 Sur leurs rochers fumans Vénus n'a point d'autels ;
 Et de ces cœurs grossiers la farouche rudesse
 Craindroit de s'amollir en servant la déesse.
 Justement irritée, elle a puni cent fois
 Leur orgueil dédaigneux, leur mépris pour ses lois :
 Mais, dans les châtimens, ce peuple plus impie
 Renouvelle son crime, et jamais ne l'expie.
 J'osai teuter encor le caprice des flots ;
 Le souffle des zéphyrs me porta vers Délos :
 J'habitai peu de temps cette île rêvée.
 Je ne sais si des dieux la sagesse éclairée
 Du cours de nos destins et des évènements
 A daigné mettre en nous quelques pressentimens :
 Mon ami, je ne sais si notre âme immortelle,
 Si de l'âme des dieux cette pure étincelle,

De sa noble origine aura pu retepir
 Le pouvoir de percer l'ombre de l'avenir ;
 Mais Délos, me laissant ma vague inquiétude ,
 Ne put de mes esprits fixer l'incertitude :
 Et vers un ciel nouveau je sentis que mon cœur
 S'élançoit, attiré par l'espoir du bonheur.
 Une nuit où mon âme, entière à sa pensée,
 Du poids de ses liens sembloit débarrassée ,
 Où du premier sommeil légèrement surpris ,
 Mes sens n'égaroient plus le cours de mes esprits ;
 Il m'apparut soudain... dirai-je une mortelle ?
 Une divinité ?... Qu'importe ? elle étoit belle.
 Je crois la voir encor : dieux ! quel air et quels traits !
 Vénus a plus d'éclat sans avoir plus d'attraits.
 Des charmes différens qu'elle unit et rassemble,
 Aucun n'est régulier... on aime leur ensemble :
 On ne l'admire point ; elle enchante, elle plaît :
 Elle peut être mieux... elle est mieux comme elle est.
 Ses cheveux en désordre errent à l'aventure ;
 Mais cet abandon même en devient la parure.
 C'est ce je ne sais quoi dont l'œil est si flatté ,
 Que la beauté n'a point, qui n'est point la beauté :
 Qu'on ne peut définir, qu'en vain l'on voudroit peindre ;
 Secret de la nature où l'art ne peut atteindre !
 Bientôt elle sourit à mon étonnement :
 Quel sourire, Aristée ! et qu'il étoit charmant !
 Sourire de Vénus, à peine tu l'effaces !
 Elle me dit : « Je suis la seconde des Graces :
 C'est Vénus qui m'envoie ; elle veut ton bonheur.
 Mais pars : cours avant tout mériter sa faveur,

Cours au temple de Gnide adorer l'immortelle. »
 Alors elle s'envole, et mon songe avec elle.
 En vain j'étends les bras : plus prompt que les éclairs,
 Son fantôme léger disparoit dans les airs,
 Elle fuit : et mon cœur, après l'avoir perdue,
 Soupira du plaisir que m'avoit fait sa vue.

Je pars... O doux climat !... ô fortuné séjour !
 O Gnide ! sur tes bords je respirai l'amour !
 Aristée, oui, je crus y prendre un nouvel être :
 Dans un autre univers votre ami crut renaître,
 Je sentis... Mais comment pourrai-je l'exprimer ?
 Je n'aimois point encor, mais je voulois aimer.
 Je ne sais si l'amour, si Vénus elle-même
 S'emparoiert de mes sens : mon trouble étoit extrême ;
 A pas précipités j'errois dans ces beaux lieux :
 Mes yeux les dévoroiert, ils enchantoient mes yeux.
 Quel bruit interrompit mes douces rêveries !
 Un essaim de beautés, sur l'émail des prairies,
 Badinoit, folâtroit, des Jeux environné.
 Par un charme vainqueur je me sens entraîné ;
 Je me disois : Hélas, que fais-je ? où vais-je ? où suis-je ?
 Quel est donc de ces lieux l'attrait et le prestige ?
 Quoi ! déjà de l'amour j'ai les égarements !
 Quoi ! je vole inquiet, à ces objets charmants !
 Il n'importe : je cède au pouvoir qui m'attire,
 Je cours impatient... Je vois... je vois Thémire.
 Sans doute pour s'aimer nos deux cœurs étoient faits.
 Thémire m'éblouit de l'éclat de ses traits,
 Thémire éclipsa tout, je ne regardai qu'elle.
 Je serois mort, ami, mais d'une mort cruelle,

Si cette nymphe aimable, avec un tendre accueil,
 N'eût fait tomber sur moi la faveur d'un coup d'œil.
 « O Vénus ! m'écriai-je, ô puissante déesse !
 S'il est vrai qu'à mon sort ta bonté s'intéresse,
 Si tu promis ici le bonheur à mes feux,
 Enfin, si c'est ici que je dois être heureux,
 Déesse, que ce soit avec cette bergère !
 Oui, toute autre beauté me devient étrangère.
 Elle seule, ô Vénus ! peut combler tes bienfaits,
 Et remplir tous les vœux que je ferai jamais. »

FIN DU CHANT QUATRIÈME.

CHANT CINQUIÈME.

DE MON NOUVEAU BONHEUR J'ENTRETIENS ARISTÉE.
 Pour soulager son ame, en secret tourmentée,
 Instruit de mes amours, il raconta les siens.
 Du feu de ses récits j'animerai les miens ;
 Oui, tout ce qu'il m'a dit je pourrai le redire :
 Le dieu qui l'inspireroit est le dieu qui m'inspire.
 Ma vie, obscure et simple en ses événements,
 Ne tient son intérêt que de mes sentiments,
 Dit-il ; à peu d'éclat vous devez vous attendre.
 Mes peines, mes plaisirs, un cœur fidèle et tendre,

Camille et ses attraits , Camille et mes amours ,
Des jours heureux... voilà le tableau de mes jours.

Camille est Dorienne , et Guide est sa patrie.

Sa famille honorable y fut toujours chérie ;
Mais ce lustre pour elle est un lustre emprunté :
Sans biens et sans naissance elle auroit la beauté ,
Elle auroit tout ; et plaire est son plus doux partage.

C'est cet air séduisant qui prévient , flatte , engage :
Ce sont , ô mon ami , ces appas enchanteurs
Que les yeux satisfaits vont peindre dans les cœurs.

Il n'est point de beauté que Camille n'efface ,
Point qui n'ambitionne et son charme et sa grace .
Pour nous , dès qu'une fois nous avons vu ses traits ,
Il faut la voir toujours , ou ne la voir jamais .

Sa taille , dont les yeux admirent l'élégance ,
Comme un roseau flexible aisément se balance :
Son front , toujours modeste , est noble sans orgueil ;
Le regard le plus pur s'échappe de son œil ,
Il est vif ; et l'on croit qu'il va devenir tendre :

J'ai vu , j'ai vu cent fois mes rivaux s'y méprendre .
Que vous dirai-je encor ? C'est un mélange heureux
Des plus beaux traits unis par d'invisibles nœuds .
Leur accord fait leur charme : et de cette harmonie
L'âme éprouve bientôt la douce tyrannie .

Camille en sa parure est simple et sans apprêt ;
Mais l'art le plus pompeux près d'elle disparaît .

Ce feu dont la beauté rarement étincelle ,
L'esprit , anime encor sa grace naturelle ;
Il se peint dans son geste , il brille dans ses yeux :
Folâtre tour à tour , tour à tour sérieux ,

Chez Camille il amuse , il instruit ou badine .
C'est la sage Minerve , ou l'aimable Euphrosine .

Plus vous avez d'esprit , plus vous goûtez le sien :
On s'enivre à longs traits de son doux entretien .
Sur sa bouche ingénue est l'aimable sourire :
Elle s'ouvre ; et l'on croit que son âme y respire .
Sa voix tendre et flexible , avec un son flatteur ,
Retentit à l'oreille , et va parler au cœur .
Sentir , peindre , exprimer , voilà son éloquence .
De tout ce qu'elle fait , de tout ce qu'elle pense
L'art le plus innocent est au loin rejeté .

C'est la candeur unie à la simplicité ;
C'est le ton naturel , le ton vrai des bergères .
Ces traits si délicats , ces grâces si légères ,
Ces nuances enfin n'échappent point aux yeux ;
Mais le cœur les saisit et les sent encor mieux .

Ah ! j'ai plus que senti , j'ai craint ces avantages .
Et cependant on m'aime , on reçoit mes hommages :
On n'a point dédaigné , point rebuté mes vœux .
Jugez , ô mon ami ! combien je suis heureux
Quand l'amour me retient aux genoux de Camille !
Je la vois satisfaite , et riante , et tranquille :
Mais si loin de ses pas je m'écarte un moment ,
Elle s'afflige : il faut lui faire le serment
Que moi , qui ne respire et ne vis que pour elle ,
Je reviendrai bientôt et reviendrai fidèle .
Sans cesse je lui dis : « Je t'aime... » Elle me croit :
« Je t'adore , » ajouté-je... Elle le sait , le voit ;
Mais plus je le lui dis et plus elle l'ignore ,
Et je le dis cent fois , pour le redire encore .

Si je lui dis : « Tu fais le bonheur de mes jours :
 — Tu fais le mien , dit elle , et le feras toujours. »
 En un mot sa tendresse , à ma tendresse égale ,
 Entre elle et mes desirs met si peu d'intervalle ,
 Que souvent , malgré moi foible et présomptueux ,
 Je me crois digne d'elle et digne de ses feux.
 Déjà , depuis un mois , je goûtois sa présence ;
 Mais toujours renfermé dans l'ombre du silence ,
 Mon amour au dehors craignoit de s'épancher :
 A mes propres regards je voulois le cacher.
 Plus Camille sembloit mériter d'être aimée ,
 Plus elle savoit plaire à mon ame charmée ,
 Moins j'osois d'un aveu tenter l'événement.
 Camille , eh ! de quel front m'avouer ton amant ,
 Moi , berger peu connu des champs de la Doride ,
 Moi qui , te rencontrant dans les remparts de Gnide ,
 Embarrassé , surpris , n'osai lever les yeux :
 Et crus que ta conquête honorerait les dieux ?
 Camille , à ton amant pardonne cet outrage !
 J'ai voulu de mon ame effacer ton image :
 Je ne l'ai pu , Camille : et voilà mon bonheur.
 Ton image à jamais restera dans mon cœur.
 Je lui disois un jour : « J'aimeois le bruit du monde ;
 J'aime aujourd'hui les bois , leur retraite profonde :
 Je nourrissois en moi d'ambitieux desirs ;
 Te plaire est ma fortune , et t'aimer mes plaisirs :
 Je souhaitois de voir l'univers , les empires ;
 Je n'aime à respirer que l'air que tu respirez :
 Enfin , Camille , enfin , tout ce qui n'est pas toi ,
 Honneurs , richesses , gloire , a disparu pour moi. »

M'eût-elle tout un jour parlé de sa tendresse ,
 Elle m'en parle encore et m'en parle sans cesse :
 Oui , mon ami , sa bouche , et ses yeux , et sa voix ,
 Répètent les serments qu'ils m'ont faits mille fois :
 Moi , toujours plus heureux , plus charmé de l'entendre ,
 Certain de mon bonheur , je veux encor l'apprendre.
 J'ose affecter un doute : et bientôt entre nous
 Le silence succède à des débats si doux.
 Ah ! silence éloquent , tendre et muet langage !
 Où l'on n'exprime rien , où l'on dit davantage !

Lorsque de longs moments ont pu nous désunir ,
 De tout ce que j'ai vu j'accours l'entretenir.
 « De quoi m'occupes-tu ? me parles-tu , dit-elle ,
 Parle moi de ton cœur : ton cœur m'est-il fidèle ?
 Eh ! que font à mes feux d'inutiles récits ?
 Étois-je , loin de toi , présente à tes esprits ?...
 Tu te tais ! est-ce ainsi que Camille t'inspire ?
 Ne me dis rien , cruel ! moi , j'ai tout à te dire. »

Quelquefois , d'un baiser consolant mes ennuis ,
 Elle dit : « Aristée est triste !... — Oui , je le suis :
 Mais ma tristesse est douce , et vaut les ris eux-mêmes.
 Je sens couler mes pleurs : pourquoi pleurer ? tu m'aimes
 Je m'afflige , et ne sais ce qui peut m'affliger.
 Va , laisse sur mon front ce nuage léger ,
 Laisse-moi soupirer mon plaisir et ma peine.
 Lorsque vers le bonheur tout mon amour m'entraîne ,
 Mes sens trop agités ne peuvent en jouir :
 Mon cœur , dans sa tristesse , aime à s'épanouir.
 Chère Camille , non ; ne m'ôte point mes larmes :
 Si tu savois combien je leur trouve de charmes !

L'amour en son ivresse est moins voluptueux.
 Eh! qu'importe qu'il pleure? Aristée est heureux. »
 On me demande encor, « M'aimes-tu? — Si je t'aime!
 Mais comment m'aimes-tu? — Toujours, toujours demême.
 Mon cœur est tel encor qu'il fut le premier jour :
 Il n'est que mon amour d'égal à mon amour. »
 Tout ce qui voit Camille et l'adore et l'encense :
 Des traits de sa beauté tout vante la puissance.
 Que de plaisirs alors je ressens à la fois!
 L'éloge qu'on fait d'elle est celui de mon choix.
 D'un sentiment d'orgueil j'ai peine à me défendre :
 Tout dit : Camille est belle; seul je sais qu'elle est tendre.
 Si tous deux quelquefois nous sommes entourés
 De jeunes Gnidiens par son charme attirés,
 Son esprit si naïf, sa grace si touchante,
 Le doux son de sa voix, ses discours, tout enchante :
 D'une oreille attentive on suit son entretien;
 Et je voudrais alors qu'elle ne dit plus rien.
 Je ne sais si l'amour rend l'amitié plus chère ;
 Mais il est des bergers chéris de ma bergère :
 Son accueil est pour eux et caressant et doux ;
 Des plaisirs de l'amî l'amant devient jaloux.
 Toi jaloux, Aristée! et tu l'oses paroître!
 Toi, mortel trop heureux, mais indigne de l'être!
 Ah! rougis d'envier un foible sentiment :
 L'amî tient son bonheur du bonheur de l'amant.
 Mais, Camille, l'on t'aime, on ose te le dire :
 Un cœur sensible est foible et facile à séduire.
 Crains tes adorateurs, crains leurs pièges secrets,
 S'ils viennent te jurer qu'ils t'aiment... ils sont vrais.

Mais d'aimer plus que moi si leur bouche l'assure,
 Ne les crois pas, Camille; ils ont fait un parjure.
 Quand je vais la chercher, quand de loin je la voi,
 Lorsque je cours vers elle, et qu'elle accourt vers moi,
 Mon cœur troublé s'égare; elle approche, il s'agite :
 Elle vient, c'en est fait; il s'envole, il me quitte.
 Je ne le retiens point, Camille, il est ton bien :
 Ah! tu l'as trop payé! tu l'as payé du tien!
 Si ma bouche égarée, ou ma main téméraire,
 Cherche à lui dérober une faveur légère,
 Elle me la refuse et combat mon désir:
 Mais elle en donne une autre, et double mon plaisir.
 Ah! ne soupçonnez point Camille d'artifice :
 Elle résisteroit, céderoit par caprice!
 Non, non : je connois trop son amour, sa vertu,
 Son amour si craintif, par l'honneur combattu.
 Elle doute, elle hésite, elle pleure, elle tremble;
 Et voudroit tout donner, tout refuser ensemble.
 « Respectez, me dit-elle, un cœur trop alarmé :
 Ne veus suffit-il pas que vous soyez aimé?
 Que demande Aristée, et que veut-il encore?...
 — O ciel! ce que je veux! quoi! Camille l'ignore!
 Tu n'aimes qu'avec crainte, et j'aime avec fureur.
 Il est, n'en doute pas, un doux moment d'erreur,
 Un crime de l'amour, que l'amour justifie :
 Permetts ce crime, et fais le bonheur de ma vie...
 Quel est donc cet effroi que je ne puis calmer?
 Si quelque jour, hélas! je cessois de t'aimer,
 Camille, que ce jour, déplorable, funeste,
 De mes jours malheureux empoisonne le reste !

Ou plutôt, que la Parque en termine le cours :
 Qu'il soit, ce jour affreux, le dernier de mes jours ! »
 Il se tut ; mais rempli de l'objet qu'il adore,
 Il cessa d'en parler pour y penser encore.

FIN DU CHANT CINQUIÈME.

CHANT SIXIÈME.

Nos cœurs livrés sans crainte à ces épanchements,
 Se confioient ainsi leurs plus doux sentiments :
 Mais nos pas, qui suivoient des routes ignorées,
 Ne retrouvèrent plus leurs traces égarées.
 Une première erreur entraîna mille erreurs.
 Des tapis de verdure et des chemins de fleurs
 Favorisant encor nos tendres rêveries,
 Tranquilles, nous marchions sur l'émail des prairies.
 Quel objet tout à coup intimida nos yeux !
 De sa cime effrayante un mont frappto les cieus.
 Sur ses flancs escarpés une caverne sombre
 S'ouvroit, s'élargissoit, et s'enfonçoit dans l'ombre.
 « L'humble vertu, disois-je, habite ce séjour :
 Plus d'un sage s'exile et se dérobe au jour.
 Avançons. » O surprise ! ô demeure abhorrée !
 Mes premiers pas à peine eurent franchi l'entrée,

Que d'un froid inconnu mes sens furent glacés.
 Je sentis sur mon front mes cheveux hérissés :
 Je sentis qu'un pouvoir infernal ou céleste
 Malgré moi me poussoit dans cet antre funeste :
 Et le trouble et l'effroi, le désordre et l'horreur,
 Entrèrent par degrés jusqu'au fond de mon cœur.
 « Ah ! dussions-nous ici voir redoubler nos peines,
 Ai-je dit, parcourons ces voûtes souterraines. »

Nous marchons... sous un roc creusé par les emuis,
 Où le plus noir flambeau perce à peine les nuits,
 Au milieu des soupçons dont son ame est saisie,
 A travers des vapeurs, je vis la Jalousie.
 Sans m'effrayer, sa vue étonna mes regards ;
 Oui, malgré l'appareil des coupes, des poignards,
 Son aspect me parut plus sombre que terrible :
 Sa sourde inquiétude avoit un air paisible ;
 Et la morne Tristesse, et la froide Pâleur,
 Et les Soucis secrets, et les Soins, et la Peur,
 Et la vaine Insomnie, et la fausse Prudence,
 Cortège malheureux, l'entouraient en silence.

Elle soufla sur nous, elle étendit sa main,
 En comprima nos cœurs, en pressa notre sein ;
 Ce monstre sur nos fronts l'appesantit encore...
 O prodige ! ô terreur ! ô pouvoir qu'on ignore !
 Tout prit autour de nous un aspect plus affreux.
 Mille fantômes vains, mille spectres hideux
 Remplirent nos esprits, tourmentèrent nos ames :
 Nous crûmes aux erreurs que nous imaginâmes.
 « Avancez, nous dit-elle, et domptez votre effroi :
 Une divinité, plus puissante que moi,

Vous attend dans cet antre, et déjà vous appelle.
Elle est digne de vous, vous êtes dignes d'elle ;
Oui, courez, hâtez-vous, infortunés humains :
Courez ; elle mettra le glaive dans vos mains. »

De mille affreux serpents sa tête étoit armée :
Aux lueurs qu'ils dardoient d'une langue enflammée,
A leurs longs sifflements qui nous glaçoient d'horreur,
Notre œil épouvanté reconnut la Fureur.
Soudain de ses cheveux elle arrache et dénoue
Un serpent qu'elle irrite et que son bras secoue.
Il part comme un éclair... Je voulus le saisir...
Il étoit dans mon cœur, que je sentis transir.
A ce coup imprévu je demeure stupide ;
Mais bientôt le poison, devenu plus rapide,
Court infecter mon sang dans ses canaux divers ;
Je brûlai, je me crus au milieu des enfers.
Dans mon sein palpitant mon ame hors d'haleine
Se débattoit, luttoit, se contenoit à peine ;
Tous mes muscles tendus s'épuisoient en efforts.
Mon déplorable ami partageoit mes transports ;
Et nous crûmes, en proie à tant de barbaries,
Que nous tournions tous deux sous le fouet des Furies.

Par un accès de rage à la fin emporiés,
Nous courûmes dans l'antre à pas précipités ;
Nos pas retentissoient sous ces voûtes funèbres.
Insensés ! nous cherchions, à travers les ténèbres,
Tantôt la Jalousie, et tantôt la Fureur !
L'aveugle égarement ne connoît plus la peur :
Nous serrions dans nos bras ces déités cruelles.
Ah ! nous fûmes bientôt aussi barbares qu'elles

Nos bouches insultoit nt aux noms les plus chéris :
Nous appellions Camille et Thémire à grands cris.
Si Camille et Thémire alors s'étoient montrées.
Nos mains, nos propres mains les auroient déchirées

Nous revîmes enfin l'astre éclatant des cieux ;
Sa brillante lumière importuna nos yeux ;
La nuit d'où nous sortions fut presque regrettée.
Des plus noires vapeurs l'âme encor tourmentée,
Et ne pouvant traîner nos corps appesantis,
Nous tombâmes tous deux mourants, anéantis.
Hélas ! notre repos fut lui-même un supplice !
Il semble que sous nous la terre s'endurcisse :
Nos yeux secs et brûlants nous refusent des pleurs ;
Nul soupir échappé ne soulage nos cœurs.
La nature s'épuise et devient insensible :
Je m'endormis... Combien ce sommeil fut pénible !
Qu'il mêla d'amertume à ses tristes pavots !
Un songe, un songe affreux renouela mes maux :
Il m'offrit des objets, des images plus sombres,
Plus terribles que l'antre et que ses pales ombres.
J'étois à chaque instant réveillé par l'effroi :
La perdue Thémire étoit auprès de moi,
Je la voyois .. O ciel ! oserai-je le dire ?
Oui, mon plus grand tourment étoit de voir Thémire ;
Et d'un rêve cruel l'épouvantable horreur,
De mes soupçons jaloux réalisoit l'erreur.
Je sors en m'agitant du sein de la poussière :
« Faut-il fuir, m'écriai-je, et l'ombre et la lumière ?
Quoi ! je trouve partout un spectacle odieux !
Quoi ! Thémire infidèle... Infidèle à mes yeux !

Est ce une autre Euménide à mes pas attachée?
L'ingrate!... de mon cœur qu'elle soit arrachée.
Ah! dieux! aurois-je cru qu'un jour, dans mes souhaits,
J'aurois à demander de ne la voir jamais? »

Mon esprit éperdu reprend toute sa rage :
« Aristée, ai-je dit, tu dors et l'on l'outrage!
Tu dors! réveille-toi, suis mes pas, vengeons nous ;
Par la flamme et le fer viens signaler nos coups ;
Du sang de ces troupeaux inondons les prairies...
Regarde les bergers sur ces rives fleuries ;
Ils soupirent en paix leur bonheur et leurs feux :
Seront-ils, Aristée, impunément heureux?
Ah! troubler leurs plaisirs, c'est soulager nos peines...
Non, ne poursuivons point des vengeances si vaines ;
Vois-tu sous l'horizon ce temple s'enfoncer?
Viens : s'il est à l'Amour, je veux le renverser ;
Sur son autel détruit, détruisons sa statue :
Oui, je veux qu'à mes pieds elle tombe abattue.
Allons ; et qu'il frémissse au bruit de nos fureurs. »

Rien, dans ce noir projet, n'intimide nos cœurs :
Il semble que chez nous la force se ranime :
Plus d'audace jamais n'accompagna le crime ;
Nous traversons les prés, les ruisseaux, les forêts.
Un rocher devant nous élève ses sommets ;
Notre essor le franchit, et rien ne nous arrête :
Le temple où nous volons en couronne le faite,
Nous entrons... A Bacchus il étoit consacré.
O puissance des dieux! secours inespéré!
Soudain de nos transports la violence cesse :
Un songe disparaît avec moins de vitesse ;

Et nos troubles calmés, dans cet heureux moment,
Ne laisserent en nous qu'un long étonnement.

Je cours, je tombe aux pieds du dieu qui nous protège.
« Tu viens de m'épargner le plus grand sacrilège,
Lui dis-je, je te dois le repos de mes sens.
Ah! pour tant de bienfaits accepte mon encens!
Je vole au sanctuaire et cherche la prêtresse :
Elle vient ; dans ses yeux brille une douce ivresse ;
Je m'avance, et lui dis : « Vous voyez deux mortels
Chers au dieu dont vos mains décorent les autels :
Nous l'avons éprouvé bienfaisant et propice ;
Nous voulons dans son temple offrir un sacrifice :
De vos augustes soins daignez nous honorer. »

Tandis qu'elle commande et fait tout préparer,
Moi, dans l'empressement du zèle qui m'anime
Je cours sous le parvis chercher une victime !
Je l'amène : déjà son flanc mal assuré
Trembloit et palpitoit sous le couteau sacré,
Le temple retentit des accords d'Aristée :
Au dieu qu'il adoroit cette hymne fut chantée.

Bacchus, tu te plais dans les ris
Et dans leur doux tumulte :
Autour de tes autels chéris
La joie est notre culte.
La gaité, les aimables jeux
Habitent dans ton temple ;
L'infortuné devient heureux
Sitôt qu'il t'y contemple.

Si notre raison sur tes pas
Et s'enivre et sommeille,

Le plaisir l'endort dans tes bras,
 Le plaisir l'y réveille.
 Lorsque les dieux, troublant nos cœurs,
 Nous en ôtent l'usage,
 Tu viens dissiper nos erreurs
 Et chasser le nuage.

Si, conduite par les Soupçons,
 L'affreuse Jalousie
 Nous infecte des noirs poisons
 Dont son âme est saisie;
 Tu parois, tu brises les fers
 Dont elle nous enchaîne;
 Et ton pouvoir dans les enfers
 Replonge l'inhumaine.

La victime à l'instant reçoit le coup mortel.
 Du nectar le plus pur on arrose l'autel,
 L'encens brûle, et s'éteint; le sacrifice cesse.
 A la foule attentive, à l'auguste prêtresse
 Je dis par quel prodige, entraînés et surpris,
 Nous avons vu dans l'autre abuser nos esprits.
 Nos malheurs inspiroient l'intérêt le plus tendre...
 Tout à coup au dehors un bruit se fait entendre.
 Les accents de l'airain, les cris de mille voix
 Groudent dans les rochers, frémissent dans les bois:
 Nous volons au portique, et nous sortons en foule.
 Sur la plaine obscurcie un nuage épais roule;
 Il avance vers nous à flots tumultueux.
 On voit, dans les transports d'un trouble impétueux,
 Sur la cime des monts, à travers les vallées,
 Les bacchantes en feu courir échevelées;

Leur voile dans les airs se disperse égaré,
 De feuillages nouveaux leur front est entouré;
 Les pampres voltigeants s'unissent au lierre;
 De leur thyrses à grands coups elles frappoient la terre.
 Le vieux Silène arrive, incertain, chancelant;
 Son animal tardif le traîne d'un pas lent:
 D'ivresse et de vapeur sa tête enlarrassée
 Tour à tour se soulève et retombe affaissée;
 Son corps, qui s'abandonne à ses balancements,
 Du tranquille animal suit tous les mouvements.
 Là, s'agite en tumulte une folle jeunesse:
 Pan, le dieu Pan s'élançe et bondit d'allégresse;
 De son aigre pipeau les sons retentissoient.
 Les satyres légers autour de lui dansoient.
 On voit dans tous les yeux étinceler la joie,
 Le rire épanoui librement se déploie,
 Un aimable désordre unit, confond les jeux;
 On chante, on s'entrelace, on court, on est heureux.
 Le nectar est versé des mains de la Folie,
 Et de ses flots brillants chaque coupe est remplie.
 Enfin je vis Bacchus par des tigres traîné:
 Son char d'un peuple immense étoit environné.
 Tel aux rives du Gange il parut dans sa gloire,
 Jeune, portant partout la joie et la victoire.
 On voyoit Ariane assise à ses côtés,
 O fille de Mimos! vos soupirs répétés
 Redemandoient au ciel le parjure Thésée,
 Quand Bacchus, consolant une amante abusée,
 Vint essuyer les pleurs qui couloient de vos yeux.
 Il prit votre couronne et la mit dans les cieux:

Il offrit et sa gloire, et son cœur à vos charmes.
 Ah! s'il n'eût pu tarir la source de vos larmes,
 Bacchus auroit été plus malheureux que vous.
 Vous le vîtes alors tomber à vos genoux :
 « Aimez-moi, vous dit-il, aimez moi, je vous aime ;
 Thésée à son bonheur a renoncé lui-même :
 Autant qu'il vous fut cher que l'ingrat soit haï.
 Oubliez un amour si lâchement trahi ;
 Couronnez un amant plus tendre et plus fidèle :
 Pour vous aimer toujours, je vous rends immortelle. »

Descendu de son char, se tenant par la main,
 Le couple dans le temple entra d'un air serein :
 La route sous leurs pas de fleurs étoit semée :
 Auprès de son amant, satisfaite et charmée,
 Ariane disoit : « Restons dans ces beaux lieux,
 Je saurai mieux t'y plaire et tu m'aimeras mieux ;
 Répands sur ces climats une joie éternelle ;
 Vénus règne ici près , tu dois régner près d'elle :
 Ariane et Bacchus, et Vénus et l'Amour,
 N'auront plus qu'un empire et qu'une même cour.
 Cède, cède à mes vœux : que tes mains adorées
 Combient de leurs faveurs ces heureuses contrées.
 Depuis que ton amante en a respiré l'air,
 Plus aimable à ses yeux, tu lui deviens plus cher.
 Qui m'eût dit que mon cœur t'aimeroit davantage ?
 Hé quoi, d'un immortel tel est donc le partage ?
 Il peut donc aimer plus, quand il zime à l'excès ?
 Ses vœux les plus outrés ne sont point indiscrets ?
 Et, toujours plus heureux dans chaque jouissance,
 Il porte son bonheur plus loin que l'espérance ?

» Il n'importe : fuyons, fuyons l'éclat des cieus :
 La gloire dans l'Olympe occupe trop les dieux.
 Ce n'est que sur la terre, au sein de ces retraites,
 Au fond de ces bosquets, dans leurs routes secrètes,
 Que l'ame indépendante et prompte à s'enflammer
 Se livre sans contrainte au doux plaisir d'aimer.
 Viens : tandis que la foule, à te plaire empressée,
 Va se livrer au bruit d'une joie insensée,
 Tout entière à mes feux, à mon bonheur, à toi,
 Je n'aurai que l'Amour entre Bacchus et moi. »

Le dieu sourit ; le dieu , sous l'aile du mystère,
 Conduisit Ariane au fond du sanctuaire.
 Alors un feu divin s'alluma dans nos sens :
 Nos troubles , nos transports devinrent plus pressants.
 Nous bûmes à longs traits la coupe enchanteresse :
 Pan eut moins de gaieté , Silène moins d'ivresse ;
 Et, le thyrsé à la main , nous suivîmes tous deux
 Les danses, les concerts, les courses , et les jeux.

CHANT SEPTIÈME.

La foule se sépare, on se quitte, on soupire ;
 Nous-mêmes, revenus de notre heureux délire,
 De ces lieux enchantés nous partons à regret.
 Nous sentimes bientôt que leur charme secret
 N'avoit que ralenti, que suspendu nos peines :
 Le poison circula refoulé dans nos veines ;
 Mais son feu concentré n'agit plus au-dehors.
 Ce n'étoit plus la rage et ses cruels transports ;
 C'étoit cette tristesse où l'ame ensevelie
 Dévore les chagrins dont elle s'est remplie.
 Les terreurs, les soupçons s'emparèrent de nous :
 J'étois moins furieux, mais j'étois plus jaloux.
 Fatal égarement ! redoutables foiblesses !
 Il nous sembloit alors que les noires déesses
 N'avoient eu d'autre objet en tourmentant nos cœurs
 Que de les préparer au plus grand des malheurs ;
 Et nos songes affreux, et leurs vaines images
 Étoient de nos destins les horribles présages.
 Nous marchions au hasard, irrésolus, distraits ;
 Des autels de Bacchus nous regrettions la paix.
 Mais au temple de Gnide un charme nous attire :
 Nous voulions voir encore et Camille et Thémire ;

Oui Thémire, oui Camille ; objets intéressants
 Qui portoient tant de haine et d'amour dans nos sens !
 Gnide vers l'horizon s'offroit à notre vue.
 Son temple par degrés s'élevoit dans la nue ;
 Mais d'un aspect si cher notre œil fut peu frappé :
 Non : nous ne goutions point ce trouble anticipé,
 Ces douceurs qu'au moment de revoir ce qu'elle aime,
 Une ame sait goûter, recueillie en soi-même.

Mon ami soupira, me dit : « L'heureux Licas
 De Camille peut-être accompagné les pas :
 Ah ! peut-être à lui plaire il ose encor prétendre ;
 Il lui vante ses feux, l'ingrate aime à l'entendre. »

« Lisis, lui répondis-je, attendu chaque jour,
 Peut-être aux murs de Gnide est déjà de retour.
 Il brûla pour Thémire ; il l'aime encor sans doute :
 C'est de tous mes rivaux le seul que je redoute.
 Thémire, il faudra donc redemander ta foi,
 Et disputer un cœur que je croyois à moi ?

— Licas, ces jours passés louoit, chantoit Camille :
 Insensé que j'étois ! j'étois fier et tranquille :
 Je craignais bien que Licas ne triomphe à son tour.
 En flattant l'amour-propre on fait naître l'amour.

— Thémire (il m'en souvient et tu me le rappelles)
 De Tircis l'autre jour reçut des fleurs nouvelles.
 Avec combien de joie elle en para son sein !
 Leurs boutons caressés s'effeuilloient sous sa main :
 C'est un don de Tircis, osa-t-elle me dire.
 Et je laissai ces fleurs sur le sein de Thémire !...
 J'aurois dû sous mes pieds disperser leurs débris :
 De ce bouquet peut-être un baiser fut le prix.

— A la fête dernière (ô trop funeste augure !
 Oui, Camille dès-lors méditoit son parjure),
 Camille me suivit aux autels de Vénus.
 La perfide, affectant des dehors ingénus,
 Venoit à la déesse offrir deux tourterelles :
 Je les vis s'envoler de ses mains infidèles.
 Leur suite m'affligea : l'inhumaine en sourit.
 — Moi, sur un jeune ormeau, content, j'avois écrit
 Mes amours et mon nom près du nom de Thémire.
 Lus, relus mille fois, j'aimois à les relire :
 Sous mes yeux ils croissoient, unis, entrelacés ;
 Mais, hélas ! un matin je les vis effacés.
 — Camille, on sait punir les ingrates bergères :
 Craîns tout de ton amant si tu le désespères.
 Non, mon cœur à ton cœur ne pardonnera pas
 Le plus léger soupir échappé vers Licas.
 Songe, si tu trahis le serment qui l'enchaîne,
 Que l'amour irrité va plus loin que la haine.
 — Si quelque Guidien, si quelque audacieux
 Arrête sur Thémire un seul moment les yeux,
 Soudain, sans mesurer et la peine et l'outrage,
 Fût-ce aux pieds de Vénus, je l'immole à ma rage. »
 Ainsi la jalousie, au moment du bonheur,
 D'amertume et de fiel remplissoit notre cœur ;
 Nous-mêmes à nos vœux nous cherchions des obstacles :
 Enfin nous arrivons à l'autre des oracles.
 Alors, tel que les flots par les vents agités,
 Le peuple alloit, venoit, couroit de tous côtés :
 Sur les fronts, dans les yeux, l'inquiétude est peinte ;
 L'espoir dans tous les cœurs est troublé par la crainte.

Ceux-là montent, ceux-ci descendent du rocher :
 L'un sait déjà son sort, l'autre va le chercher.

Nous pénétrons pourtant dans la grotte enchantée ;
 La foule nous entraîne, et j'y perds Aristée :
 Il avoit vu Camille, il étoit dans ses bras.

Moi, je cherchois Thémire et ne la trouvois pas :
 Elle paroît... Ah ! dieux ! quel désordre à sa vue !
 Quel trouble se saisit de mon ame éperdue !
 Tous mes sens soulevés frémissent de courroux :
 J'allois m'abandonner à mes transports jaloux.
 A quel excès, ô ciel ! m'eût emporté la rage !
 Je voulois... Un coup d'œil dissipe cet orage.
 Mes horribles soupçons, mon aveugle fureur,
 Tous ces monstres cruels qui déchiroient mon cœur.
 Disparoissent soudain aux yeux de ma Thémire.
 C'est ainsi que l'Aurore, avec un doux sourire,
 Chasse aux portes du jour les ombres de la nuit :
 Ainsi devant les dieux Tisiphone s'enfuit ;
 Et, n'osant soutenir l'éclat de leur présence,
 Dans les marais du Styx se replonge en silence.

Thémire accourt, m'appelle, et s'écrie : « Est-ce toi ?
 J'ai cru que mon amant étoit perdu pour moi.
 Ah ! cruel ! ah ! combien tu m'as coûté d'alarmes !
 Depuis trois jours entiers je sèche dans les larmes.
 Malheureuse !... J'ai craint de ne plus te revoir.
 Dans cet antre à Vénus j'ai dit mon désespoir :
 Je n'ai point demandé si tu m'aimois encore :
 Ah ! qu'un soin plus pressant m'agite et me dévore !
 Mon amant m'est plus cher que moi, que mes amours :
 Je n'ai que demandé si tu vivois toujours.

Vénus m'a répondu : Console-toi, l'on t'aime...
 Achève mon bonheur, et dis-le-moi toi-même. »
 « Excuse, répondis-je, un cœur infortuné
 Par un pouvoir fatal vers le crime entraîné :
 S'il pouvoit te haïr, ce cœur t'auroit haïe ;
 Mais non, Thémire, non, il ne t'a point trahie.
 Les dieux m'ont égaré, m'ont rendu furieux ;
 Ils l'ont pu, ma raison est dans la main des dieux ;
 Mais mon cœur, tout à toi, n'est point sous leur empire :
 Ils ne peuvent m'ôter mon amour pour Thémire.
 Les craintes, les soupçons, tous les maux d'un jaloux,
 Je viens loin de tes pas de les éprouver tous.
 L'enfer tourmente moins les ombres criminelles :
 Mais j'ai tiré ce fruit de mes peines cruelles,
 Qu'après tant d'infortune, et de trouble, et d'effroi,
 Je sens mieux le bonheur de vivre encor pour toi.
 « Viens donc, Thémire, viens dans ce bois solitaire :
 Tous ces crimes affreux que l'amour a pu faire,
 Je veux les expier par un excès d'amour.
 Il en est un surtout qui fit pâtir le jour ;
 Ma bouche épouvantée à regret le révèle ;
 Juge de son horreur : je t'ai crue infidèle. »
 Elle me suit !... Ces bois favorisés des dieux,
 À l'éternel bonheur consacrés par les dieux,
 Ces bois de l'Élysée, où des ombres chéries
 Promènent dans la paix leurs douces rêveries ;
 Et la sombre Dodone, où des chênes divins
 Font parler l'avenir et dictent nos destins ;
 Et ces brillants vergers où l'arbre sur sa tige
 Du plus riche des fruits étoit le prodige :

Où les filles d'Hesper, fières de leur trésor,
 D'une orgueilleuse main cueilloient les pommes d'or ;
 Ces beaux lieux n'ont jamais égalé le bocage
 Dont Thémire avec moi vient rechercher l'ombrage.
 Quel charme autour de nous fut soudain répandu !
 Se glissant sur les fleurs, aux rameaux suspendu,
 Dans un air frais et pur voltige le Zéphire,
 Le Mystère en silence accompagne Thémire ;
 Le Plaisir par la main conduit la Volupté ;
 Thémire embellit tout, et tout est enchanté.

Un satyre (l'oiseau, la flèche est moins rapide)
 Poursuivoit à grands cris une nymphe timide.
 Il nous voit, et, surpris, s'arrête devant nous :
 « Heureux amants, dit-il, que votre sort est doux !
 Vous vous aimez, vos cœurs s'entendent, se répondent ;
 Dans de brûlants soupirs vos soupirs se confondent :
 Et moi, d'une inhumaine amant infortuné,
 A vaincre ses rigueurs follement obsiné.
 Je ne puis la fléchir ; rien, non rien ne la touche.
 Devant moi, chaque jour, elle fuit plus farouche ;
 Et, dans leur vol léger si j'arrête ses pas,
 C'est encor le malheur que je trouve en ses bras. »
 Sous un de ces berceaux, où l'épaisseur de l'ombre
 Jette dans les esprits je ne sais quoi de sombre,
 Une jeune beauté, l'œil humide de pleurs,
 Soupiroit à l'écart ses profondes douleurs.
 Combien à notre aspect elle parut émue !
 Elle trembla surtout et pâlit à ma vue.
 « Amour, s'écria-t-elle, hé quoi, jusqu'en ces lieux
 Ta constante fureur vient alliger mes yeux ?

Ah ! j'y voulois cacher et ma honte et mes larmes ;
 J'y pleurois un ingrat qui méprise mes charmes :
 Malheureuse ! et j'y vois, pour combler mon tourment
 Une amante qu'on aime, et le plus tendre amant .»

Après d'une fontaine où coule une onde pure,
 Nous vîmes Apollon couché sur la verdure :
 Il avoit, sur ces bords, accompagné sa sœur.
 Sur les traces d'un daim égarant son ardeur,
 Diane d'ins ces bois avoit été conduite.
 A sa troupe immortelle, à l'éclat de sa suite,
 Je reconnus le dieu sur le Pinde adoré.
 Le front ceint de lauriers, de sa gloire entouré,
 D'un air majestueux il accorderoit sa lyre.
 Des arbres, des rochers, que son pouvoir attire,
 On voyoit les sommets s'agiter dans les airs ;
 Les oiseaux, attentifs, suspendoient leurs concerts ;
 Et le lion lui-même, apprivoisé, tranquille,
 Reposait sa colère et resioit immobile.

Nous seuls, trop occupés, trop pleins de nos transports,
 Nous sûmes résister à de si doux accords.
 Nos pas, qu'un autre dieu précipitoit sans doute,
 A travers la forêt poursuivirent leur route :

Le dieu que nous cherchions suit peu celui du jour
 Enfin, où croyez-vous que je trouvai l'Amour ?
 L'Amour?... je le trouvai dans les yeux de Thémire :
 Sur sa bouche de rose il sembla me sourire :
 Je voulus l'y baiser, il tomba sur son sein,
 Il m'y brava. Je crus l'en punir sur sa main ;
 Mais, pour se dérober au feu qui me dévore,
 Il se jette à ses pieds : je l'y poursuis encore.

Bientôt sous ses genoux il courut se cacher :
 Moi, plus impatient, je voulois l'y chercher,
 J'étois près de l'atteindre ; et mon ame égarée...
 Mais Thémire en courroux, mais Thémire éplorée,
 Par des larmes, des cris, arrêta mes efforts :
 Dans son dernier asile il se retire alors.
 Ah ! combien il chéri sa nouvelle retraite !
 Il s'y fixa... De même une aimable fauvette
 N'ose quitter le nid où veille son amour :
 Si quelque bruit répand l'épouvante alentour,
 Surses chers rejetons, mère plaintive et tendre,
 Elle s'offre à la main qui vient pour les surprendre ;
 Et préfère au malheur de les abandonner,
 L'esclavage funeste où l'on va les traîner.

Thémire à mon audace opposa la colère :
 Elle entendit mes vœux et devint plus sévère ;
 Mais je ne pus dompter la fureur de mes sens.
 Dieux ! qu'elle me lança des regards menaçants !
 Je tremblai, je frémis de l'avoir offensée,
 Je pleurai... Par sa main ma main fut repoussée ;
 Je tombai, je sentis mon ame s'exhaler ;
 Dans un dernier soupir elle alloit s'envoler :
 Je mourois si Thémire, alors plus attendrie,
 Dans mon cœur expirant n'eût rappelé la vie.
 Son sein, qui le pressoit, lui rendit sa chaleur ;
 Elle tourna sur moi des yeux pleins de douleur :
 « Non, je ne te hais point : non, ne meurs point, dit-elle ;
 Non, cruel, comme toi je ne suis point cruelle ;
 Toi qui veux m'entraîner dans la nuit du tombeau !
 Cher amant ! de tes jours rallume le flambeau,

Reprends entre mes bras ton ame fugitive ;
 Vis enfin pour m'aimer, si tu veux que je vive. »

A ces mots si touchants, je respire et renais ;
 Je renais plus aimé, plus heureux que jamais...
 C'en est fait ; je triomphe, et Thémire m'embrasse :
 Dans les plus doux baisers mon cœur reçut sa grace.
 Elle m'en prodigua les gages les plus chers,
 Et le cri de l'amour l'annonça dans les airs.

FIN DU TEMPLE DE GNIDE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Notice sur Colardeau.	Page 5
Notice historique sur les amours d'Héloïse et d'Abailard.	17
Avertissement de l'auteur.	35
LETTRE D'HÉLOÏSE A ABAILARD.	37
FRAGMENT D'UNE RÉPONSE D'ABAILARD A HÉLOÏSE.	51
Avertissement.	55
ARNIDE A RENAUD.	57
ÉPIQUE A MINETTE.	71
Avertissement.	82
PREMIÈRE NUIT D'YOUNG.	85
Avertissement.	105
SECONDE NUIT D'YOUNG.	107
LE PATRIOTISME , poëme.	125
ÉPIQUE A M. DUCHAMEL DE DENAINVILLIERS.	129
LE TEMPLE DE GNIDE. — Chant premier.	145
Chant second.	158
Chant troisième.	162
Chant quatrième.	171

Chant cinquième.	Page 181
Chant sixième.	188
Chant septième.	198

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Tableau de V. 97, 11. - 0, 0, 2, 0, 5, 0, 0